

QUE

CHOISIR

pratique

Numéro 139 • mars 2024

• 7,30 € • ISSN 1773-9713

JARDIN

écoresponsable

Nos conseils pour

- ⊕ économiser l'eau
- ⊕ favoriser la biodiversité
- ⊕ choisir les bons outils

ENQUÊTE

 Les Français se sentent-ils en bonne santé ?

L 13463 - 139 - F: 7,30 € - RD



DOM surface : 8,55 € TOM : 1200 XPF



Consultez chaque trimestre nos

NUMÉROS PRATIQUES

6,95 €
chaque
numéro

Vous avez entre les mains la toute dernière édition de **Que Choisir Pratique**. Mais ce n'est pas la seule ! Quatre fois par an, nous publions ces hors-séries sur des sujets aussi variés et spécifiques que **l'immobilier, l'héritage, les conflits de voisinage, la banque...**

Véritables encyclopédies de la consommation, les *Que Choisir Pratique* traitent la question abordée de manière approfondie, et sous tous ses aspects. Ils vous permettent **d'étendre vos connaissances, de mieux orienter vos choix et vos actions**, tout en déjouant les pièges.

POUR COMMANDER



PAR COURRIER

Remplissez, photocopiez ou recopiez sur papier libre le bulletin ci-dessous, et envoyez-le à :

Que Choisir - Service Abonnements
45, avenue du Général-Leclerc
60643 Chantilly Cedex



PAR INTERNET

Kiosque.quechoisir.org



ou en flashant
le QRcode
ci-contre

Nom

Prénom

Adresse

Code postal [][][][][][]

Ville

	NUMÉRO COMMANDÉ	QUANTITÉ	PRIX	TOTAL
<input type="checkbox"/>	135 Alimentation - Halte au gaspillage !		6,95 €	
<input type="checkbox"/>	136 Numérique - Sécurisez vos données !		6,95 €	
<input type="checkbox"/>	137 Bien armé face aux litiges !		6,95 €	
<input type="checkbox"/>	138 Mal de dos : prévenir et soulager les douleurs		6,95 €	

Participation aux frais d'expédition

Je commande 1 numéro, j'ajoute 1,50 €	
Je commande 2 numéros ou plus, j'ajoute 2 €	

TOTAL (commande + frais d'expédition) []

Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de *Que Choisir*.

Édito

LES SECRETS D'UN BIO JARDIN

Avoir un coin de terre – un jardin, sinon une cour, une terrasse, un balcon – est le rêve de bien des Français. Et jardiner, une activité de plein air plébiscitée pour ses vertus relaxantes. Selon une enquête Ifop de 2022, soit post-covid, 72% de nos compatriotes voient le fait d'entretenir leur espace vert comme une source de plaisir. C'est également, bien souvent, un lien avec ses racines. Les souvenirs liés au verger des grands-parents, où l'on faisait des orgies de cerises cueillies sur l'arbre, nous berceront toute notre vie... tout comme les « corvées » du dimanche pour aider à ratisser les feuilles mortes, désherber, biner, etc. Aujourd'hui, cultiver son jardin, c'est aussi savoir être à l'écoute de la nature. Dans un contexte de dérèglement climatique, où l'eau se fait de plus en plus rare, où les épisodes de sécheresse et d'inondations deviennent plus intenses, plus fréquents, il s'avère essentiel d'adapter nos gestes et de redonner sa place à la vie sauvage. Ce faisant, on entre dans le jardin écoresponsable, qui est avant tout une philosophie. Et, reconnaissons-le, généralement une « déconstruction » de nos idées reçues. Il s'agit d'accepter que nous faisons nous-mêmes partie de l'écosystème, et que respecter l'environnement, la biodiversité et le cycle des saisons, c'est finalement se respecter soi. Dans ce numéro, nous avons veillé au fond et à la forme. Vous découvrirez donc un état d'esprit, mais aussi des tutos pratiques pour apprendre à réaliser composts, paillis, haies, plantations résistantes, économies d'eau... En définitive, un jardin bio et bon, mais pas sorcier !

Pascale Barlet

UNION FÉDÉRALE DES CONSOMMATEURS - QUE CHOISIR

Association à but non lucratif - 233, boulevard Voltaire - 75555 Paris CEDEX 11 - Tél.: 0143 48 55 48

Quechoisir.org

Service abonnements: 01 55 56 71 09

Tarifs: 1 an, soit 11 numéros: 49 € • 1 an + 4 hors-séries: 67 €

1 an + 4 hors-séries + 4 numéros *Que Choisir Pratique*: 94 €

**PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE
DES PUBLICATIONS**
Marie-Amandine Stévenin

DIRECTEUR GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ
Jérôme Franck

RÉDACTRICE EN CHEF
Pascale Barlet

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DE LA RÉDACTION**
Laurent Suchowiecki

CONCEPTION GRAPHIQUE
Les 5 sur 5

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Ludovic Wyart

RÉDACTION
Jean-Michel Groult, Annie Lagueyrie

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
Valérie Barrès-Jacobs,
François Cano,
Gaëlle Desportes-Maillet

RÉDACTRICES-GRAPHISTES
Sandrine Barbier, Clotilde
Gadesaude, Capucine Ragot

ILLUSTRATRICES
Marine Coutroutsios/Agent 002,
Sandrine Fellay

INFOGRAPHISTES
Inès Schneider-Blanlard, Carla
Félix-Dejeufosse, Laurent Lammens

ICONOGRAPHIE
Catherine Métayer

ODLC
Grégory Caret (directeur)

ESSAIS COMPARATIFS
Éric Bonneff (directeur)

ASSISTANTE DE LA RÉDACTION
Catherine Salignon

DOCUMENTATION
Audrey Berbach, Véronique
Le Verge, Stéphanie Renaudin,
Frédérique Vidal

DIFFUSION/MARKETING
Laurence Rossilhol (directrice),
Delphine Blanc-Rouchosse,
Justine Boduch,
Jean-Louis Bourghol,
Marie-Noëlle Decaulne,
Jean-Philippe Machanovitch,
Francine Manguelle,
Steven Phommarnin,
Nicolas Schaller, Ibrahim Sissoko

JURIDIQUE
Brune Blanc-Durand,
Gwenaëlle Le Jeune, Véronique

Louis-Arcène, Candice Méric,
Mélanie Saldanha

**INSPECTION DES VENTES/
RÉASSORTS** MP Conseil

IMPRESSION / COUVERTURE
BLG Toul, 2780, route de
Villey-S'-Étienne 54200 TOUL

DISTRIBUTION MLP

COMMISSION PARITAIRE
n° 0727 G82318
Imprimé sur papier Perlen Value
(Suisse)

Taux de fibres recyclées: 57%
Certification: Écolabel FSC PEFC
Eutrophisation: 620 kg CO₂/T papier

Photo de couv.: F. WAGNER/ISTOCK;
APIXIMAGES/ISTOCK;
BBTOMAS/ADOBE STOCK



Les informations personnelles collectées font l'objet d'un traitement sous la responsabilité de l'UFC-Que Choisir située 233, bd Voltaire, 75011 Paris, aux fins de gérer les abonnements et commandes de produits/services et leur suivi, de réaliser des statistiques, d'effectuer du profilage pour adresser des offres personnalisées et, enfin, de compléter ces données afin de mieux connaître nos interlocuteurs. Une partie de celles-ci provient des associations locales et de courtiers en données (données d'identification, coordonnées, information sur la demande, etc.). Les données à caractère personnel peuvent être transmises à nos services internes, aux entités de l'UFC-Que Choisir, à des organismes de presse français partenaires, à des associations caritatives - dont une liste exhaustive figure dans notre politique de confidentialité (accessible sur Quechoisir.org/dcp) - mais aussi à des prestataires externes, dont certains hors Union européenne. L'UFC-Que Choisir s'assure des garanties appropriées préalablement à tout transfert, dont une copie peut être obtenue en écrivant à l'adresse précitée. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de portabilité, d'effacement des données ainsi que d'opposition au traitement ou à sa limitation, et définir des directives post-mortem, via le formulaire en ligne sur Quechoisir.org/dpo. Il est également possible de faire une réclamation auprès de la Cnil. Les données à caractère personnel sont conservées de manière sécurisée trois ans à compter du terme d'un contrat (abonnement, commande...), sans écarter les dispositions réglementaires propres à certaines catégories de données, imposant une durée de conservation particulière ou leur suppression. Le traitement des informations personnelles, suivant les finalités poursuivies, est nécessaire soit à l'exécution d'un contrat, soit à la réalisation des intérêts légitimes de l'UFC-Que Choisir (analyse de son audience, promotion de son activité), ou encore repose sur votre consentement, que vous pouvez retirer à tout moment.

Sommaire



UN JARDIN ÉCORESPONSABLE, C'EST QUOI? ... 6

UNE NATURE RESPECTÉE 16

AGIR POUR LA BIODIVERSITÉ 30

PRÉSERVER LE SOL 50

L'ENTRETIEN AU QUOTIDIEN 72

CONSOMMER MIEUX 98

ENQUÊTE LES FRANÇAIS ET LEUR SANTÉ 109

Infos conso 122

Associations locales 129

Un jardin c'est

Le jardinage, paradoxalement, peut nuire à l'environnement. Il faut adopter une approche plus respectueuse de la nature, car l'époque et les méthodes ont changé. L'idée n'est pas de renoncer aux bénéfices qu'apporte le jardin, mais plutôt de mieux faire, parfois moins, et ne plus polluer. Et si l'on suivait certains principes pour opérer les bons choix ? Car ce que l'on cherche avant tout à récolter ici, c'est du plaisir !



écoresponsable, quoi ?



UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE

Longtemps, on a encouragé agriculteurs et jardiniers à dominer la nature, quitte à se battre contre elle avec un arsenal complet fourni par la pétrochimie. À présent, l'état d'esprit du jardinier compte autant que ce qu'il cultive.

O n a déjà tous entendu cette phrase : « *Avant, c'était plus simple.* » Eh bien pour le jardinage, c'est un peu vrai. En effet, pendant des décennies, les pesticides et les engins mécaniques ont permis aux hommes de tenir la nature en respect. Une telle situation découlait d'une philosophie ancienne – celle de Descartes, plus précisément, qui nous invitait, dans son *Discours de la méthode*, publié en 1637, à « *nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature* ». Jusqu'à il y a peu, on pensait donc que tout était censé aller dans nos jardins comme on le souhaitait dès le départ, et que tout ce qui allait à l'encontre de notre beau programme devait être combattu par des herbicides, des insecticides et des fongicides... Oui, les jardiniers français ont abusé de ces produits toxiques. Ils en ont même utilisé quatre fois plus à l'hectare que l'agriculture conventionnelle, qui n'est pourtant guère réputée pour sa modération ! Forcément, cela a abîmé l'environnement. Les conséquences de ces comportements ne se sont pas fait attendre, et elles ne

sont guère encourageantes : chute de la biodiversité, raréfaction des oiseaux, augmentation des maladies, pollution des sols là où il y avait des potagers urbains, etc. Loin d'être une simple impression, cela constitue une réalité aux chiffres inquiétants. Les populations d'oiseaux ont diminué de 25 % en 40 ans ; les effectifs de mésanges et autres passereaux s'effondrant même de 40 % sur cette période.

Oublier Descartes

Pour les insectes, c'est encore pire : selon les études, on en compterait jusqu'à 80 % de moins. S'agirait-il toutefois d'une bonne nouvelle pour les jardiniers, moins enquinés par les ravageurs ? Que nenni ! Car, depuis les années 1960, une espèce de pucerons est accidentellement introduite tous les ans en France métropolitaine, à laquelle s'ajoutent des animaux invasifs : frelons, fourmis, vers plats... On a beau avoir épandu des pesticides à foison sur nos plantes pendant une très longue période, cela n'a pas permis de tout maîtriser. Pas de doute, cette méthode « cartésienne », très artificielle, a fait son temps.

>>

>> Aborder le jardin de façon écoresponsable prend le contre-pied de cette démarche: il ne s'agit plus de «combattre» les penchants de la nature pour rétablir l'ordre, mais d'en tirer parti pour parvenir à ses fins. De chercher à comprendre comment les choses fonctionnent, avant d'agir de façon à les engager dans le sens souhaité.

Faire travailler la nature

Bien sûr, on le verra, cela ne coule pas comme un long fleuve tranquille. Il faut faire des essais, tâtonner, apprendre de ses erreurs et recommencer. Installer, par exemple, tel végétal dans tel endroit du jardin; se rendre compte qu'il s'y plaît... et même un peu trop. Ou encore constater que si cette plante prospère là, sa consœur, elle, reste à la peine quelques mètres plus loin – faute d'un ensoleillement suffisant? Oscar Wilde, qui eût pu être jardinier, disait que *«l'expérience, c'est le nom que nous donnons à nos erreurs»*. C'est ce qui rend cette activité passionnante, car il ne s'agit plus d'un souci quotidien mais d'un jeu qui nous reconnecte au vivant.

Ainsi le jardinage d'aujourd'hui ne se conforme pas à une vision académique. En suivant cette nouvelle intention, ce n'est plus tant le jardinier qui travaille (toujours un peu, quand même), mais la nature. Faut-il néanmoins limiter la

TOUS BIOS !

Depuis la loi Labbé, entrée en vigueur le 1^{er} juillet 2019, les produits de synthèse sont interdits de vente aux particuliers. Exit le glyphosate et autres substances phytosanitaires. Les jardins sont ainsi traités avec les mêmes produits qu'en agriculture biologique. Tout va-t-il donc mieux? Pas tout à fait. D'abord, même les éléments d'origine naturelle peuvent s'avérer problématiques, par leur accumulation ou parce qu'ils ne sont pas inoffensifs pour autant. Ensuite, ils entretiennent cette philosophie selon laquelle «un souci = un traitement = un produit». Or, le meilleur reste souvent celui dont on se passera !

végétation indésirable? Il s'agit, déjà, de relativiser, car, en réalité, celle-ci n'est pas vraiment un problème. On y parvient également en employant de bonnes plantes, comme les couvre-sol, tout en prenant soin de sa terre. Et en comprenant le mieux possible les cycles de celles qu'on ne veut pas voir s'établir chez soi, pour mieux leur couper l'herbe sous le pied.

Gare aux ravageurs !

Mais comment faire en sorte que le potager donne, sans que les légumes soient dévorés par les ravageurs? Cela nécessite de laisser la place aux insectes auxiliaires, alliés du jardinier, de choisir des variétés naturellement solides et, enfin, d'éviter les situations à risque. Souhaitez-vous bénéficier d'un jardin fleuri où l'on se sent bien? Il vous faut choisir des plantes résistantes et florifères et, surtout, considérer votre espace vert comme un lieu de détente et non de lutte. Bref, vous réconcilier avec la nature – sans perdre de vue votre intérêt. Car jardiner de manière écoresponsable, ce n'est pas renoncer, abandonner, et laisser le domaine en proie au chaos. On garde le contrôle, non pas en sortant le pulvérisateur, mais en cherchant une parade que la nature se chargera de déployer. ■

Une école
de patience.





Une activité
qui profite à
toute la famille.



Pour que la terre
soit fertile, il faut
en prendre soin.

INSPIRÉE DE LA FORÊT

Personne n'arrose ni ne désherbe une forêt, pourtant elle pousse ! De cette observation est née une méthode : la permaculture (lire aussi p. 29). Celle-ci vise à faire

d'un espace vert un écosystème fonctionnant à la façon d'une forêt, c'est-à-dire avec le plus d'autonomie possible. À l'origine, il s'agissait de transformer le modèle agricole. Depuis,

la méthode s'est largement perfectionnée et, surtout, adaptée à nos jardins modernes, de dimensions plus modestes et auxquels on ne peut consacrer qu'un temps limité.



MOINS D'ORDRE, PLUS DE NATUREL

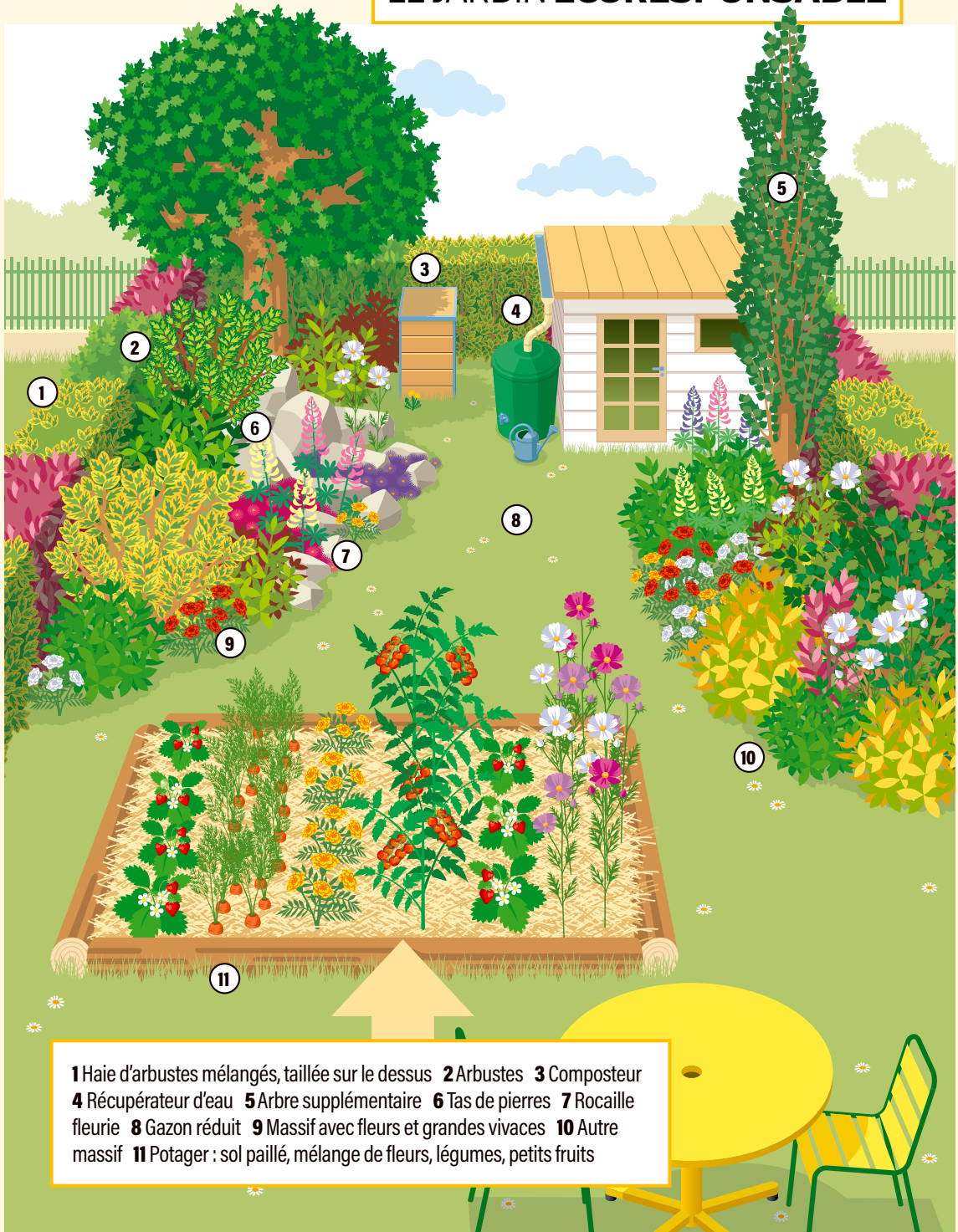
LE JARDIN **TRADITIONNEL**



1 Arbre isolé au fond **2** Palissade en claustra (sur les trois côtés) **3** Quelques arbustes bas et épars au pied de la palissade **4** Potager : sol non paillé, mélange de fleurs, légumes, petits fruits

Il suffit de réduire un peu la pelouse et de substituer des haies d'arbustes aux claustras, mais aussi d'ajouter des massifs, de vivifier le potager, de récupérer l'eau... Ici, grâce à de petits changements, le jardin écoresponsable se fait plus apaisant et offre davantage de contact avec la nature.

LE JARDIN ÉCORESPONSABLE



1 Haie d'arbustes mélangés, taillée sur le dessus 2 Arbustes 3 Composteur
4 Récupérateur d'eau 5 Arbre supplémentaire 6 Tas de pierres 7 Rocaille fleurie
8 Gazon réduit 9 Massif avec fleurs et grandes vivaces 10 Autre massif
11 Potager : sol paillé, mélange de fleurs, légumes, petits fruits

PLUS VIVANT, PLUS RÉSILIENT

Un jardin dans lequel la vie s'exprime apporte beaucoup de bienfaits. Déjà, il est bien plus résistant aux aléas, et, surtout, l'on s'y sent mieux. C'est prouvé !

Le jardin à l'ancienne était très sensible au moindre déséquilibre, notamment dans le potager. Qu'un ravageur se manifeste sur de très grands rangs de pommes de terre, et toute la production était compromise. Le moindre caprice de la météo pouvait aussi poser problème. Or, le climat a déjà changé, impactant la nature, et les aléas qu'il nous réserve doivent nous inciter à nous préparer dès maintenant. La solution ? Rendre le jardin plus « résilient ». Le terme de résilience, empruntée aux écologues (scientifiques spécialistes de l'écologie), désigne la capacité d'un système – ici, d'un écosystème – à retrouver son fonctionnement après une perturbation majeure. Inondation, gelée, canicule, tempête... malheureusement, elles ne manquent pas ! Transformer le jardin en espace vivant et foisonnant le fera également devenir moins sensible à de tels événements.

La complémentarité, vous connaissez ?

Le principe de complémentarité que l'on peut observer au jardin est la clé de sa résilience. Il signifie qu'une fonction y est assurée par plusieurs éléments qui le composent, et qui assument eux-mêmes divers rôles. Ainsi, dans le jardin d'un particulier, une haie (au même titre qu'un massif de fleurs, qu'un potager ou qu'un tas de compost), sert, bien sûr, à abriter du vent et des regards, mais va en même temps fournir de la matière organique au sol (déchets de taille et feuilles mortes), offrir un abri pour la faune et peut-être aussi donner des fruits si

l'on a bien choisi les essences dont la haie est constituée. Or, ces derniers sont également produits par le potager, et, bien sûr, dans un éventuel verger. La fonction « donner des fruits » se trouve donc réalisée par différents éléments, qui eux-mêmes arborent plusieurs rôles; dès lors, si l'un rencontre un problème, tout n'est pas perdu, et le jardin peut s'en remettre; c'est ça, la complémentarité qui conduit à la résilience.

La priorité : le sol

Alors que la moitié du jardin se trouve sous nos pieds, cette partie est souvent négligée au profit de ce qui pousse dessus. Pourtant, sans une bonne terre, un potager se révèle moins productif; le sol, moins souple, doit être travaillé davantage; obtenir un résultat satisfaisant et gratifiant s'avère difficile. En résumé, être résilient, pour un jardin, dépend aussi de la qualité du terrain.

Si la philosophie du jardin évolue, les façons de le travailler demeurent, quant à elles, à peu près les mêmes: tailler, pailler et planter est toujours d'actualité. En revanche, dans un espace plus vivant et plus écologique, on réduira l'arrosage au minimum, le temps que les plantations reprennent et que le potager reste productif.

On apportera aussi moins d'engrais – voire on n'en mettra plus du tout – et on limitera le désherbage. Ce qui change, en fait, c'est la proportion des actions; on plante et on taille davantage, par exemple.

C'est bon pour la santé

Jardiner est une pratique qui apporte aussi tout un lot de bienfaits en matière de santé et de bien-être. Des dizaines d'études sur le sujet





Enseigner la patience à l'enfant
et nourrir l'espoir de la cueillette...

ont toutes démontré ses vertus quant à l'amélioration de la santé mentale, y compris en cas de dépression et d'anxiété. Une méta-analyse de 76 études, publiée dans la revue *Preventive Medicine Reports* en 2017⁽¹⁾, a conclu à un effet bénéfique sur la totalité des 35 conditions médicales examinées, avec des effets toutefois variés de l'une à l'autre. En développant l'espoir et la capacité à attendre un résultat, le jardinage permettrait d'améliorer l'état psychologique, surtout s'il est pratiqué avec d'autres personnes. Les professionnels attribuent même un effet positif à l'exposition aux germes du sol, qui renforceraient le système immunitaire humain. Un peu comme si le jardinage vaccinait au naturel et en continu... De tels bénéfices apparaîtraient aussi dans le traitement des cancers.

Jardinez, bougez !

S'occuper de son jardin fait aussi du bien aux muscles, car cela constitue une activité physique réelle et satisfaisante. Une heure de bêchage équivaldrait à une balade à vélo de même durée ou à une séance de natation; sarcler deux heures, à un footing à 10 km/h pendant une heure. Selon les spécialistes des articulations, se servir d'un transplantoir peut être comparé à jouer au ping-pong – c'est même le très sérieux Institut de recherche du bien-être de la médecine et du sport santé (IRBMS) qui l'affirme, sur son site Internet Irbms.com/la-pratique-du-jardinage. Ainsi, toutes les tâches jardinières, depuis le ratissage jusqu'au

désherbage, parfois dans des positions acrobatiques, entretiennent la souplesse et la musculature. D'ailleurs, l'IRBMS conseille de toujours terminer les sessions de jardinage par des activités légères pour éviter les courbatures.

Être mieux connecté au vivant

Le jardin écoresponsable offre aussi davantage de contact avec la nature de tous les jours, cette faune et cette flore longtemps considérées comme banales, donc ignorées. Or, observer le vol d'un papillon sur les panicauts – des fleurs dont ils raffolent – réduit le stress. Ces effets à la fois énergisants et délassants se vérifient sur les jeunes et les moins jeunes. D'où ce beau proverbe : « *Le jardin ajoute de la vie à tes années, et des années à ta vie...* » ■

(1) Étude à consulter sur doi.org/10.1016/j.pmedr.2016.11.007

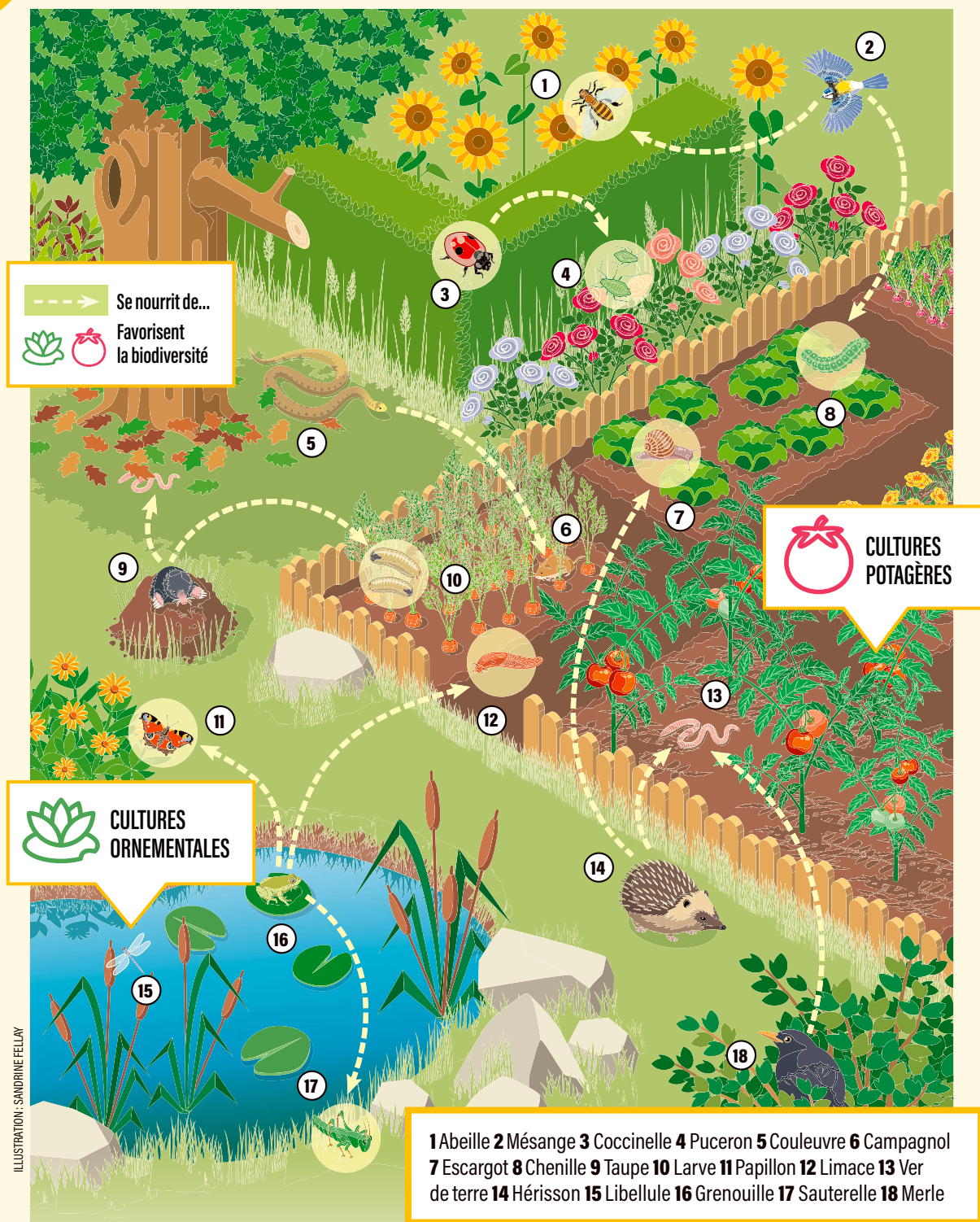


Le saviez-vous ?

En Grande-Bretagne, une étude menée par la Royal Horticultural Society a démontré que pour une livre (1,16 €) investie dans les jardins thérapeutiques, le système de santé en économisait trois, et même jusqu'à cinq ! Donner ainsi accès à un jardin à des personnes malades ou sous traitement permet des guérisons plus rapides et un moindre recours aux médicaments. Soit autant d'économies pour les pouvoirs publics... En France, quelques initiatives ont aussi vu le jour dans ce sens (à l'hôpital, en Ehpad...), timidement.

UN ÉCOSYSTÈME VERTUEUX

Ici, le vivant mange et est mangé : la diversité des cultures ornementales et potagères garantit les interactions variées et discrètes d'un milieu équilibré à préserver, et où chacun est à sa place.



S'ADAPTER AU CLIMAT

La terre se réchauffe et les effets de ce phénomène perturbent déjà l'agenda du jardinier. Mais alors qu'il est urgent de changer nos cultures, il faut aussi prendre en compte d'autres dérèglements plus difficiles à anticiper.

« **Y**a plus de saisons ! » Cette vieille boutade jardinière finit par devenir réalité. Les températures globales se réchauffent, les étés plus que les hivers. La saison froide perd du terrain. Ainsi, les météorologues s'accordent à dire que désormais, les véritables températures d'hiver, en France, ne concernent plus qu'une période de sept semaines, allant de Noël à la Saint-Valentin (le 14 février), soit un hiver très raccourci. Ce qui joue directement sur la végétation: le débourrement, c'est-à-dire le déploiement des feuilles dans les bourgeons, intervient en moyenne 2,9 jours plus tôt chaque décennie; vendanges et moissons sont plus précoces qu'auparavant; les étés sont plus secs. Pour autant, et c'est une consolation, le volume global de pluie reste identique, il se répartit juste différemment, avec plus d'eau en hiver, sur une période plus courte. Il devient possible d'essayer plus au nord des cultures jadis adaptées au sud de la France. Les abricotiers en Alsace, le lilas des Indes en région parisienne et le palmier des Canaries dans les Charentes sont déjà une réalité!

Ces changements dans nos saisons nous réservent toutefois de mauvaises surprises. Notamment les gelées tardives, dont on s'attend à voir la fréquence augmenter, et qui arrivent paradoxalement plus précocement qu'avant. Or, en s'abattant sur une végétation déjà réveillée, elles font plus de dégâts. C'est une tendance que l'on observe depuis quelques années déjà, surtout dans les régions viticoles.

Douche écossaise

Autre phénomène à surveiller: les redoux hivernaux suivis de forts refroidissements, causés par les divagations du courant-jet polaire, ce courant d'altitude très froid et dont le cheminement devient de plus en plus sinueux à cause du

réchauffement de l'air au-dessus des pôles. Il semble aussi que notre cher Gulf Stream, ce courant océanique chaud à qui l'on doit notre climat tempéré, se ralentirait; si cela se confirme, il fera petit à petit beaucoup plus froid et plus sec en France. Enfin les augures sont mauvais pour 2024, car le cycle solaire approche de son pic et une oscillation naturelle du climat, appelée El Niño, sera marquée cette année. En réchauffant l'océan Pacifique, la plus grande étendue d'eau de la planète, El Niño affecte le climat mondial dans son ensemble (modification du régime des cyclones, hivers plus doux ou plus froids, pluies abondantes ou sécheresses selon les endroits...). C'est pour cela qu'il vaut mieux parler de dérèglement climatique plutôt que de réchauffement. Alors que le reste de la planète se réchauffe, en Europe occidentale le climat ne suivra peut-être pas le même mouvement, mais il sera forcément chamboulé. ■

PEUT-ON « STOCKER » DU CARBONE ?

Oui, mais il faut de la place ! La meilleure façon de s'y prendre n'est pas forcément de planter des arbres. En effet, ces derniers n'emmagasinent véritablement du CO₂ qu'à partir de leur troisième année, voire plus s'ils ont été produits en pépinière, et leur pic de stockage se situe entre 13 et 22 ans. Enrichir le sol, en revanche, sera souvent payant, car le carbone correspondant va se stocker dans les racines. À condition, évidemment, que le couvert végétal (plantes semées ou spontanées qui apportent azote et matières organiques à la terre et la structurent) soit entretenu sans énergie fossile !

SOMMAIRE

- 18** Vers plus de liberté
- 20** Le jardin punk
selon Éric Lenoir
- 22** La jungle des modèles
- 24** Nouvel état d'esprit
- 26** Une climatisation verte
- 28** Différentes manières
de cultiver



Une nature respectée

Devenir jardinier écoresponsable, toutes proportions gardées, c'est un peu comme avoir un enfant : il n'est plus possible de ne penser qu'à soi ! Nous prenons conscience que notre jardin, cet espace qui semblait si privé, dépend de quelque chose de plus grand, un environnement à la fois puissant et fragile qui a besoin de nous comme nous avons besoin de lui. Dès lors, nos choix s'en trouvent éclairés. Non plus ballottés au rythme de nos coups de cœur pour des plantes à la mode, nous participons à notre échelle au respect de la nature, ce qui ajoute au plaisir de profiter de l'ambiance, des fleurs, des fruits ou des légumes du jardin.



VERS PLUS DE LIBERTÉ

Hérité d'une longue tradition, le jardinage à la française véhicule un grand nombre d'idées reçues. Autant de freins à lever sur le chemin de l'écoresponsabilité.

Depuis Louis XIV, le jardin à la française est mondialement connu. Dessiné de façon géométrique, il est parcouru d'allées rectilignes ménageant, depuis des terrasses panoramiques, de longues perspectives sur le paysage qu'on aperçoit au loin. Tout y est taillé, tondu, savant. C'est de cette époque que date la conduite des arbres fruitiers en cordons, en palmettes, en candélabres... Partout, on reconnaît la main de l'homme, sa maîtrise assumée de l'eau (canaux, fontaines) et des plantes. C'est un jardin architecturé qui veut éblouir, où la nature est tenue en respect et à bonne distance. S'il est encore partout sous nos yeux, dans les parcs des châteaux, dans nos espaces publics, ce modèle n'a rien d'universel.

Nos voisins anglais ont adopté un parti bien différent dans des domaines plantés de grands arbres, à l'image d'une forêt idéalisée, avec des massifs de fleurs, d'arbustes et de rosiers mélangés, aux contours libres qualifiés «d'informels» (ce qui ne leur rend pas justice). Au Japon, c'est encore tout autre chose: les jardins sont conçus en hommage à la nature, à la succession des saisons, à la puissance des éléments face à laquelle l'homme se sent humble et reconnaissant. Les Japonais y dressent des pierres pour symboliser des montagnes, et des lits de gravier figurent l'océan. En Occident, l'être humain veut dominer la nature; en Orient, il a bien conscience d'en faire partie.

Avant, l'ordre devait régner

Même si les temps ont bien changé, comment ne pas être influencés par nos origines? Nous sommes nombreux à avoir découvert le jardinage bien plus modestement qu'à Versailles, avec nos parents ou nos grands-parents, qui nous ont transmis des automatismes et des préceptes. Certains étaient écoresponsables sans le savoir;

d'autres beaucoup moins, sans toujours en avoir conscience non plus. Au fil du temps, une division s'est établie: d'un côté le jardin purement ornemental, fleuri, avec ses pelouses, ses arbres d'ombrage et ses plantes de collection. De l'autre, le jardin vivrier, avec potager et verger quand l'espace était disponible. Selon son rang social, on cultivait l'un ou l'autre, et quand les deux cohabitaient, on avait tendance à cacher les cultures derrière la maison... Pas de mélange. Enfin, et surtout, il était de bon ton d'entretenir le tout avec ordre et méthode: pelouses tondues, haies régulières et légumes alignés au cordeau... Le monde sauvage restait à la porte d'un jardin impeccablement «propre».

Lâcher un peu ses outils

Longtemps, la nature a été l'ennemie: le gibier qui ravage les cultures, les oiseaux qui grappillent les fruits, les mauvaises herbes qui envahissent le potager, les ronces qui dissimulent des serpents venimeux, des araignées, des mantes religieuses et autres bestioles. Peurs ancestrales, traditions ou simples habitudes... Il nous appartient à présent de faire la part des choses. Quand un jardin se trouve si nettoyé qu'il en devient sans vie, cela vaut-il la peine? Et cela ne prend-il pas bien trop de temps? Bonne nouvelle: désapprendre l'ordre à tout prix constitue le début d'une grande libération avec, en perspective, le bonheur de ne plus considérer le jardinage comme une corvée. Le chemin vers l'écoresponsabilité commence par le choix de lâcher un peu ses outils, de laisser la nature entrer, les plantes pousser et les animaux s'y abriter.

Accueillir pucerons et chenilles

Une partie du chemin a été parcourue. On sème à présent des fleurs pour les abeilles, on laisse volontiers traîner un tas de bois mort s'il peut



Le jardin « à la française », si ordonné, peut désormais revêtir une autre forme, plus ouverte sur la vie sauvage.

MYRIAM/ADOBE STOCK, SUMMERSU/ADOBE STOCK

accueillir un hérisson, on adore les coccinelles... mais qui aime les pucerons? C'est sans doute trop demander. Pourtant, ces derniers constituent sur vos rosiers la principale source de nourriture des coccinelles, mais également des syrphes, des chrysopes et d'autres petits insectes très utiles qui s'activent au printemps.

Ouvrir la porte à la nature, c'est accepter les uns comme les autres... Amis ou ennemis, leur rôle est rarement aussi tranché. Le papillon qui butine les fleurs était auparavant une chenille vorace. Et si on aime écouter le merle chanter, on enrage de le voir dévorer cerises et cassis. Le jardinier écoresponsable apprend à partager son territoire et, sans nuire, il est assez malin pour protéger ses récoltes. Vous verrez plus loin combien cette attitude s'avère bénéfique, source de connaissances, d'inspiration et propice aussi à la poésie, au dessin, à la photographie, au bonheur d'apporter sa pierre à l'édifice. ■



Bon à savoir

Il n'y a pas de mauvaises herbes. Pourquoi une telle condamnation a priori? Un végétal peut être gênant, envahissant, urticant... mais chacun a sa raison d'être. En agriculture, on parle de plantes adventices, non pas mauvaises, plutôt indésirables à un endroit. Ainsi on apprécie au jardin, mais pas dans les champs de blé, le gentil coquelicot ou le bleuet, plus désirables avec leurs belles couleurs et leurs effets apaisants pour la gorge ou les yeux. Tout est relatif et, d'ailleurs, quand une plante sauvage se développe fortement en un lieu, c'est souvent pour réparer un accident, une érosion ou une erreur de culture. Le pissenlit, par exemple, explose dans les pelouses trop bien nourries et piétinées qui manquent d'aération. Étonnamment, on constate en phytothérapie qu'il s'agit de l'une des meilleures plantes nettoyantes de notre organisme...

ÉRIC LENOIR Paysagiste, pépiniériste et auteur, notamment, du *Petit traité du jardin punk* (2018) et du *Grand traité du jardin punk* (2021).

« LE JARDIN PUNK, C'EST UNE PHILOSOPHIE »

Q C Comment êtes-vous devenu paysagiste ?

Éric Lenoir Je voulais changer les choses... J'ai grandi dans une cité HLM de l'est parisien. Très vite, j'ai trouvé inacceptable de devoir habiter dans un endroit aussi laid à seulement deux heures et demie des magnifiques collines et des rivières du Morvan, où j'avais la chance d'aller en vacances avec mes parents chaque année. Alors, après des études d'horticulture à l'École du Breuil, située à Vincennes (94), je suis devenu paysagiste, avec le besoin vital de réparer ces endroits où j'ai vécu, et de faire en sorte que la nature soit partout prise en considération. Je m'y attache avec acharnement dans tous mes projets, ce qui m'a conduit à définir le concept du jardin punk.

Q C Ce modèle peut-il être un exemple parmi d'autres de jardin écoresponsable, et en quoi ?

É. L. Oui. Il y a des objectifs communs, comme celui d'en faire le moins possible: d'abord pour ne pas détruire, en ayant de la considération pour ce qui existe déjà et que d'autres ont créé, et évidemment pour la nature, les plantes, la faune. Si l'on prend le temps d'observer un oiseau en train de faire son nid dans la haie, on ne va pas se précipiter pour la tailler, plutôt attendre que la saison de nidification soit passée... Et puis, un punk ne donne jamais la priorité à l'argent ! D'ailleurs, il n'en a pas. Il apprend plutôt à réviser ses besoins à la baisse. Une personne m'a demandé un jour de retirer une haie de thuyas très malades

et de la remplacer par une haie variée, propice à la biodiversité. Je n'aime guère arracher mais, dans ce cas, j'ai pensé que c'était justifié. L'année suivante, ce même client m'a sollicité pour planter une haie similaire de l'autre côté de son jardin. Cette fois, j'ai dit non. Et je lui ai montré que là où il tondait sa pelouse, de jeunes plants d'arbres et d'arbustes spontanés ne demandaient qu'à pousser, et qu'il n'avait qu'à laisser faire pour avoir bientôt une haie écologique, constituée d'essences indigènes qu'il n'aurait pas besoin de planter ni d'arroser. Cela ne lui coûterait rien. Bien sûr, cela ne m'a rien rapporté non plus ! Le punk n'est pas vénal, ce qui lui évite d'avoir à faire des compromis.

Q C Est-ce à dire que votre jardin ne coûte rien ?

É. L. En tout cas, bien moins que les autres en général. Et l'on est d'autant plus écoresponsable que l'on veille à dépenser peu. Pour économiser l'eau, certains voudront vous vendre un système d'arrosage perfectionné très coûteux, des galets venus de loin pour aménager un jardin minéral sans entretien, des bordures en plastique recyclé... qui restent en plastique ! Tout cela pousse à la consommation et contribue à créer des besoins inutiles. Pour moi, la valeur ajoutée d'un paysagiste ne réside pas dans la fourniture de matériel, mais dans de bonnes idées et des savoir-faire. D'ailleurs, les collectivités l'ont bien compris: aménager des espaces autonomes, écologiques, peu chers et favorables à la biodiversité, évidemment, cela les intéresse. À ce titre, j'interviens parfois pour former les agents



municipaux, leur apprendre à ne pas tondre jusqu'au pied des arbres, par exemple. C'est du temps perdu. L'herbe haute protège le sol et la petite faune, qui s'y cache du soleil, du vent et de la sécheresse. Mais, souvent, les administrés se plaignent, trouvent que les espaces verts sont à l'abandon, que l'on utilise mal leurs impôts... Tout le monde n'est pas encore prêt à donner plus de place à la nature.

Q C Vous tenez des conférences sur le jardin punk. Quelles sont les réactions du public ?

É. L. Certains ont peur de se laisser déborder, d'être envahis par la végétation. Je dois les rassurer en leur précisant qu'après un temps d'observation de leur environnement et de réflexion sur leurs besoins réels, ils pourront passer à l'action de manière plus efficace. Attendre n'aura pas été du temps perdu. D'autres, notamment des personnes âgées, constatent que le jardin punk, c'est surtout du bon sens, et qu'ils le pratiquent depuis longtemps sans le savoir... Je n'ai pas inventé le concept, je l'ai juste défini, j'ai mis des mots sur des idées qu'ils ne parvenaient pas toujours à exprimer. Quand leur jardin un peu en désordre perturbe leurs voisins ou leurs visiteurs, ils

peuvent maintenant leur dire qu'il est punk, et leur expliquer en quoi cela consiste. C'est important de faire passer le message.

Q C Votre concept ne déborde-t-il pas des limites du jardin ?

É. L. Bien sûr. L'esprit punk, c'est aussi l'entraide, la mise en commun, sans attendre rien en retour. En défendant des idées rebelles telles que le rejet de la société de consommation, de l'esprit de compétition et du profit, on se marginalise et on devient vulnérable... Alors on prend soin les uns des autres, on recherche un lieu où l'on se sent en sécurité. C'est un aspect méconnu du mouvement punk. Malmenée, abîmée, peu considérée, la nature a également besoin qu'on la protège, aussi est-elle au centre des attentions dans un jardin punk. En l'observant, nous tentons de la comprendre pour aller dans son sens. De toute façon, comme c'est toujours elle qui gagne à la fin, nous avons tout intérêt à en prendre soin, à négocier nos besoins avec elle.

Q C N'y a-t-il pas des points communs avec la permaculture ?

É. L. En un certain sens oui, d'autant que la permaculture se préoccupe également beaucoup de l'environnement social, de l'échange. Mais cette pratique cherche à perfectionner les systèmes qu'elle met en place, notamment dans les espaces nourriciers, qui doivent toujours gagner en efficacité. Au jardin punk, on ne se prend pas la tête et on aime bien la transgression. Pourquoi planter en rang sous prétexte que ça s'est toujours fait, passer des heures à désherber sans une bonne raison, suivre systématiquement les conseils des manuels de jardinage ? Osez plutôt vous fier à vos intuitions, même au risque de vous tromper (et est-ce un le cas, du reste ?). Personnellement, je ne sais plus rien faire sans adhérer vraiment aux raisons d'agir et à leurs conséquences. ■

LA JUNGLE DES MODÈLES

Entre les jardins de rêve des magazines et la profusion de végétaux en jardinerie, il peut sembler difficile de définir puis de créer son propre paradis... Si vous êtes perdu, recentrez-vous sur vos besoins, vos moyens et vos compétences.

Quand 72 % de nos concitoyens considèrent l'entretien de leur jardin comme une source de plaisir, 28 % y voient surtout une contrainte (enquête «Les Français et leur jardin», Ifop, 2022). On peut s'étonner de ce dernier chiffre car, après tout, si l'on a tous besoin d'un logement, rien n'oblige à avoir un espace vert. Pourquoi donc cet accès à la nature – dont rêvent ceux qui ne l'ont pas – s'avère-t-il parfois si mal vécu ? L'explication réside dans le fait que cela engendre trop d'idées reçues. Au premier rang desquelles, sans doute, la pensée qu'il est bon de posséder un jardin (pour les enfants, le chien, l'agrément...), sans réellement savoir ce que l'on va pouvoir en faire. Il y a aussi les magazines qui vendent du rêve, avec des massifs regorgeant de fleurs en toutes saisons, des végétaux parfaitement agencés, des couleurs flamboyantes en automne, ou en encore des pelouses sans un seul pissenlit... Comment se sentir à la hauteur ? Se retrouver bloqué quand il faut passer à la pratique n'a rien d'anormal, sachant qu'il est tout à fait illusoire de vouloir reproduire chez soi un modèle conçu dans des contextes souvent fort différents. Les jardinerie proposent une profusion de plantes comme autant

d'objets de décoration. Elles mettent en avant leurs fleurs, leurs feuillages ahurissants ou leurs fruits délicieux, ce qui rend le choix particulièrement difficile. Parfois aussi, elles vous orientent.

Mille et une tentations

Au moment de planter une haie, vous pouvez adopter des sélections toutes prêtes : photinia, éléagnus, cyprès de Leyland, laurier-cerise, troène... Comme ces espèces se développent rapidement, les jeunes plants sont à la fois déjà grands et peu coûteux. Revers de la médaille, ils vont demander d'autant plus de travail de taille... Tous ces végétaux dépassent naturellement les 4, 5, voire 10 m et plus, alors que, dans la plupart des cas, vous devrez les limiter à 2 m si vous avez des voisins. Ajoutez à cela les effets de mode qui se succèdent : jardin blanc, de curé ou anglais, potager fleuri, rocaille et, bien sûr, jardin sec. Aujourd'hui, entre les visites de centaines de lieux enchanteurs et l'engouement suscité par la construction de son propre domaine, images et informations se bousculent. En définitive, une seule donnée peut vous faire redescendre sur terre : le nombre de jardiniers nécessaires pour atteindre le niveau de perfection admiré, ainsi que le temps qu'il faut y consacrer !



Bon à savoir

Selon la manière dont il est disposé, un aménagement peut servir plusieurs fonctions. Par exemple, si vous ne collez pas l'abri de jardin à la clôture, il devient possible de garder à l'arrière un espace accessible, mais discret, pour le compost. Et d'y ajouter une réserve d'eau raccordée à la toiture. De même, quand un débord de toit abrite la brouette de la pluie, cela libère de la place à l'intérieur, et si on y adosse un châssis vitré, les semis printaniers sont préservés.

Se poser et réfléchir

La liste de nos envies (une tonnelle de roses, un grand potager, un jardin japonais...) est souvent beaucoup plus longue que celle de nos besoins réels, surtout si l'on tient compte du budget, du temps dont nous disposons et de nos compétences. Mais qui se pose ce genre de questions à propos de son jardin ? Pour ce lieu de loisir, on n'a pas envie de trop réfléchir. Et c'est dommage, car les déconvenues sont alors difficiles à éviter. Des exemples ? Vous pensiez limiter



« Parfois, les gens travaillent plus qu'il ne faut pour obtenir ce qu'ils désirent, et, parfois, ce qu'ils désirent, ils n'en ont pas besoin. »

MASANOBU FUKUOKA (*microbiologiste et agriculteur japonais, lire aussi p. 29*)

l'entretien avec une grande pelouse, mais vous devez passer des heures à la tondre durant le week-end; en plus c'est bruyant, coûteux, et vous ne savez que faire des tontes de gazon. Ou bien vous achetez des plantes au coup de cœur, sans y penser, que vous dispersez. Les plus éloignées finissent par mourir, étouffées dans l'herbe ou desséchées par oubli d'arrosage, voire les deux. Ou encore, vous plantez un superbe potager au printemps, dont vous perdez tout le bénéfice parce que vous partez en vacances en août...

Du fantasme à la réalité

Le jardinier écoresponsable a le droit de rêver. C'est même un moteur essentiel, alors faites-le autant que vous en avez envie! En matière de jardin, toutefois, les songes traduisent plus souvent des solutions toutes faites (un potager) que l'expression d'un besoin personnel. Alors, quel est votre but? Grignoter tomates et radis à l'apéritif, ou assurer l'autonomie de toute la famille en légumes? Si vous souhaitez une mare, est-ce pour cultiver des nénuphars, faire des réserves d'eau, élever des canards? Sachez qu'elle procure aussi des bénéfices

secondaires, comme attirer des libellules, abreuver les oiseaux, héberger des grenouilles. Mais ne négligez pas ses inconvénients: elle s'avère dangereuse pour qui ne sait pas nager, et les batraciens sont très bruyants au printemps, ce qui peut déranger les voisins (et vous!). Bref, une fois votre objectif clairement établi, votre projet se précisera.

Un principe de zonage

Si vous avez divers besoins, vous pouvez adopter le principe du zonage. Plein de bon sens, il est utilisé en permaculture et consiste à diviser un jardin en plusieurs espaces, d'abord au plus près de la maison, puis de plus en plus loin. Les végétaux demandant des soins fréquents (légumes, fleurs, fines herbes) sont plantés au plus proche, de manière à économiser les déplacements et à être sûr de ne pas les oublier. On peut également en disposer sur les lieux de passage, le long des allées, près du portail, sous les fenêtres...

Une haie qu'on ne taille qu'une fois par an ou des arbres fruitiers peuvent être plus éloignés, mais pas un poulailler, car on s'y rend chaque jour. Et au fond, il est possible de conserver une zone où on laisse pousser l'herbe, des plantes spontanées, des arbustes libres, afin d'héberger au calme la faune sauvage. Ainsi, votre jardin ne ressemble à aucun autre. Il est conçu pour vous et vous y consacrez un temps calculé, sans gaspillage d'argent ni d'énergie. ■

NOUVEL ÉTAT D'ESPRIT

L'expression « avoir la main verte » désigne une sorte de don sans lequel jardiner serait vain. En réalité, tout le monde peut faire pousser des plantes, apprendre et progresser rapidement. C'est une question d'envie et de disposition d'esprit.

En matière de jardinage, le premier pas vers l'écoresponsabilité est de comprendre qu'un végétal est vivant, que ce n'est pas juste un objet de décoration. Comme les humains, il a des besoins, et ces derniers sont très différents selon les espèces. Même avec la « main verte », on ne fait pas pousser une plante n'importe où. Pour réussir, trois points importants sont à considérer.

1 L'EXPOSITION Jouer avec la lumière

> **Ensoleillée** De nombreuses plantes apprécient le soleil toute la journée. Il favorise les floraisons et les fruits. Avec le réchauffement climatique, on en voit cependant les limites en période de canicule.

> **Mi-ombre** Cette exposition offre quelques heures de soleil par jour, le matin face à l'est, l'après-midi face à l'ouest, avec une infinité de nuances (et donc de possibilités) selon que le climat s'avère chaud ou plus frais.

> **Ombre** Pour une plante, une zone sombre n'est jamais totale. Les hortensias se plaisent le long d'un mur exposé au nord, les fougères sous des feuillages légers et caducs et de nombreux bulbes (cyclamen, jacinthe des bois) fleurissent au printemps sous les branches encore nues.

2 LE SOL S'adapter au terrain

> **Sa chimie** Le pH (potentiel hydrogène) du terrain varie de 4 (quand il est très acide) à 8 (s'il est calcaire), la neutralité étant à 7. On le mesure grâce à des tests vendus en jardinerie ou par

une analyse en laboratoire. Si les voisins alentour ont des rhododendrons fleuris au printemps, c'est signe que le sol est acide, car le pH diffère rarement entre des parcelles proches. Les végétaux dits de terre de bruyère en ont besoin: le rhododendron donc, mais aussi le pieris, la bruyère, un grand nombre de fougères, le châtaignier, la myrtille. Les légumes préfèrent un sol neutre, affichant un pH de 6,5 à 7, mais beaucoup d'autres plantes y sont indifférentes.

> **Son physique** Une terre est composée de pierres, de sable, de limon et d'argile, cette dernière étant l'élément le plus fin. Un sol sableux est perméable, facile à travailler et se réchauffe vite au printemps. Argileux, il fixe l'eau et, une fois humide, devient collant, lourd, puis durcit et se fissure en séchant. Même si l'on peut légèrement le modifier, il faut faire avec son sol en choisissant des végétaux adaptés. Bonne nouvelle, ceux-ci ne manquent jamais !

3 L'ESPACE À prévoir avant de planter

On n'y pense pas forcément, mais certains végétaux prennent beaucoup de place en grandissant. En jardinerie, les dimensions des jeunes plants sont trompeuses, et les indications des étiquettes ont tendance à minimiser leur taille adulte. Pour s'en rendre compte, le meilleur moyen est d'aller regarder des jardins près de chez soi. On est parfois stupéfié de constater les proportions atteintes par telle ou telle espèce que l'on convoitait...

Une plante résistante, ça facilite la vie

La diversité végétale est telle que vous pourrez toujours trouver des sujets assez résistants pour se passer de protection, aussi ne faut-il pas se



Si l'on passe un peu trop vite sur l'observation de son jardin, on risque des erreurs de choix d'espèces et d'emplacement.

précipiter sur le premier venu.

➤ **Froid** La rusticité d'un végétal indique sa capacité à résister à de basses températures. Si elle peut supporter jusqu'à -15 °C, une plante sera considérée comme rustique dans la plupart des régions françaises, à l'exception des zones d'altitude. Dès lors, sur la Côte d'Azur, on peut tout se permettre... ou presque.

➤ **Besoins en eau** Si, par le passé, on arrosait sans compter, notamment les pelouses, on sait aujourd'hui à quel point l'eau est une ressource précieuse risquant de manquer, y compris pour nos propres besoins. Là où les pluies se font rares en été, privilégiez les plantes sobres.

➤ **Maladies** Les arbres fruitiers, les légumes ou les rosiers y sont sensibles, mais il existe parmi eux de nombreuses variétés assez fortes pour se passer de traitements, même bios !

La bonne variété au bon endroit

La clé pour avoir la fameuse main verte ? Mettre en adéquation les besoins des végétaux et les conditions de culture que peut offrir son jardin. Cela demande toujours un temps d'observation. Idéalement, avant d'entreprendre des plantations, il faudrait même regarder son jardin durant quatre saisons successives ! Car il importe de bien le connaître, de repérer les lieux à l'ombre et au soleil, très variables entre l'été et l'hiver, les zones où l'eau a tendance à stagner, le vent, à souffler (le froid ressenti est plus fort), le gel, à persister

(par exemple, au bas d'une pente), ou encore de savoir où l'herbe pousse dru et bien verte, où le sol est caillouteux, etc. L'autre règle d'or pour réussir, c'est celle du 20/80. Ainsi, soucieux de limiter l'entretien, d'économiser son temps et ses dépenses d'énergie, le jardinier écoresponsable choisira au moins 80% de plantes adaptées aux conditions de son jardin, afin qu'elles deviennent au plus vite autonomes et requièrent un minimum de soins. Il peut ensuite sélectionner 20% de végétaux plus exigeants tels que des plantes potagères ou en pots assez frileuses, des arbres fruitiers un peu fragiles, etc. ■



Le saviez-vous ?

Les plantes poussent mieux ensemble qu'en situation isolée, surtout sur une pelouse,

car le gazon leur fait concurrence pour capter l'eau et la nourriture. Les soins apportés aux unes profitent aux voisines, ce qui réduit le temps d'entretien. Organisez vos plantations en préparant le sol de tout un massif, ou d'une longue bande à haie, de manière à rassembler des végétaux ayant les mêmes besoins. Vous pouvez aussi grouper des arbustes autour d'un arbre (à 1 m minimum de distance) et tapisser le sol de vivaces plus basses, appréciant la mi-ombre, afin de bien occuper l'espace et de limiter ensuite le désherbage.

UNE CLIMATISATION VERTE

Un jardin ombragé permet de profiter d'endroits frais en été, et contribue à rafraîchir la maison sans recourir à de coûteux et énergivores climatiseurs.

L'idéal, en été, c'est d'avoir de l'ombre. De nombreuses plantes vous aideront à en créer. Vers midi, le soleil au zénith entre peu par les fenêtres, il frappe surtout le matin à l'est et l'après-midi à l'ouest. Vous aurez donc intérêt à planter des arbustes près de la maison, qui constitueront assez vite un écran efficace jusqu'à 2,5 m de hauteur. Placez-les en priorité là où il n'y a pas une belle vue à préserver et devant les chambres, où l'on reste peu durant la journée. Dénudés en hiver, les feuillus laisseront entrer à nouveau le soleil. Plus loin, plantez des arbres. En attendant qu'ils grandissent, installez aussi des arbustes. Quand les premiers feront assez d'ombre, vous pourrez élaguer fortement les seconds pour dégager la vue.

Une terrasse quatre saisons

Accolée à la maison, une terrasse constitue un sas entre l'intérieur et l'extérieur, vraiment réussi quand il permet de sortir au frais en été et au soleil en hiver ! Pour avoir de l'ombre, vous avez la possibilité d'y installer une pergola habillée de plantes grimpantes. Leur épais feuillage s'avère bien plus efficace pour rafraîchir l'atmosphère que le plus perfectionné des parasols, sous

lequel on a quand même chaud. Pour ajouter encore de la fraîcheur, suspendez un treillage au mur, sur lequel une autre grimpante se développera (peu d'entre elles sont capables de se fixer seules). Au-delà de la zone dallée de la terrasse, de petits arbustes ou de hautes vivaces prolongent l'impression de fraîcheur et procurent suffisamment d'ombre pour empêcher le soleil du soir ou du matin de chauffer les dalles. Si elles ne gênent pas le passage, disposez vos potées fleuries préférées en groupe, dans les angles de la terrasse.

Des tonnelles multifonctions

Quand on manque d'ombre et de grands arbres, le duo tonnelle et plante grimpante offre une solution à la fois rapide et efficace, à décliner sur des thèmes des plus variés. Romantique à souhait, un grand rosier liane est capable de pousser de plus d'un mètre par an. Il croule sous les fleurs en juin, son feuillage est bien touffu en été et ses rameaux sont ornés de petits fruits en automne. Diverses variétés conviendront très bien: Seagull, Wedding Day, Francis E. Lester... Vous souhaitez une ambiance plus gourmande ? Selon les conditions de votre jardin, vous pouvez choisir entre la vigne (Amandin, Candin et Perdin sont des variétés résistantes à la chaleur et aux maladies), le kiwi (dont les grosses feuilles apportent beaucoup d'ombre et gardent un sol frais) ou encore le houblon (ses fleurs séchées parfument la bière) en sol profond et pas trop sec. Enfin, s'il ne fait pas très froid, la bignone, le jasmin et le solanum grimpent avec beaucoup d'aisance et donnent une touche d'exotisme.

Où planter des rosiers grimpants ?

La chaleur fait faner les roses et rend le feuillage sensible aux maladies si l'aération est insuffisante. Le support doit donc être bien écarté du mur.

Le saviez-vous ?

Durant la journée, le feuillage absorbe du gaz carbonique par photosynthèse, il libère de l'eau par évaporation ce qui rafraîchit l'air ambiant. Près d'un mur végétalisé, on peut le sentir comme auprès des arbres d'une forêt. De plus, le mur étant abrité du soleil par la végétation, il n'absorbe pas la chaleur du jour et ne la réverbère pas non plus la nuit. La température baisse donc plus vite le soir. Bref, un mur végétalisé agit comme un climatiseur.





Dans les régions chaudes, un rosier fleurit bien avec cinq à six heures de soleil par jour en juin, et un accès à la lumière du matin. En climat frais, nuageux et pluvieux, préférez un mur au sud plutôt qu'un à l'ouest si ce dernier est exposé au vent dominant et aux bourrasques de pluie.

Les vignes vierges seront belles partout

Toutes les expositions leur conviennent ! On les savait très résistantes au froid, mais elles supportent aussi très bien la chaleur – tout en créant, par leur épais feuillage, comme un rideau de fraîcheur, très agréable en été. Au soleil comme à l'ombre, elles se colorent en automne avant que leurs feuilles tombent. ■

PLANTES GRIMPANTES

Choisissez une variété en fonction de l'orientation du mur à climatiser.

● **Au sud** C'est là qu'il faut placer les plantes les plus exigeantes en chaleur et celles un peu trop frileuses pour la région. En été, les trompettes orangées de la bignone Madame Galen (10 m) s'ouvrent d'autant plus vite et longtemps qu'il fait chaud. Autre option : le bougainvillier Violet de Mèze (6-10 m), le plus rustique (il supporte de -5 à -8 °C). Il fleurit de mai aux gelées et a besoin d'une terre ordinaire, drainée.

● **À l'est** Évitez les espèces à floraison précoce dont les boutons seraient détruits par un dégel trop rapide au lever du soleil. La clématite à grandes fleurs (2-3 m) se plaît dans un sol très souple, riche, bien drainé. Sa floraison a lieu en mai-juin, profitant de la lumière douce du matin, et peut se renouveler en septembre. Le chèvrefeuille (2-5 m), lui, vit mieux à l'abri d'une chaleur excessive et fleurit en été. Il lui faut une terre riche, pas trop sèche.

● **À l'ouest** Un mur à l'ouest se révèle en été quasiment plus chaud qu'un autre au sud, et il ne présente pas de risque de dégel brutal. Plantez à son pied un jasmin étoilé (*Trachelospermum jasminoides*, 3 à 5 m). Il a besoin d'un sol souple et drainé. Persistant, rustique (survit jusqu'à -15 °C) et parfumé, il fleurira blanc entre mai et juillet. Une clématite armandii (3 à 5 m) se plaira aussi très bien. Elle garde son feuillage l'hiver et croule en mars-avril sous des grappes de fleurs blanches très parfumées. Une fois installée en sol drainé (même sec), elle supporte des pointes de froid jusqu'à -10 °C.



Lexique

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE CULTIVER

Biodynamique, naturel, biologique... il existe divers types d'agriculture ayant pour objectif de nourrir l'homme tout en respectant la nature. On fait le point.

Avant la Première Guerre mondiale, le fumier faisait office d'engrais. Et si l'on avait, depuis bien longtemps, recours à des pesticides, ils étaient d'origine naturelle, bien que déjà dangereux (arsenic...). Puis, durant les deux guerres, les recherches menées en matière d'armes chimiques ont été intenses. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ces travaux ont permis de fournir à l'agriculture des engrais et des pesticides de synthèse. Citons le Suisse Paul Hermann Müller (1899-1965), qui reçut en 1948 le prix Nobel de chimie pour l'invention du DDT, un puissant insecticide.

Agriculture biodynamique

Pourtant, en parallèle, des agriculteurs s'inquiètent de l'effet des produits issus de la chimie sur leurs cultures. En 1924, en Allemagne, ils font appel au penseur Rudolf Steiner (1861-1925), qui pose les



bases de l'agriculture biodynamique. Sa démarche est holistique: il considère que tout est lié, et qu'une plante, un animal ou un être humain ont besoin d'un environnement sain pour se développer. Aujourd'hui, une ferme biodynamique fonctionne en autonomie, les cultures y sont associées à l'élevage d'animaux, les sols nourris avec un compost de fumier élaboré à l'aide de préparations à base de plantes, et les travaux s'effectuent en harmonie avec les rythmes de la terre (saisons) et la rotation des planètes. Depuis 1963, le Mouvement de l'agriculture bio-dynamique (MABD) édite chaque année un agenda des semis dont tous les autres calendriers lunaires s'inspirent.

Masanobu Fukuoka **TRÈFLE ET CROTTE DE CANARD**

Après la moisson du riz, pour étouffer les adventices (mauvaises herbes...), Masanobu Fukuoka laissait la paille au sol et ses canards manger en liberté dans les champs.

Leurs crottes favorisaient la décomposition de cette paille. Lorsqu'il semait à nouveau du riz, c'était en le mélangeant à du trèfle, car cette plante enrichit le sol. Sans engrais

ni traitement ni inondation permanente des rizières, sans machine et sans aucun labour, il obtenait des rendements meilleurs que ceux de l'agriculture conventionnelle !



Agriculture naturelle

Né au Japon, **Masanobu Fukuoka** (1913-2008, lire aussi l'encadré p. 28) étudie les maladies des plantes en laboratoire avant d'expérimenter, dans sa propre ferme, une méthode d'agriculture naturelle, encore appelée du «non agir» (certains disent même sauvage). Elle consiste à intervenir le moins possible sur les végétaux afin de favoriser leur développement naturel. Masanobu Fukuoka estime que les paysans effectuent de nombreuses tâches harassantes, inutiles et nuisant à la fertilité du sol. Par exemple, ils labourent en vue d'éliminer les mauvaises herbes, mais remontent à la surface d'autres graines qui germent plus vite que celles qu'ils vont semer... Il a décrit ses pratiques dans un livre publié en 1975: *La révolution d'un seul brin de paille*.

Agriculture biologique

L'appellation agriculture biologique (AB) est apparue en France vers 1950. Selon ce mode de culture, la fertilisation du sol et la protection contre les parasites ne doivent être assurées que par des processus biologiques, en n'utilisant que des éléments biodégradables – c'est-à-dire que la nature est capable de décomposer, comme le fumier, les feuilles mortes, le purin d'ortie, le bicarbonate de soude... Ce qui n'est pas le cas des «intrants» chimiques (tout ce qui est extérieur à la ferme ou au jardin: les engrais, les traitements, l'eau du réseau), qui soit s'accumulent dans le sol, soit sont entraînés par la pluie et deviennent source de pollution. Pour obtenir le label AB, une exploitation doit suivre un cahier des charges de pratiques et de produits autorisés en agriculture biologique.

Agroécologie

Même s'il est plus ancien, ce terme émerge dans les années 1980, avec un porte-parole devenu célèbre, Pierre Rabhi (1938-2021). Dans agro-écologie, il y a le préfixe «éco», qui signifie maison, et le suffixe «logie», pour connaissance ou science. Ainsi, si l'écologie est l'étude des relations entre les organismes vivants et leur milieu, l'agro-écologie entend nourrir les hommes tout en

préservant les ressources naturelles. Elle fait appel à des techniques comme la conservation d'un sol vivant (peu travaillé, nourri au compost, couvert de paillis), la rotation des cultures, les associations et la limitation des intrants.

Permaculture

Inventé en 1978 en Australie par **Bill Mollison** (1928-2016, lire l'encadré ci-dessous) et David Holmgren, le mot permaculture signifie «culture permanente», au sens actuel de durable. Davantage qu'un ensemble de techniques agricoles, c'est un mode d'organisation plus large fondé sur trois grands principes: prendre soin de la terre, veiller sur les hommes et partager équitablement les ressources. La permaculture s'applique à tous les domaines de notre vie. Que ce soit pour créer son jardin, sa maison, son entreprise ou encore une association, elle vise à élaborer des systèmes efficaces, robustes et économes en énergie, qui préservent les ressources de notre planète. À l'arrivée, la permaculture a des objectifs assez semblables à ceux de l'agro-écologie: la première met au point des techniques de culture, la seconde imagine un mode d'organisation pour les optimiser. ■



Bill Mollison

IMITATION DE LA NATURE

Cofondateur de la permaculture, Bill Mollison est né dans un village de Tasmanie (Australie) où les habitants pêchent pour se nourrir, cultivent leurs légumes et fabriquent ce qui leur est utile. Personne n'y exerce un seul métier, chacun possède des compétences variées, adaptées à ses besoins. Forestier puis scientifique, Bill Mollison observe la forêt et en admire les performances: les arbres poussent haut et fort sans engrais ni arrosage ni pesticides. Il pense alors qu'il est possible de reproduire ce fonctionnement et d'imiter la nature, afin de produire ce qui est nécessaire tout en respectant l'environnement. Ce sera l'objectif de la permaculture.

SOMMAIRE

- 32** Dans mon jardin divers
- 34** Des fleurs qui durent longtemps
- 36** La haie à l'honneur
- 38** Penser « couleur locale »
- 39** Respecter les étapes
- 40** Tondez moins, mais mieux
- 42** Faune alliée
- 45** Ambiance Nymphéas
- 46** Tous aux refuges
- 48** Le Flower Power
- 49** Trois questions à...
Aline Charlot



Agir pour la biodiversité



Plus on introduit de vie dans le jardin, plus cela bénéficie à celui qui s'en occupe. Premièrement, il jouit de l'effet positif du contact avec la nature (même un peu domestiquée) – on appelle cela l'écothérapie. Ensuite, grâce à une vie sauvage plus développée, les cultures sont naturellement mieux protégées. Car, oui, plus il y a d'animaux dans le jardin, mieux celles-ci se portent ! La faune auxiliaire que l'on fait ainsi venir ne cherche pas à s'approprier les plantes, elle se concentre sur les indésirables qui les dévorent. Alors, prêt à relever le défi ?

DANS MON JARDIN DIVERS

La clé d'un jardin écoresponsable, c'est d'accueillir davantage d'espèces, aussi bien végétales qu'animales. Pour y parvenir, mieux vaut donc cultiver la diversité.

Oubliez le jardin qui repose sur le tandem «gazon-haie», si monotone qu'il ne donne finalement guère envie de passer du temps dehors. Ouvrez votre domaine à une large palette végétale. Mieux vaut pour cela faire pousser divers types de plantes plutôt qu'un grand nombre d'une seule – ce qu'on appelle une plantation en masse. Cette pratique n'appartient d'ailleurs plus aux tendances paysagères, notamment parce que si le massif est malade, on se retrouve avec un grand trou ! En variant les espèces, on s'épargne ce genre de souci et l'on s'offre, tout au long de l'année, un paysage bien plus enchanteur. Même l'hivers n'est plus synonyme de tristesse : en optant pour des plantes qui fleurissent de décembre à mars ou à écorce colorée – hamamélis, chèvrefeuille d'hiver, cornouillers ou encore hellébores d'Orient –, on découvre une nouvelle saison à admirer derrière les carreaux, au chaud, et un jardin pimpant même sous les frimas.

DE BONNE COMPOSITION

Pour ne pas se tromper quand on veut composer un massif, il suffit de choisir trois types de plantes complémentaires. Les Américains appellent cela la règle du « *thriller, spiller, filler* », littéralement « exciter, étaler, remplir ». On prendra donc une plante comme point focal de la composition, tel un cerisier à fleurs. On installera autour plusieurs pieds d'une espèce qui s'étale ou cascade – des orpins d'automne (*Hylotelephium spectabile*), par exemple –, avant de combler les trous avec des végétaux faisant du volume, comme des graminées. Inratable !

Attention, diversifier ses plantations ne veut pas dire planter tous azimuts, à tort et à travers. Au contraire, il faut mûrir ses choix – tout en gardant à l'esprit que la réussite consiste à recourir à la bonne plante au bon endroit. Notez vos envies sur un calepin, repérez les espaces où vous pourriez les installer et assurez-vous qu'elles soient compatibles avec l'existant. Ne cédez pas aux tentations des jardinerie, qui proposent des plantes en fleurs, en pot, tout au long de l'année. D'abord, ces achats « coup de cœur » ne reprennent pas aussi bien que des jeunes plants, et ils sont bien plus chers. Ensuite, rien ne dit qu'ils auront leur place chez vous. Dans ce genre de magasin, tout est fait pour que vous consommiez sans réfléchir. Or, le jardin écoresponsable, c'est tout l'inverse !

Des fleurs, pas le chaos

Organisez l'espace à votre guise et ne renoncez pas à l'idée d'une structuration si tel est votre souhait. La philosophie d'un jardin écoresponsable n'est pas dans l'abandon mais dans la décontraction. Si vous appréciez le rendu d'une pelouse entourée de plantations formelles, il n'y a aucune raison de vous en priver. Ce n'est pas tant la façon dont les végétaux sont disposés qui importe que le choix de ces derniers. Par exemple, si vous aimez que le pourtour de la maison soit très entretenu, vous aurez intérêt à n'intervenir, plus loin, que de façon beaucoup plus légère. Ainsi, non seulement vous pourrez vous concentrer sur certaines aires, mais vous créerez aussi un effet de contraste, comme un second jardin entourant le premier.

Un joyeux mélange

Rien ne vous oblige à séparer le potager d'une partie ornementale. Bien sûr, c'est souvent plus pratique de distinguer les légumes pour les cultiver, toutefois certains s'invitent facilement dans



**S'accorder en famille
une séance de jardinage.
Ci-contre, des digitales.**



SEMEZ, C'EST GAGNÉ !

Enrichir les plantations du jardin peut s'avérer aussi économique que ludique si l'on sème bien soi-même... Les catalogues spécialisés proposent une étourdissante diversité de fleurs et d'arbres. Les semis de plantes ornementales sont aussi simples à effectuer que les semis potagers, mais nécessitent un peu plus de patience. De fait, il faut compter une année avant que ces plantules fleurissent pour la première fois. Récupérez une barquette en plastique, un peu de terreau, et c'est parti ! Au passage, vous aurez découvert comment ces plantes s'établissent et, avec les surplus, vous pourrez offrir des cadeaux utiles à vos amis.

les massifs, comme les poirées (ou blettes, surtout les variétés colorées), les cardons, les artichauts, les topinambours et même les courges à feuillage argenté, comme celles de Siam.

Mélangés à des espèces florales, ces légumes seront moins attaqués que dans le potager, lequel constitue un pays de cocagne pour les limaces et autres ennemis du jardinier. Dans le même esprit, vous pouvez tout à fait inviter des arbres fruitiers dans les massifs de fleurs, et faire voisiner roses et fruits. Cette façon de mêler les cultures – on pourrait presque parler de déconstruction du jardin traditionnel – a une vraie raison d'être : rendre les plantations moins visibles, donc moins attirantes pour les bestioles qui les repèrent à la vue ou à l'odorat. Cette diversité encourage aussi la présence continue de prédateurs naturels, des coccinelles aux

oiseaux insectivores, précieux alliés du jardinier, qui interviendront d'eux-mêmes pour se nourrir d'une partie des indésirables. Plus le mix est important et les essences variées, plus le résultat sera robuste et plaisant à voir au fil des saisons. Le jardin, c'est un peu comme dans notre assiette : il importe de varier pour que ce soit équilibré... Comptez un peu de temps, tout de même, avant que les équilibres se mettent en place. ■

DES FLEURS QUI DURENT LONGTEMPS

Un jardin fleuri encourage une vie abondante, limite les maladies et travaille même la nuit. Or, point n'est besoin de s'échiner pour être envié des jardiniers.

L'époque n'est plus aux grosses fleurs tapageuses, au look un peu artificiel. En cherchant à obtenir des fleurs de plus en plus grandes, la «modernisation végétale» a entraîné une moindre production de nectar et de pollen, contribuant à stériliser les jardins. Or, l'important n'est-il pas un espace dans lequel on se sent bien parce que la vie y circule ? Aussi, dans le jardin, quoi de mieux que des plantes aux plus petites floraisons... Moins voyantes, avec un rendu esthétique plus subtil, elles ont surtout tendance à fleurir beaucoup plus longtemps.

Quatre types de plantes à privilégier

Pour favoriser la diversité de la faune d'un jardin et l'embellir, misez sur les catégories végétales suivantes, faciles à faire pousser, fiables et utiles.

➤ **Les espèces à minicorolle** Les toutes petites fleurs attirent de tout petits butineurs. Or, ce

sont les plus nombreux, même si on ne les voit pas. Les mouches floricoles, notamment, sont responsables de la fécondation d'un tiers des fleurs du verger; les attirer vous assure donc de meilleures récoltes. Pour cela, plantez des troènes, des persicares (*Persicaria*) ou des véroniques.

➤ **Les variétés en ombelle** Leurs fleurs, disposées sur un même plan, forment une large surface d'accueil pour les petits insectes comme les syrphes (sorte de mouches dont les adultes se nourrissent de nectar). Dans cette catégorie, les apiacées (ou ombellifères) sont évidemment les meilleures: ammi élevé, fenouil, panicaut maritime (*Eryngium maritimum*)...

➤ **Les fleurs à lèvres** Une corolle en forme de lèvres, comme en possèdent toutes les plantes de la famille des labiées (lèvres, en latin) – agastaches, lavande, origan, sauge... – attire les gros butineurs.

➤ **Les nocturnes** Le jardinier pense moins à l'agrément du jardin quand le soleil se couche, forcément ! Pourtant, la majorité des papillons vivent la nuit, et ont donc besoin de plantes qui fleurissent ou parfument le soir: belles de nuit, onagres, phlox de nuit et silènes remplissent cette mission.

Il faut laisser faire

L'idéal du jardin fleuri se vit quand les fleurs ont la bonne idée de se ressemer. La propension des vivaces à former ainsi des «populations» ou «colonies» est une caractéristique des fleurs sauvages (lire aussi p. 48), mais on la retrouve chez celles plantées au jardin. Elles surgissent ici et là, sans laisser de place aux mauvaises herbes; vous n'avez qu'à laisser celles qui ne vous gênent pas, et retirer les autres. Il s'agit donc

RENATURER LE SOL

De nouveaux termes apparaissent pour qualifier l'emploi de fleurs à la fois plus autonomes et plus en phase avec les besoins de la faune. On parle de «renaturation» ou de «jardinage régénératif». Ces deux mots évoquent le retour de la vie sauvage dans notre environnement proche. Renaturer un terrain, c'est y injecter «plus» de nature en faisant appel à de nouvelles floraisons, en mettant en place des refuges (lire aussi p. 46), en protégeant le sol... Cela ne vous rappelle rien ? C'est la philosophie du jardinage écoresponsable !



QUELQUES VARIÉTÉS SE RESSEMENT TOUTES SEULES

- **Alchémille** (*Alchemilla mollis*)
- **Coquelourde** (*Lychnis coronaria*)
- **Corydale jaune** (*Corydalis lutea*)
- **Étoile de printemps** (*Ipheion uniflorum*)
- **Euphorbe des garrigues**
(*Euphorbia characias*)
- **Germandrée d'Iran**
(*Teucrium hircanicum*)
- **Julienne** (*Hesperis matronalis*)
- **Valériane rouge** (*Centranthus ruber*)
- **Verveine de Buenos Aires**
(*Verbena bonariensis*)

nettement moins de désherber que de sélectionner: la nature propose, le jardinier dispose... Les fleurs qui se ressement seules ne sont toutefois pas si nombreuses (lire l'encadré ci-contre). Elles doivent, en outre, offrir un réel aspect ornemental, être capables de pousser dans des situations très différentes et fleurir assez rapidement, au moins au bout de la seconde année si ce n'est dès la première.

Éloge du jardinier semeur

Profiter de ces fleurs qui se ressement toutes seules nécessite de bien les installer au départ. Soit en plantant des sujets achetés en godet, soit, mieux encore, en les semant soi-même. Réapprendre à jeter des graines comme on le faisait jadis s'avère économique. Cela garantit aussi des plantes mieux établies, qui n'ont pas subi le stress de la plantation ni ce moment délicat durant lequel les racines sont encore insuffisamment étendues. Le semis de fleurs vivaces est moins compliqué qu'un semis potager, car il suffit que quelques graines lèvent. La formation de rangs complets n'est pas non plus nécessaire; d'ailleurs, on ne sème pas en rang, mais à la volée, sur une terre nettoyée et ratissée. La nature fera ensuite une bonne partie du travail, mais il faudra arroser en pluie si le temps est sec et

limiter les mauvaises herbes, celles à qui on n'a pas demandé de venir. Vous pouvez aussi mélanger des fleurs annuelles à des vivaces. Les premières ne dureront qu'une saison, mais fleuriront avec entrain – c'est le principe des prairies fleuries, très populaires voilà quelques années. De fait, si le tapis de fleurs annuelles est valorisant, il faut tout refaire chaque année... Mieux vaut donc miser sur les vivaces, quitte à y ajouter des annuelles pour ne pas avoir à ressemer tous les ans. ■



Le foisonnement d'un
jardin écoresponsable.
Et une sauge des prés.

LA HAIE À L'HONNEUR

Faire joli et protéger des regards importuns ne suffisent plus. Désormais, la haie a bien d'autres vertus et son écosystème profite à tout le jardin. Mais il faut la chérir.

La haie constitue bien plus qu'un simple écran. Elle doit remplir plusieurs rôles pour faire d'un jardin un espace résilient (lire p. 12). Dans l'idéal, elle sait tout fabriquer, ou presque: des fleurs, des baies, des fruits, des épines pour protéger les nids des oiseaux, des feuilles pour les paillis et même du bois mort qui nourrit les champignons et dynamise la vie au sol. Son action se ressent jusqu'à une certaine distance. Ainsi, une haie coupe le vent sur une longueur égale à trois fois sa hauteur, crée de l'ombre jusqu'à deux fois sa hauteur (en hiver) et favorise une vie active du sol sur trois fois sa largeur. Pour cela, elle doit être composée d'une grande diversité d'essences; les meilleures incluent des aubépines, des pommiers d'ornement (à fleurs et petits fruits), du lierre, des noisetiers, des arbustes à baies (cotonéasters) et d'autres à fleurs (forsythias, photinias).

EN FRANCE, LA HAIE BOCAGÈRE RÉGRESSE...

C'est vrai, malheureusement. Malgré les encouragements à en recréer, et la lente évolution de la politique agricole européenne, il y a davantage de haies champêtres détruites que replantées. Environ 200 km disparaissent chaque année en France. La cause en revient notamment à la course au gigantisme du matériel agricole: certaines rampes de traitement utilisées en agriculture intensive font 45 m de largeur et, pour manœuvrer les engins qui les portent, une haie est forcément gênante, même située à 20 m de là. Et cela ne va pas s'arranger: la prochaine génération de rampes mesurera... jusqu'à 60 m !

Pour une belle haie, prévoyez un plant tous les 60 cm. Choisissez des sujets pas trop grands plutôt que des gros, plus fragiles: il vaut mieux que la clôture se mette en place petit à petit correctement. Une haie bocagère se plante habituellement en ligne droite, mais elle peut aussi être disposée selon une ligne courbe. L'entretien sera toutefois moins simple. Idéalement, les plantations seront réalisées en quinconce sur deux rangs parallèles espacés de 80 cm.

Ni tourbe ni sable

Il s'agit ici de creuser un simple mais large trou; on place un plant dedans puis on comble avec du compost mûr lorsque la terre est argileuse. Dans tous les cas, on n'apporte jamais de tourbe ni de sable, il faut uniquement de la matière organique décomposée.

La meilleure période pour créer une haie se situe de novembre à mars. Celles conçues en plein été donnent rarement de bons résultats. À savoir encore: les plants à racines nues reprennent mieux que ceux en motte, et il est utile de mettre à leur pied des végétaux couvre-sol, tels fusains (*Euonymus fortunei*), *Pachysandra*, millepertuis, genévriers rampants, etc. Oubliez la toile de paillage en maille synthétique: non seulement elle ne se décompose pas, mais en plus elle contrecarre les bénéfices d'une haie sur la vie du sol.

Des fruitiers fructueux

Pour obtenir une bordure à fruits, on plantera des arbres fruitiers sur un rang, en les espaçant assez pour qu'ils ne se gênent pas – soit un tous les cinq mètres au moins. Noyers, cerisiers, poiriers et autres essences fruitières de grand développement sont ici convoqués; il faudra bien les répartir. Entre chacun, on disposera de petits arbustes à baies ou fruitiers, toujours en gardant



**Ne pas trop éloigner
les cyprès !
Et soigner la taille.**

assez d'espace pour qu'ils puissent tous se développer. Attention, selon les essences choisies, ce type de haie encombre autant qu'un verger et n'offre pas de gain de place. On l'installera à deux mètres au moins d'une clôture mitoyenne pour éviter les problèmes de voisinage.

Penser aux oiseaux

Une haie écologique n'a pas besoin d'être très formelle ni très entretenue, même si elle peut être taillée régulièrement. Qu'il soit installé autour d'un beau jardin ou d'un simple terrain, ce type d'alignement n'est pas nécessairement travaillé tous les ans. En effet, certaines essences qui composent une haie vivante, comme l'aubépine ou le sorbier, ne fleurissent que sur le bois des années précédentes. C'est l'une des différences avec les arbustes de haie classique. Si vous taillez la haie bocagère annuellement, ces végétaux ne fleuriront pas. Or, sans fleur, pas de butineurs, et rien à grignoter pour les oiseaux, qui se rabattront... sur les arbres fruitiers ! Une coupe tous les deux à trois ans suffit amplement, et vous récupérerez les déchets de taille suffisante pour passer au broyeur. Pensez à intervenir en hiver, avant que les buissons ne soient en feuilles.

Inutile de grimper très haut

Une haie écologique n'a pas besoin de faire deux mètres de hauteur. Les oiseaux et les hérissons se moquent bien des dimensions pourvu qu'ils y trouvent des conditions accueillantes... Laissez les feuilles mortes à ses pieds et accordez-lui la même période de tranquillité qu'à une haute haie traditionnelle. Une clôture basse, d'à peine 80 cm par exemple, est tout à fait envisageable si elle s'avère large d'au moins 50 cm, et on peut y mêler des espèces en fleurs avec des arbustes plus classiques. Après quelques tailles, tout le monde aura trouvé son rythme. ■



Bon à savoir

Il existe un conseil d'architecture, d'urbanisme et d'environnement (Caue) dans chaque département. Une de ses missions consiste à vous communiquer une liste de végétaux particulièrement adaptés à votre région, notamment pour les haies. Il peut même vous indiquer comment vous les procurer. Certains vont jusqu'à organiser des distributions de plants, souvent en lien avec des associations locales.



PENSER « COULEUR LOCALE »

Comment faire cohabiter différentes essences d'arbustes, caducs et persistants, à fleurs et à baies ? Que vous plantiez ex nihilo votre bordure, ou que vous en transformiez une existante, les règles sont les mêmes.

Pour composer votre haie naturelle – dite aussi champêtre ou libre –, préférez des arbustes adaptés au sol de votre jardin, à l'exposition et au climat de votre région. Cela fera naître des plantes saines et vigoureuses, nécessitant un entretien minime. Ainsi, dans les zones méditerranéennes, pensez à l'arbousier, à l'arbre de Judée et au gattilier ; dans les territoires continentaux ou montagnards, au charme, à l'aubépine, au cornouiller sanguin et au sureau ; sous climat océanique, au tamaris et à l'éléagnus.



Et pourquoi pas du lilas ? En alternant les variétés.

116781/ADOBE STOCK

Savoir équilibrer le mélange

Vous créez une haie harmonieuse en intégrant des plantes à feuillage persistant, ce qui conserve volume et structure en hiver, et des arbustes offrant floraisons et fructifications, nourriture appréciée des insectes auxiliaires et des oiseaux. Certains restent décoratifs une bonne partie de l'année, comme l'amélanchier qui allie fleurs blanches, baies et couleurs d'automne, ou encore le rosier botanique qui porte fleurs et fruits. L'association de différentes strates végétales dans la haie fournit également des habitats variés aux insectes utiles, aux oiseaux et aux autres

petits animaux qui y trouvent refuge. Selon l'emplacement de la haie, la réglementation locale à respecter et l'espace disponible, il faudra sélectionner des espèces de hauteur appropriée, afin de limiter les interventions de coupe ou de taille.

Moderniser la haie classique

S'il est difficile de remplacer une rangée de thuyas par une haie champêtre, on peut en arracher progressivement certains et planter à leur place aubépines, noisetiers ou rosiers rugueux.

DES IDÉES À ALIGNER

À la campagne, faites une haie libre en alternant houx, lierre et buis pour leur feuillage persistant ; charme, aubépine, cornouiller sanguin, sureau et noisetier pour leurs feuilles caduques.

En ville, arbores une haie champêtre avec buis, houx, mahonia, laurier-tin, pyracantha et troène (persistants), mais aussi rosier botanique, amélanchier, noisetier, buddléia, viorne lantane et kolkwitzia (caducs).



RESPECTER LES ÉTAPES

Nos conseils pour obtenir une haie harmonieuse, variée et vigoureuse.

Choisir ses arbustes

Économiques et à croissance rapide, les plants de petite taille (de 20 à 40 cm de hauteur), âgés de 2 à 3 ans, sont idéals. Vigoureux, ils prennent racine facilement et rattrapent en quelques années la croissance de végétaux plus développés. Ils sont présentés à racines nues ou en godets. Si possible, achetez vos arbustes chez un producteur local afin de privilégier des variétés déjà acclimatées. Sachez que les jeunes plants forestiers sont proposés par des pépiniéristes entre 1,50 et 6 € le sujet. Les périodes les plus favorables à la plantation sont octobre-novembre et février-mars pour les plantes vendues en conteneur, notamment les arbustes à feuillage persistant. Les plants à racines nues peuvent être installés à l'automne, ils s'enracineront ainsi pendant l'hiver sans être arrosés.

Adopter un schéma

Pour créer une nouvelle haie, plantez les arbustes soit sur une ligne, à 1 m de distance environ les uns des autres, soit en quinconce (sur deux lignes décalées), à 1,2 m environ les uns des autres, selon la taille de votre jardin. Pour faire évoluer une haie, deux solutions : soit vous doublez avec des plantes moins hautes et installez alors ces arbustes en décalé par rapport à

la haie déjà en place, à 1 ou 1,2 m selon le développement futur de l'arbuste. Soit vous remplacez, chaque année, pendant quatre à six ans, une partie de la haie de façon à la renouveler en totalité sans qu'elle cesse de jouer son rôle de protection du jardin. Après avoir arraché certains éléments, enrichissez la terre de rebouchage du trou de plantation en la mélangeant, selon le volume, avec une ou deux pelletées de compost ou de fumier décomposé.

Bien entretenir

Si vous avez planté en automne et choisi des espèces adaptées au climat régional, arrosez copieusement une fois par semaine durant les deux étés suivant la plantation en période de sécheresse marquée. Pour limiter les arrosages comme les mauvaises herbes et favoriser l'enracinement, étalez sur le sol humide un paillis après la plantation (ou avant s'il s'agit d'un feutre de paillage biodégradable). Utilisez alors compost, broyat et rameaux,

feuilles mortes ou paillettes de lin. Une fois la haie établie, renouvelez le paillis tous les deux ou trois ans, au printemps.

Quand tailler ?

Mieux vaut attendre un an après la plantation des arbustes, en coupant les tiges à 15 ou 20 cm du sol environ pour les plus petits, et de moitié de leur longueur pour les plus grands. Cela les oblige à se ramifier et donc à buissonner. Par la suite, une coupe annuelle suffit pour une haie champêtre. La fin de l'hiver est un bon moment, mais veillez à préserver les nids d'oiseaux. Adoptez une taille douce, respectant la silhouette naturelle des végétaux.



CE QUE DIT LA LOI

La plantation d'une haie entre deux parcelles voisines doit être effectuée entre 50 cm (au minimum) et 2 m de la limite de propriété. Elle doit aussi être maintenue à une hauteur inférieure à 2 m

(ailleurs dans le jardin, les arbustes peuvent dépasser cette taille). Renseignez-vous en mairie avant de planter ; il peut exister un arrêté municipal plus restrictif que la réglementation officielle.

TONDEZ MOINS, MAIS MIEUX

Un jardin écoresponsable est le contraire d'une grande étendue verte et stérile. Il s'agit bien plutôt d'un espace couvert de végétations rases qui ne nécessitent pas trop d'interventions, mais un léger suivi.

Le véritable gazon correspond à une couverture de graminées, souvent du ray-grass. Plaisant lorsqu'il est bien entretenu, ce type de couvert demande des soins réguliers. Mais il s'avère stérile, ou presque, et évolue mal, car il finit souvent par devenir la proie des mousses (à l'ombre) ou des plantes à rosettes (en sol pauvre), ce qui nécessite des travaux supplémentaires et incite à la consommation de produits potentiellement nocifs. La pelouse d'un jardin écoresponsable, elle, est bien plus décontractée. Et, surtout, il y a plusieurs façons de l'envisager.

Tentez l'autre tonte

Tout dépend de l'usage qui est fait des lieux et de la situation de votre jardin. La première option consiste à réduire les passages de tondeuse, mais pas de la même façon partout. Ainsi, autour de la maison et dans les espaces que l'on fréquente

très régulièrement, on ne diminuera qu'à peine la fréquence des tontes, cependant on coupera plus haut afin de protéger le sol. Plus loin, dans les endroits où l'on ne se rend qu'occasionnellement, on ne tondra pas plus d'une fois par mois, voire pas du tout de juin à fin août. Enfin, dans les espaces non cultivés, les lames ne passeront qu'une fois par an, en automne ou en hiver, laissant un carré d'herbes folles. Les professionnels appellent cette pratique la «tonte différenciée». Elle donne aux fleurs sauvages le temps de se ressemer et aux insectes celui de se reproduire – nous parlons ici des auxiliaires, et non de ces enqueteurs comme les horribles punaises qui s'introduisent dans les maisons en fin d'été ou les ravageurs de cultures. Enfin, un jardin où l'on pratique la tonte différenciée n'est pas laissé à l'abandon, bien au contraire. Ses parties les plus fréquemment tondues sont mises en valeur par celles qui le sont très peu, par effet de contraste. Cela le rend beaucoup plus intéressant qu'une carpeste monotone et privée de vie...

UNE VARIANTE : LA BANDE FLEURIE

La technique, testée et validée par des institutions comme la Fédération nationale de l'agriculture biologique, est née en arboriculture fruitière après un constat tout simple : les vergers accueillant des fleurs sauvages sont moins attaqués par les fauteurs de troubles. Il s'agit donc de planter, entre les arbres fruitiers, des fleurs vivaces en bandes de 50 cm à 1 m de large (ou en disposition quelconque) qui attirent une faune variée et des prédateurs naturels. Ces bandes sont coupées à ras une fois par an, en hiver.

L'alternative des végétaux tapissants

Autre option : abandonner le couvert de graminées qu'il faut couper et installer des plantes rases pour former un «tapis» ne nécessitant pas de tonte. Si le résultat n'est pas aussi vert et uniforme qu'un gazon régulièrement tondu, il s'avère en revanche bien plus fleuri et bien plus résilient. On doit l'aider à s'ancrer au début, mais ce tapis végétal se montre ensuite bien plus résistant au manque d'eau qu'une pelouse traditionnelle. Il supporte aussi un piétinement occasionnel. Sa composition ? Des espèces capables de faire face aux intempéries et de se remettre rapidement d'un gros caprice météo (liste dans l'encadré p. 41), mais surtout parfaitement adaptées à votre sol. Leur sélection préalable doit

Honte à la tonte ? Non,
heureux celui qui la
dompte en fin de compte.

donc être très minutieuse; si vous choisissez des végétaux tapissants sans tenir compte du terrain, vous serez déçu du rendu.

Comme un massif de plantes rases

Mettre la tondeuse au rancart demande une bonne organisation. Car une fois que l'on a trouvé ses substituts au gazon, leur faire coloniser l'espace n'est pas aussi simple que de semer une nouvelle pelouse... Cela revient, en fait, à créer un massif de plantes rases. D'abord il faut arracher le gazon existant ou l'étouffer pendant deux ou trois mois sous des couches de carton, par exemple, afin d'obtenir une terre propre. Une fois que le sol est prêt, prévoyez une bonne quantité de sujets à placer, de l'ordre de 10 à 15 au mètre carré, en godets ou minimottes. Cela représente donc un certain budget, même s'il s'agit de petits plants.

Un peu d'entretien quand même

Un tapis sans tonte nécessite une couverture rapide du sol. Mieux vaut donc l'arroser un peu au démarrage, en suivant les recommandations d'usage (lire p. 76). Des herbes indésirables ne tarderont pas à arriver; il faut les arracher au début mais, le temps passant, les plantes tapisantes prennent le dessus. Comptez pour cela environ 18 mois, selon la densité de départ.

LES MEILLEURS SUBSTITUTS AU GAZON

- **Achillées** (*Achillea coarctata* ou *millefolium*)
- **Épervière piloselle** (*Hieracium pilosella* ou *Pilosella officinarum*)
- **Sédum rampant** (*Sedum album*)
- **Thym rampant** (*serpolet*, *thym cilié*)
- **Trèfle** (*Trifolium repens*)
- **Turquette** (*Herniaria*)
- **Verveine nodiflore** (*Lippia nodiflora*)

Ensuite vous ratiboiserez, une à deux fois par an tout au plus, les tiges et tout ce qui sèche, pour garder un air propre et sous contrôle. Un gazon sans tonte ne veut pas dire sans aucune coupe... Ce n'est néanmoins pas tant de travail et le jeu en vaut la chandelle ! Une merveilleuse tapisserie où vous verrez la faune prendre ses quartiers, à condition que vos passages y restent modérés. N'y marchez pas plus d'une fois par jour, ou alors variez les endroits. Bien sûr, ce type d'aménagement n'empêche pas de garder un coin de gazon régulièrement tondu. ■

FAUNE ALLIÉE

Lorsqu'un jardin est plus vivant, il s'autorégule volontiers. Mais cela nécessite d'accepter, et même d'encourager, la présence de petits animaux qui seront vos auxiliaires.

C'est parce qu'un déséquilibre se crée que nous constatons une attaque sur une culture. Par exemple, la piéride du chou (un lépidoptère) pond librement sur sa proie favorite et la dévore lorsque les oiseaux ne sont pas assez nombreux pour consommer la ponte ou les jeunes chenilles et limiter les papillons. En revanche, quand toute une chaîne de prédateurs naturels est là, les attaques sont moins fréquentes et, surtout, moins étendues. Réserver une place à la faune est favorable à la nature, mais constitue aussi une bonne pratique dans votre intérêt !

Fleurs et tranquillité

Au jardin, faciliter la présence de la vie sauvage passe par des réflexes très simples, comme créer des «habitats» de plantations variées, à l'image de la haie vivante, éventuellement placer des refuges (lire aussi p. 46) et, enfin, donner une plus large place aux fleurs sauvages. Mais ce n'est pas tout. Sans laisser s'installer le chaos, il faut offrir de la tranquillité à la faune, c'est-à-dire moins désherber et ne pas dégainer la débroussailleuse ou le souffleur à feuilles à la moindre occasion. La taille des haies, en particulier, est un sujet sensible. Prenez l'habitude de l'effectuer en fin d'hiver, avant la mi-mars, et après la fin juin. Entre ces deux époques, les couvées d'oiseaux et d'autres animaux risqueraient d'être découverts, et donc mis en péril. Une faune en nombre au jardin s'apprécie en cas >>

*Moins désherber et ne pas
dégainer la débroussailleuse
ou le souffleur à feuilles*

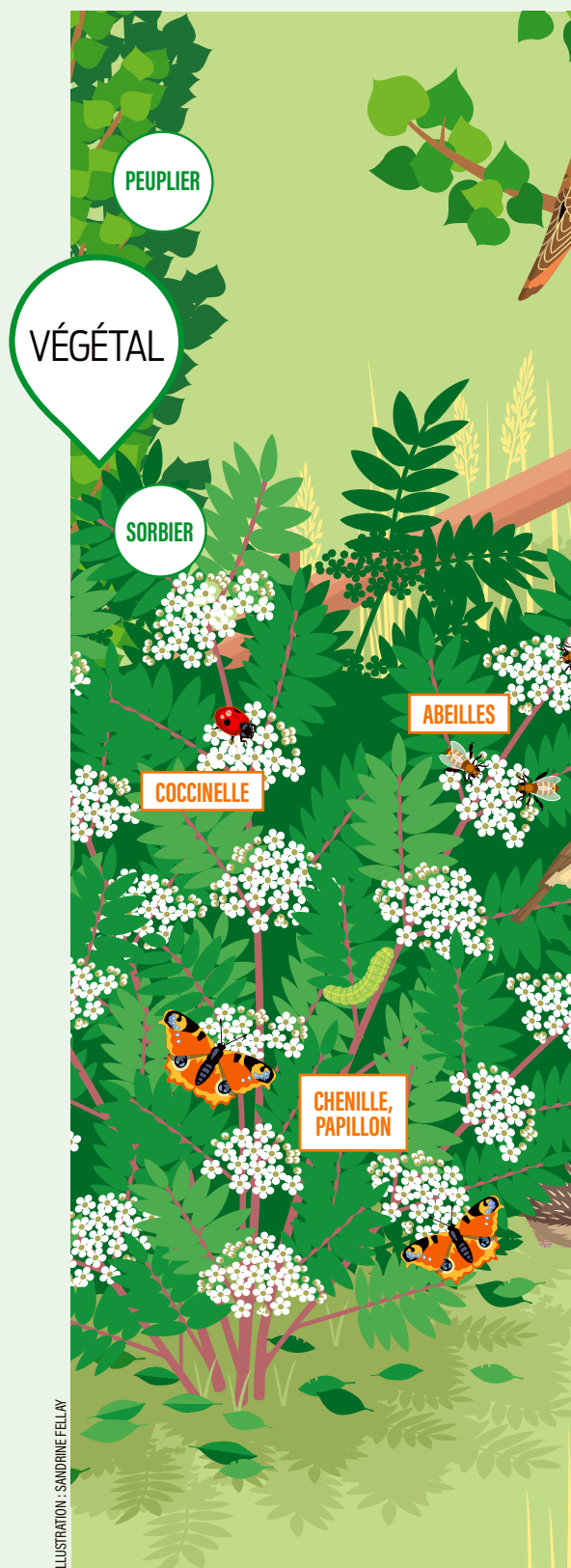


ILLUSTRATION : SANDRINE FELLAY



ÇA VIT DANS LA HAIE

Avec des arbres et des arbustes de tailles diverses, à fleurs mais aussi à baies (troène, sorbier, prunellier...), une haie variée accueille toute une faune.

Oiseaux (passereaux et rapaces), **insectes** (des abeilles aux papillons avec leurs chenilles), **mammifères** (hérisson, écureuil, belettes, musaraigne, etc.)

y trouvent refuge ; et même des orvets, des oiseaux migrateurs et des tritons si l'environnement s'y prête. Une haie en verra d'autant plus qu'elle est âgée, car elle forme son propre humus et des habitats comme une litière de feuilles mortes et de bois mort. Tous ces animaux n'y vivent pas en permanence mais y passent à un moment ou un autre.

>> d'attaque sur les cultures: elles sont alors défendues par les prédateurs naturels, sans que ces derniers n'éliminent toutes leurs proies. Par exemple, quand des auxiliaires comme les syrphes (mouches ressemblant à des guêpes), les chrysopes, les forficules et les coccinelles sont présents, ils dévorent les colonies de pucerons, mais en laissent toujours quelques-uns pour survivre et s'assurer un avenir.

Les « nettoyeurs » du ciel

Un équilibre naturel se crée et, dans ce cadre, il n'y a pas de débordement. Les auxiliaires se manifestent aussi plus subtilement: les bourdons fécondent des fleurs que les abeilles ne peuvent atteindre, tels certains haricots, les pois ou les courgettes; les chauves-souris passent la nuit à «nettoyer» le ciel des moustiques et autres papillons nocturnes, dont beaucoup ravagent les cultures; une seule mésange collecte à elle seule des milliers de chenilles dans sa vie – autant dire qu'elle fait le ménage dans les populations de piérides, de pyrales et d'autres importuns ! ■



La coccinelle, alliée de l'agriculture bio.



L'importune chenille de la pyrale du buis.



Le bourdon féconde les fleurs inaccessibles.



Le hérisson, friand de limaces.

LES 10 AUXILIAIRES LES PLUS COMMUNS

SON NOM	SON ACTION CONTRE
Carabe	Limaces et escargots
Chrysope	Pucerons
Coccinelle	Cochenilles et pucerons
Guêpe poliste	Chenilles
Hérisson	Limaces et vers du sol
Musaraigne	Insectes rampants et araignées
Perce-oreille (forficule)	Pucerons et œufs de punaises
Punaise prédatrice	Chenilles, cochenilles et pucerons
Syrphe	Pucerons
Téléphore	Limaces et escargots



AMBIANCE NYMPHÉAS

Même dans un jardinet ou sur un balcon, aménagez-vous un point d'eau. Tout type de pot accueillera votre bassin agrémenté de plantes contrastées.

Le bon récipient

Les contenants utilisés pour une potée aquatique ont intérêt à être suffisamment grands afin d'éviter les changements trop rapides de température. Prévoyez au moins 30 cm de hauteur, et même 50 cm si vous souhaitez voir prospérer un nénuphar. Ils devront également être assez larges pour recevoir deux ou trois paniers de plantations aquatiques. Ces récipients, disponibles en jardinerie, sont fabriqués avec un matériau épais assurant une bonne régularité thermique. Préférez ceux en terre cuite épaisse, laquée ou vernissée, ou les pots en plastique à paroi double, naturellement isolante. D'autres matériaux ne dépareraient pas dans la composition d'un mini-jardin d'eau : bois, pierre naturelle ou reconstituée, fer, bronze, voire béton et même résine. Vous pouvez aussi choisir des contenants de récupération en forme de pot, de vasque, de coupe ou de jarre, mais aussi une barrique en bois, une vieille auge de pierre, une lessiveuse en zinc – naturel ou recouvert de couleurs vives... Ils serviront tous, à condition de ne pas être percés d'un orifice de drainage. Il est possible d'accroître leur étanchéité en les doublant d'une bâche. Dans tous les cas, avant d'installer une potée



La potée aquatique de nénuphars (non comestible...)

aquatique sur un balcon, on vérifie le poids que la construction est capable de supporter ! Il est généralement de 250 à 350 kg au m² dans les immeubles récents, mais renseignez-vous auprès de la copropriété, du bailleur ou de l'architecte.

Quelques précautions

Pour votre potée, procurez-vous en jardinerie des papyrus, nénuphars, scirpes, voire une plante oxygénante comme le millefeuille d'eau. Il vous faudra peut-être ajouter du terreau pour plantes aquatiques et tasser la terre. Sachez que l'équilibre biologique est plus

difficile à atteindre dans les potées de petit volume que dans les bassins classiques. Afin d'éviter que l'eau ne s'échauffe et croupisse, retenez pour votre récipient un emplacement pas trop ensoleillé, voire à mi-ombre. Maintenez la hauteur de l'eau en y ajoutant de la fraîche au fur et à mesure des pertes par évaporation. Renouvelez-la par moitié une fois par mois, sans la jeter ! Riche en particules organiques, elle servira à arroser bacs et jardinières. Coupez régulièrement les fleurs et les feuilles fanées de juin à octobre, pour l'esthétique mais aussi pour que ces dépôts ne polluent pas le contenu du pot.

TOUS AUX REFUGES

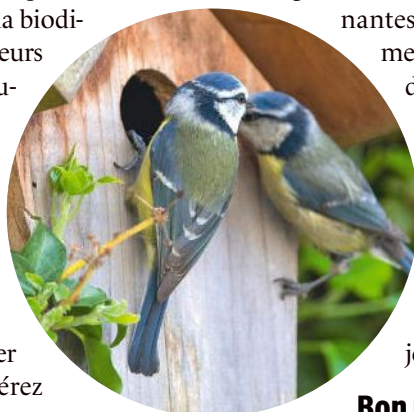
Avec ces habitats créés spécialement pour la faune du jardin, il ne s'agit pas d'attirer tous les animaux, mais seulement ceux qui rendront de notables services au jardinier, pour un ensemble toujours plus résilient.

Quand on vit soi-même au quotidien dans un environnement très artificiel, il est difficile de se rendre compte à quel point les habitats naturels de nombreuses bêtes sont en déclin. Les arbres creux, le bois en décomposition, les éboulis et tant d'autres lieux de vie d'animaux sauvages ont été éradiqués, pour des raisons de sécurité ou d'esthétique. En restituer une partie constitue une clef pour maintenir la biodiversité locale et l'un des meilleurs moyens d'aider la faune sauvage, loin devant le nourrissage (surtout pour les oiseaux). Et cela ne nécessite pas forcément de mettre la main au portefeuille. Méfiez-vous d'ailleurs de ce que le commerce vous propose ! S'il vaut le coup d'acheter des nichoirs à oiseaux, préférez

toujours les modèles recommandés par les associations de protection de la nature, telle la Ligue de protection des oiseaux, gage de qualité.

En apprendre sur le tas

Parmi les refuges faciles à créer, le plus simple est encore le simple tas, de bois ou de pierres, l'idéal étant un de chaque. Ils abriteront les musaraignes, les lézards et nombre de formes hivernantes d'insectes. Vous pouvez les mettre à distance, au fond du jardin, à condition qu'ils reçoivent un minimum de soleil (surtout pour les pierres). Rien ne vous empêche d'y ajouter des végétaux, en apportant une couche de terre sur le dessus et en y plantant des espèces résistantes, de type sédums ou joubarbes (*Sempervivum*).



Bon nichoir et coin d'eau

Les abris pour oiseaux sont à installer à deux mètres de hauteur, hors de la portée des chats. (par exemple, contre le mur de la maison, à l'est ou à l'ouest). On peut déployer des colliers autour des troncs qui empêchent les matous de grimper, sans les blesser. Ne craignez pas de poser trop de nichoirs dans un jardin, les oiseaux sauront s'ils en ont besoin et cela évitera qu'un même abri serve plusieurs fois dans une même année. Attention, chacun a ses spécificités : le modèle pour une mésange bleue n'est pas le même que pour une mésange charbonnière. Les fabricants sérieux indiquent donc à quelles espèces se destinent leurs nichoirs. Certaines n'en fréquentent jamais, comme les chardonnerets et les pinsons. Pour ceux-ci, un jardin avec des haies bien garnies et une végétation profuse reste le meilleur abri.

SILENCE, ON POUSSE !

Le tintamarre humain nuit aux plantes : cet effet inattendu a été démontré dans une étude américaine publiée dans *Proceedings of the Royal Society B*, en avril 2021. De fait, le bruit intense perturbe les oiseaux « véhiculeurs » de graines d'arbres (conifères, chênes, etc.), qui évitent alors les zones bruyantes. Résultat, dans ces endroits, seules les espèces disséminées par le vent se propagent. Et, lorsque le bruit disparaît, il faut un laps de temps avant que les oiseaux dispatcheurs de graines n'y reviennent.



HÔTELS INVALIDES

Décoratifs, les hôtels à insectes sont à la mode. Or, ils s'avèrent, au mieux, sans utilité. Au pire, ces refuges, en concentrant certaines populations d'auxiliaires, favorisent les attaques de leurs parasites naturels. Ni les insectes ni le jardinier n'y gagnent.

L'autre refuge facile à concevoir, c'est la mare. Elle n'est pas indispensable, dans la mesure où une étendue isolée, loin d'autres points d'eau, n'attirera qu'une faune limitée venant à tire d'aile, comme les libellules. Les moustiques ne sont pas à craindre dans une mare naturelle où prolifèrent leurs prédateurs (les punaises d'eau ou nêpes). Celle-ci devra donc présenter un volume d'au moins 1 m³, et être entourée d'une végétation de berge, comme des iris d'eau, de la salicaire, etc. L'étanchéité d'une mare artificielle repose souvent sur une bâche (en caoutchouc, dit EPDM), au coût certain. À part cela, une mare demande peu d'efforts, et son effet esthétique et rassérénant est sans pareil.

Soutenez les corridors écologiques...

Des «couloirs» permettent à la biodiversité de circuler d'un jardin à l'autre et entre des zones naturelles. Par exemple, pour la faune, un corridor écologique est ce qui relie un point à un autre par des habitats confortables. Il évite d'entraîner les animaux vers des zones impossibles à atteindre ou, au contraire, de les piéger dans un environnement devenu hostile. Ainsi, on pourra rendre son jardin plus accueillant aux oiseaux si on se trouve à mi-chemin entre deux bois, plutôt qu'aux batraciens s'ils n'ont aucune chance d'y passer.

Le retour de la nature dans un jardin n'est ni immédiat ni massif. Pour autant, les effets des initiatives prises en ce sens, certes subtils, seront

réels. Observez d'un peu plus près la présence des insectes et, surtout, vérifiez que les ravageurs sont tenus en respect par des prédateurs naturels. Renforcez vos actions en créant de nouveaux refuges.

... et armez-vous de patience

Sachez que la vie sauvage, même dans notre environnement quotidien, ne se laisse pas voir si aisément. Les fouines, qui visitent parfois les poulaillers à la campagne mais représentent surtout les principales ennemies des rats dans les villes et les banlieues, sont furtives et nocturnes. À l'inverse, à cause des activités humaines, certains animaux diurnes adoptent de plus en plus un comportement nocturne, comme l'indique en juin 2018 la revue *Science*, d'après une méta-analyse portant sur des mammifères de plus de 1 kg (et pas tous de nos régions). Il vous faudra parfois jouer le détective dans votre propre jardin... ■



Attention, mésanges bleues et charbonnières ont des besoins différents en matière de nichoir.

LE FLOWER POWER

Loin d'être de mauvaises herbes, les fleurs sauvages cumulent les avantages, de leur résistance naturelle aux services qu'elles rendent au jardin.

Par «fleurs sauvages», il faut entendre les plantes traditionnelles de nos régions.

Certaines ne sont pas forcément très décoratives, comme nombre de graminées, quand d'autres se montrent beaucoup plus ornementales. On les fait pousser parfois depuis longtemps dans les jardins – dans ce cas, il s'agit souvent de souches cultivées, voire de sélections horticoles. Appelées «cultivars», elles ne ressemblent pas à leurs consœurs qui poussent dans la nature. Par ailleurs, une espèce sauvage dans une région ne le sera pas dans une autre, car elle ne s'y trouve que dans les jardins, avec un statut de plante «exotique». Mettez donc sur les plus jolies (liste ci-dessous) et faites un massif à part ou, mieux, plantez-les entre les végétaux qui sont déjà

en place. Ces plantes ne demandent pas beaucoup d'engrais et se passent d'arrosage une fois installées, ce qui peut prendre plus d'une année.

Des espèces à tempérament

Les fleurs sauvages savent se trouver une place dans le jardin car, à la différence de la plupart des fleurs vivaces horticoles ou exotiques, elles font leur vie chez vous. Certaines peuvent même se ressemer un peu trop ! Il faudra alors retirer les jeunes plants en excès. Souvent, il vaut la peine de les tailler presque à ras après la floraison. Vous évitez ainsi qu'elles ne forment trop de graines et, surtout, vous les encouragez à refleurir. Laissez sur pied les vieilles hampes en fin d'été; les oiseaux les nettoieront, et un certain nombre d'insectes consomment des graines. ■

CES FLEURS SAUVAGES QUI DÉCORENT

SON NOM	SES ATOUTS
Bouillon-blanc (<i>Verbascum</i>)	Fleurs mauves, aux capitules très délicats
Centaurée (<i>Centaurea</i>)	Feuillage duveteux et floraison en épi jaune
Chanvrine (<i>Eupatorium cannabinum</i>)	Fleurs roses et durables
Gueule-de-loup (<i>Linaria vulgaris</i>)	Petites fleurs bicolores parfumées
Grand épilobe (<i>Epilobium angustifolium</i>)	Floraison rose, increvable
Mauve (<i>Malva sylvestris</i> , photo)	Fleurs mauve foncé, aux feuilles décoratives
Millepertuis (<i>Hypericum perforatum</i>)	Fleurs jaunes
Saponaire (<i>Saponaria officinalis</i>)	Fleurs roses et parfumées
Sauge des prés (<i>Salvia pratensis</i>)	Fleurs bleues au parfum épicé
Scabieuse (<i>Knautia pratensis</i>)	Fleurs mauves, jolies même fanées
Tanaisie (<i>Tanacetum vulgare</i>)	Floraison jaune
Vipérine (<i>Echium vulgare</i>)	Floraison bleue, très mellifère

3 questions à...

ALINE CHARLOT

Fondatrice en 2020 de la pépinière
Les Sauvages, située à Saint-Lizier (Ariège)*

« UNE PLANTE SAUVAGE, C'EST UN MILIEU NATUREL »

Q C Pourquoi avoir choisi de produire des végétaux indigènes et sauvages ?

Aline Charlott Je ne m'intéresse pas seulement à la plante en tant que telle. Je la vois comme la composante d'un ensemble, d'un milieu plus large et plus complexe. La plante sauvage va attirer des insectes butineurs lorsqu'elle fleurit, bien sûr. Par exemple, sur une, je vois des syrphes (mouches ressemblant à des guêpes et dont les adultes se nourrissent de nectar), alors que sur sa voisine, il n'y a que des abeilles, et que sur une troisième, on trouve un restaurant 5 étoiles ouvert à tous ! C'est donc bien que chaque espèce a une relation spéciale avec le milieu environnant. Et puis, il n'y a pas que l'aspect nectarifère – un terme que je préfère à celui de mellifère, car les abeilles ne sont pas les seules à butiner. Pour être plus précise, une plante sauvage, c'est presque un milieu naturel à elle seule. Elle va servir de point de reproduction pour des insectes, voire nourrir leurs larves, etc. Ces relations sont le résultat d'une coévolution, l'intérêt dépasse donc celui d'une simple plante... Et on peut se dire qu'une plante indigène est la plus adaptée à un milieu, par rapport à une exotique.

Q C Quelle est la différence entre une plante indigène et une exotique ?

A. C. La notion d'indigénat est un peu délicate. On considère qu'à partir des grandes découvertes et de Christophe Colomb, toutes les plantes introduites sont des plantes

exotiques. C'est arbitraire, mais dès ce moment-là, les introductions ont connu une accélération sans pareille. Pour autant, il ne faut pas s'arrêter à l'étiquette « indigène ». Ce qui vaut la peine, c'est de voir les plantes sauvages comme une porte d'entrée pour observer et découvrir des choses.

Q C Alors, faut-il abandonner les variétés exotiques ?

A. C. J'entends parfois autour de moi des gens dire : « Les plantes sauvages, ce n'est pas la panacée. » Mais de nombreuses études scientifiques révèlent notamment que les problèmes avec les plantes exotiques ne sont pas toujours évidents. Par exemple, celles-ci peuvent attirer des insectes qui s'épuiseront à puiser un nectar qu'elles n'offrent pas... Outre la question des plantes exotiques, il y a aussi des soucis causés par les formes horticoles – les fleurs doubles ne produisant pas de nectar, ou fleurissant en décalé, lorsque les insectes qui en dépendent se sont déjà reproduits, etc. Les plantes sauvages nous reconnectent à la saisonnalité, et plus que cela. Elles nous rapprochent du monde vivant !

** Spécialisée dans la production artisanale de végétaux indigènes de souche sauvage pour les collectivités, les paysagistes et les jardiniers particuliers.
Son site : Les-sauvages-pepiniere.com*



SOMMAIRE

- 52** Une terre fertile, ça vit !
- 54** Minis mais ils font le maximum
- 56** Limiter le travail
- 58** L'agenda du sol
- 59** Envoyer le jardin au labo
- 60** Miser sur le paillis
- 62** Tirer la bonne couverture
- 64** Plantes tapissantes et autres carpettes
- 66** Des pelletées d'or noir
- 68** Le compost en 10 questions-réponses
- 70** Nos conseils pour réussir votre compost



Préserver le sol



Le sol n'est pas que le support dans lequel la végétation s'enracine, il s'agit d'un écosystème à part entière, avec son fonctionnement, ses forces et ses faiblesses. Autrement dit, vos plantes interagissent avec un milieu que, trop souvent, l'on ignore. Sauf le jardinier écoresponsable, qui sait ce que recèle une terre en pleine forme, c'est-à-dire vivante et naturellement fertile. De fait, plus elle est en bonne santé, plus le jardin au-dessus est luxuriant et préservé des problèmes. Pour en prendre soin, il faut utiliser des moyens spécifiques, comme le paillis, le compost et les végétaux couvre-sol.

UNE TERRE FERTILE, ÇA VIT !

Dans un jardin écoresponsable, la fertilité de la terre ne se mesure pas à sa quantité de nutriments mais à son dynamisme biologique. Car les deux sont intimement liés : impossible d'avoir un terreau riche s'il est inerte...

Ce que l'on désigne couramment par le mot «terre», c'est la matière minérale du sol, à savoir les grains plus ou moins gros issus de la roche. Cependant, dans un jardin où la nature agit, le terme recouvre bien plus que cela, car entre les grains prolifère une incroyable diversité de micro-organismes. Les plus petits sont invisibles à l'œil nu, et un seul centimètre cube de terre en contient des millions ! Ce sont les derniers maillons d'une chaîne de décomposition dans laquelle la porte d'entrée est la matière organique tombant au sol (lire l'infographie p. 53). Au fur et à mesure de sa dégradation en éléments plus petits, elle sert à nourrir une légion d'êtres vivants, parmi lesquels des champignons, des nématodes (vers parasites), des insectes... En somme, plus ceux-ci sont nombreux, plus la terre est riche, puisqu'ils l'alimentent en éléments nutritifs. Dans un sol amorphe ou peu vivant, cela ne fonctionne pas et la fertilité est très réduite.

Un ver ça va, trois c'est mieux !

Sachez-le: plus la terre d'un jardin grouille de vers, ou lombrics, mieux elle se porte (lire également p. 54-55). Bien souvent, le jardinier ignore

totale leur présence (ou leur absence), car si 20% d'entre eux ne circulent que jusqu'à 20 cm sous la surface, la majorité descend bien plus bas. D'ailleurs, ils appartiennent à trois catégories, selon la profondeur à laquelle ils vivent. Les moins aventureux demeurent à moins de 5 cm, comme ces petits vers rouges que l'on nomme décomposeurs (*Eisenia*), les fameux vers du compost. D'autres plongent jusqu'à 2 m sous terre et creusent des galeries verticales connectées à la surface; ils sont dits anéciques et se reconnaissent à leur grande taille. Tous les lombrics qui ressemblent de près ou de loin à un ver de terre jouent un rôle extrêmement utile: ils font circuler l'air dans le sol, améliorent l'écoulement de l'eau et des nutriments jusqu'aux racines et favorisent une vie microbienne favorable aux cultures. Par conséquent, vous pouvez vous réjouir s'ils abondent ! À l'inverse, si votre terre est dépourvue de ces précieux alliés, il vous faudra lui apporter de la matière organique pour leur rendre les lieux plus accueillants.

Toute une chaîne alimentaire

En s'emparant des déchets végétaux tombés à la surface, des organismes entraînent toute une chaîne. D'abord, il y a ceux que l'on appelle les décomposeurs primaires, comme les champignons et les bactéries. Ils vident le contenu des cellules végétales et s'attaquent aux tissus de soutien. Puis viennent les décomposeurs secondaires, qui rongent ce qui a été produit par leurs prédécesseurs. Chacun d'eux attire une ribambelle de prédateurs, dont les vers de terre qui se nourrissent de bactéries et non de terre proprement dite, contrairement à ce que l'on croit souvent. Ces derniers seront dévorés par d'autres un peu plus gros qu'eux, et ainsi de suite jusqu'aux plus grands habitants du jardin comme les oiseaux. ■

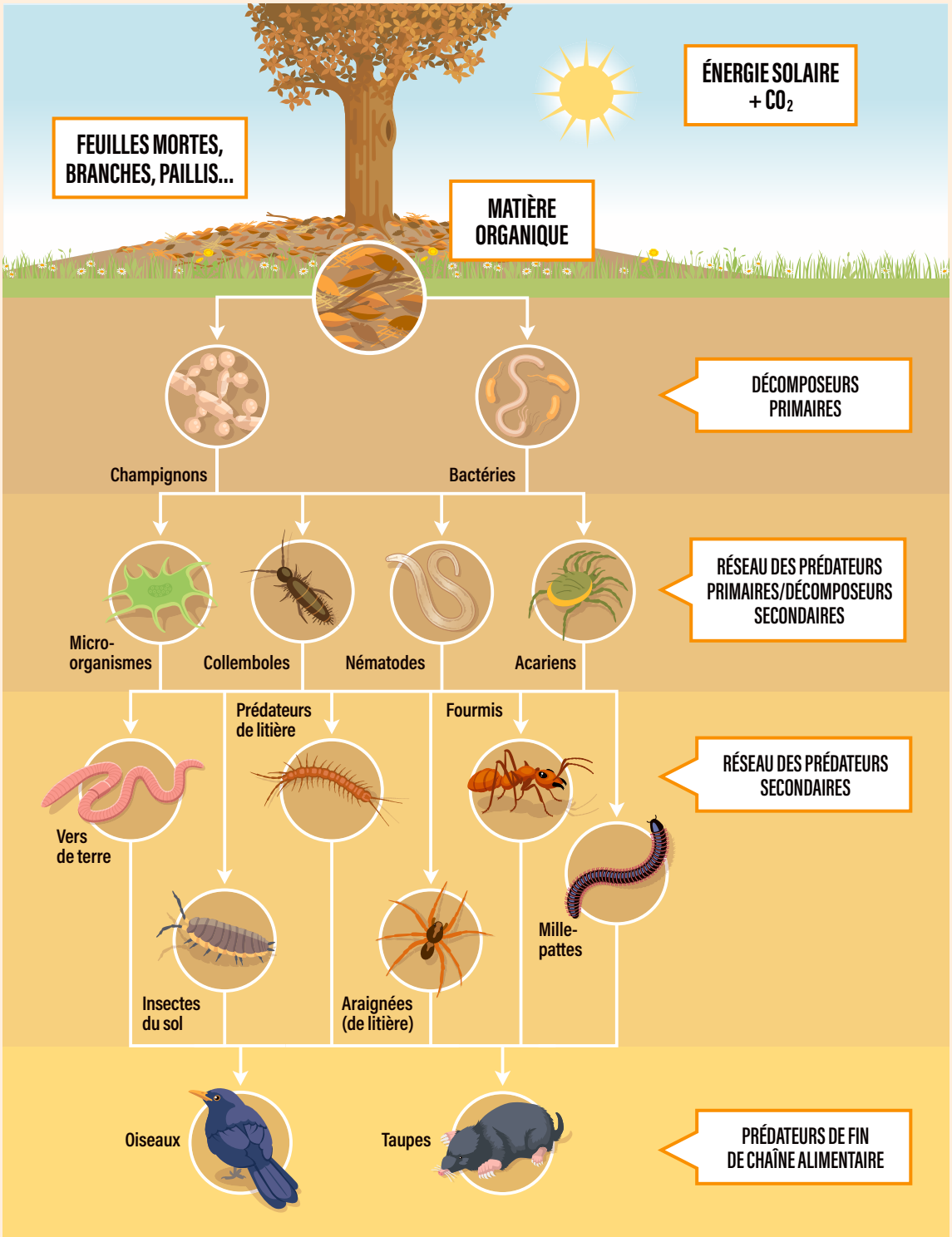


Bon à savoir

Les animaux chasseurs du sol ont souvent une allure rapide, c'est pour cela que vous les voyez déguerpir lorsque vous mettez la terre à nu ! Même chose pour beaucoup d'êtres dits «détritivores» (qui consomment les bribes végétales mortes), comme les cloportes. En outre, ces deux catégories de faune sont «lucifuges», c'est-à-dire qu'elles craignent la lumière. Ce n'est donc pas parce qu'elles ont quelque chose à se reprocher qu'elles s'échappent lorsqu'elles sont mises à découvert...

DÉCOMPOSEURS ET PRÉDATEURS

Les déchets végétaux qui jonchent le sol sont le premier maillon d'une chaîne alimentaire constituée de décomposeurs (champignons, collemboles, nématodes...) et de prédateurs (mille-pattes, fourmis, taupes...). Plus le sol du jardin grouille de ces vies minuscules, plus la terre est généreuse.



MINIS, MAIS ILS FONT LE MAXIMUM !

La terre est constituée de matière minérale et organique, mais pas seulement. C'est aussi un écosystème très dense. L'importance et la vigueur des populations qui l'occupent, notamment les précieux vers de terre, déterminent sa fertilité.

Un coin de prairie dissimule plusieurs centaines de millions d'organismes. L'activité de ces êtres vivants aboutit à la transformation de la matière organique inerte en éléments minéraux utilisables par les plantes. Ce processus est capital pour la qualité et la fertilité de la terre qui, sinon, serait stérile. On classe les animaux du sol (la « pédofaune ») en quatre catégories, selon leur taille.

Indispensables bêtes

> **La microfaune** est constituée d'êtres inférieurs à 0,2 mm : protozoaires (organismes unicellulaires) ou nématodes (vers parasites), rotifères et tardigrades (animaux microscopiques), tous vivent

dans les parties aqueuses (contenant de l'eau) du sol. Pour survivre en cas de sécheresse, certains forment des kystes, d'autres se dessèchent presque totalement et ne se remettent en activité que quand les conditions d'hydratation s'améliorent.

> **La mésofaune** réunit les organismes compris entre 0,2 et 4 mm. Ce sont essentiellement des micro-arthropodes (aux pieds articulés et au corps segmenté), des acariens, des collembolés (mini-insectes sans ailes), des pseudo-scorpions, de petits myriapodes (mille-pattes) ou de grands nématodes.

> **La macrofaune** est représentée par les animaux dont la taille va de 4 à 80 mm : vers de terre, insectes et leurs larves, fourmis, cloportes, limaces, escargots et araignées.

> **Enfin, la mégafaune** se rapporte à ceux qui font plus de 80 mm, essentiellement des vertébrés : petits mammifères, reptiles et amphibiens.

Un cycle vertueux

Toute matière organique qui tombe au sol – feuilles, bois, débris de légumes, insectes ou animaux morts – commence par être fragmentée par la macrofaune (des larves de coléoptères, des cloportes, des termites, des fourmis...) avant d'être digérée et brassée par des vers de terre. Cela donne naissance à un humus « jeune », dont les éléments nutritifs ne sont pas, à ce stade, assimilables par les plantes. En effet, si on semait directement dessus, les graines ne germeraient pas, car cet humus contient des substances inhibant le développement des racines. La deuxième étape est donc la transformation des éléments minéraux pour que les plantes puissent s'en nourrir. C'est là que les micro-organismes présents dans le sol (champignons, bactéries) entrent en jeu et poursuivent le processus. On les trouve surtout dans les quelques millimètres de terre autour des racines qui constituent la rhizosphère (il y en a 2 à 19 fois plus ici

DES REJETS SUPER RICHES

Rejetés en surface, les excréments des vers de terre, dits turricules, constituent une véritable manne pour le jardin et ses plantations. Leurs teneurs en éléments directement assimilables par les plantes (surtout le potassium et le phosphore) sont de 2 à 10 fois plus importantes que celles

d'un sol dépourvu de vers de terre ; ils contiennent aussi 5 fois plus d'azote et 3 fois plus de magnésium. Il faut imaginer qu'un espace de 100 m² peut « recevoir » de 100 à 200 kg de ces tortillons par an ! Certains jardiniers les récoltent et les déposent au pied de leurs plantes les plus précieuses.



CONCENTRÉ DE BACTÉRIES

Les bactéries abondent dans le sol, on en dénombre plus de 2 milliards dans un gramme de terre. Les jardins potagers

existant depuis longtemps en comportent beaucoup ; en comparaison, le sol des forêts est, lui, plutôt riche en champignons.

Les galeries creusées par les vers de terre sont très utiles.

Ces deux derniers types de lombrics sont classés dans la catégorie des « laboureurs ». Tous les vers broient la matière organique fraîche – sans eux, les feuilles des arbres mettraient deux ans à se décomposer ! Ils creusent également d'importants réseaux de galeries, où la pluie s'infiltre et où les racines pénètrent facilement pour aller chercher l'eau en profondeur. Enfin, ils ingèrent de la terre puis la rejettent sous forme de gros agrégats souples, ce qui aère le sol et agit sur sa structure : l'activité idéale pour le jardinier.

Sauvegardons-les !

Travailler la terre met en péril sa faune, en particulier les vers. Il vaut donc mieux éviter de bêcher avec un motoculteur ou de faire passer des engins lourds sur son sol, car ils vont le tasser pour de longues années et rendre l'activité des organismes bien plus difficile. Au contraire, le paillage et les amendements naturels protégeront la vie qu'il contient, en apportant de la matière organique fraîche et en maintenant une humidité favorable.

que dans un sol sans racines). En retour, ces organismes apportent de la nourriture à la plante.

Les vers de terre, ces besogneux

Le terme générique « ver de terre » regroupe en réalité plusieurs espèces. **Ceux dits de surface** (épigés) sont rouges et font à peine 5 cm de long. Ils se nourrissent de matière organique peu ou pas

décomposée. On les utilise pour fabriquer du lombricompost ou des appâts pour la pêche.

Les vers endogés, un peu plus gros, creusent de profondes galeries et se nourrissent de terre mélangée à de la matière organique. **Les anéciques**, encore plus imposants, cherchent leur nourriture à la surface du sol puis la distribuent en profondeur à travers les galeries verticales qu'ils creusent.

LIMITER LE TRAVAIL

La motobineuse, c'est terminé. Votre terre n'a pas besoin qu'on la « travaille » ; pour l'entretenir, confiez-la plutôt aux forces de la nature. Les micro-organismes en prendront soin, et même mieux que l'homme...

Voilà plusieurs années déjà que les spécialistes tirent la sonnette d'alarme : nos terres souffrent ! Le premier problème concerne un tassement inquiétant des sols agricoles et forestiers, à cause du poids des machines. En second lieu, on constate qu'un travail trop important, mécanique comme manuel, perturbe la vie souterraine, y compris dans les jardins entretenus de façon traditionnelle. Les processus naturels se retrouvent empêchés, parce que trop peu de matière organique est laissée à la disposition des décomposeurs. Les pluies intenses qui lessivent le sol et le dessèchement estival qui le stérilise en surface n'arrangent rien. In fine, cette situation conduit à une perte de fertilité. C'est le constat fait par

les partisans de l'agriculture « régénérative », qui proposent de remettre de la vie sous terre. Mais comment atteindre cet objectif ?

Favoriser l'activité biologique

Afin de sauver la qualité du sol sans plus avoir à le remuer, la solution est partout la même : il faut y stimuler, par tous les moyens, l'activité biologique sur la matière organique. Plusieurs options sont ici envisageables. On peut couvrir le sol d'un abondant paillis (lire p. 60-61), apporter du compost, recycler les biodéchets sur place, utiliser des engrais doux comme le fumier composté, etc. Cela donne du travail à la faune, et en particulier aux vers, qui se mettent à l'œuvre pour tout décomposer. De cette façon, ils prolifèrent. Leurs déplacements s'accompagnent d'infimes – mais innombrables – mouvements du sol, conduisant, petit à petit, l'air de plus en plus profondément dans la terre. On appelle cela la bioturbation. Première condition pour que cela marche : ne pas avoir peur de fournir des quantités de matière organique.

La terre devient plus fertile grâce à cet enrichissement constant. L'amélioration, progressive, s'étend sur plusieurs années, sans que l'on puisse précisément savoir à quel rythme la santé du sol se rétablit. Mais il y a des signes qui ne trompent pas, quand il a de moins en moins besoin d'être travaillé et que les plantes semblent en meilleure santé. Vous verrez aussi qu'il faut moins l'arroser qu'avant, et qu'être plus vivant rend le jardin davantage résilient face aux intempéries.

Place à la grelinette

En attendant que la terre se décompacte de façon autonome, vous devrez sans doute procéder manuellement. Il existe pour cela un outil respectueux du sol, la grelinette, également appelée

SOL COLLANT, QUE FAIRE ?

Souvent surnommée la « terre amoureuse » parce qu'elle colle aux pieds, la terre très argileuse pose de vrais problèmes. Pour l'améliorer durablement, on peut appliquer la méthode suivante : y incorporer de la matière organique bien décomposée, comme du compost mûr ou encore un amendement composté du commerce ; l'aérer à grosses mottes, sans retourner le sol, et la laisser reposer deux à trois semaines après l'apport. L'opération s'effectue deux fois par an. L'acide humique (qui tire son nom de l'humus) contenu dans le compost mûr agira au niveau chimique pour modifier la configuration des minéraux qui constituent l'argile et lui donner plus de volume, ce qui laissera plus de place à l'air... On poursuivra ce travail année après année.



Pour décompacter la terre, sortez la grelinette !



Par leur activité, les vers de terre aèrent le sol.



Le feuillage abondant des plantes couvre-sol agit comme un paillis.

aérobêche ou biofourche. Elle sert à remuer la terre pour la décompacter sans la retourner (lire aussi l'encadré p. 58, et p. 104 et 108). Les dents se plantent et on soulève une motte en basculant les manches vers l'arrière, puis de chaque côté ; on peut alors retirer les racines et les restes de cultures. Mais on ne le fera que ponctuellement, par exemple pour planter un arbuste ou arracher un végétal, car passer systématiquement la grelinette, surtout au potager, devient inutile.

La force de certaines espèces

On recommande fréquemment une culture temporaire (de la phacélie, de la vesce, etc.) afin d'améliorer une terre. Il s'agit de semer une plante qui ne sera pas récoltée mais enfouie, peu après la floraison. Toutefois, cette option ne vaut que si l'on n'a pas de paillis sous la main. En effet, les « engrais verts » impliquent des efforts importants et un travail du sol que l'on souhaite justement réduire. En outre, il convient de ne

✱

LES BIO-INDICATRICES, DE BONNES MESSAGÈRES

Les espèces poussant spontanément ont leurs exigences concernant la terre. En s'établissant ici ou là, elles signalent donc les propriétés du sol : ses teneurs en eau, en argile, en azote, etc. Dès lors, faire l'inventaire des plantes sauvages du jardin permet d'en dresser un portrait-robot, avec ses forces et ses faiblesses. Cette technique de recours aux plantes bio-indicatrices implique d'utiliser sur son smartphone une application qui les identifie : une fois dressé la liste des occupantes, ne reste plus qu'à repérer leurs besoins, et l'on obtient une analyse de la composition du sol.

pas sous-estimer la capacité de certaines plantes à aider à la décompaction naturelle. C'est le cas des couvre-sol (lire p. 64), qui produisent un feuillage abondant, lequel agit comme un paillis. Enfin, il faut faire confiance aux espèces qui décompactent grâce à leurs racines pivotantes : la luzerne, le mélilot ou encore la consoude se montrent particulièrement efficaces dans les sols denses en profondeur ou rocheux. ■



L'AGENDA DU SOL

Bêcher, ou décompacter ? Exposer au gel en hiver, ou couvrir d'un paillage ? Ces questions font débat. Chaque méthode dépend de la nature de la terre.

Quand vaut-il mieux bêcher ?

Traditionnellement, en automne, les jardiniers bêchent leur terre, la retournent, en profitent pour la désherber, nettoyer les derniers débris de culture et y incorporer des amendements ou des engrais – à noter que certains préfèrent les déposer en surface seulement. L'hiver, les grosses mottes soumises au gel et au dégel éclatent et, au printemps, la terre devient meuble, prête à être travaillée. Un sol argileux, très lourd, sera assoupli par le bêchage. Cela détruira également les larves (vers blancs ou gris et larves de charançons) en les exposant à leurs prédateurs (oiseaux, hérissons, musaraignes, etc.) et aux intempéries (gel, sécheresse). Par contre, si la terre n'est pas argileuse (mais sableuse, limoneuse ou argilolimoneuse), la travailler est inutile, voire néfaste, car cela casse sa structure, l'assèche et détruit sa microfaune. Cependant, il ne s'agit pas d'y mener aucune action...

Un peu de repos

De fait, vous conserverez la fertilité de votre sol en le paillant. Vous pouvez aussi lui apporter du compost deux fois par an et y ajouter de l'argile (sous forme, par exemple, de terre vendue en jardinerie)



au moment de la plantation. En automne, vous déposerez sur les massifs une couche de végétaux hachés grossièrement : rameaux broyés, feuilles mortes et tontes. Durant l'hiver, les vers de terre – mais aussi les insectes, les champignons et les bactéries – travailleront à l'abri sous cette couette improvisée. Au printemps, avec le plantoir, écarterez un peu cette couche et plantez vos godets, ou même vos grosses

graines, dans une terre ameublie, grumeleuse et juste humide. Un peu plus tard, toujours au printemps, étalez une couche de paillage autour des plants. Vous constaterez que la terre conserve son humidité et que les herbes indésirables n'arrivent pas à pousser vigoureusement sur cette litière. Si c'est le cas, il suffit de les arracher (elles viennent facilement) et de les déposer par-dessus.

UNE BONNE OPTION : LE DÉCOMPACTAGE

Pour aérer la terre en automne ou au printemps sans la retourner, décompactez-la. Tous les types de sol s'y prêtent. Pour cela, utilisez, par exemple, une grelinette, qui a l'avantage

de ni abîmer ni perturber la microfaune, tout en agissant sur les 25 premiers centimètres de profondeur. Puis recouvrez le tout avec un paillis fin (épaisseur de 5 cm), sans l'enfouir.



ENVOYER LE JARDIN AU LABO

L'étude du sol (tous les deux-trois ans) permet d'ajuster les apports d'engrais, de prévenir les carences des plantes et de cultiver des espèces adaptées.

Kits en jardinerie

On trouve des kits d'analyse du sol en jardinerie. Il suffit de prélever un échantillon de terre, de le déposer dans les petits flacons fournis et d'envoyer le tout au laboratoire indiqué sur la boîte. Les résultats arrivent dans le mois qui suit. Certains kits les donnent directement, mais ils sont moins complets.

Des données intéressantes

L'analyse de la terre fournit des informations sur son pH (acidité) et, selon les kits, sur ses teneurs en azote, en potassium, en phosphate, en phosphore, en magnésium ou en calcium,

voire sur son taux de matière organique. Certaines études livrent même l'intensité de l'activité microbienne (avec une note de 0 à 20). Vous obtiendrez également la teneur en oligoéléments (notamment les six ou sept principaux indiqués dans le tableau ci-dessous). Pour chaque paramètre sont données les valeurs idéales en parallèle. Enfin, les résultats sont assortis de conseils sur l'apport d'engrais ou d'amendements. Le tout doit permettre d'offrir à vos plantes le meilleur environnement possible, en particulier pour le potager car on y attend un rendement.

Le rôle des oligoéléments

Sans ces substances présentes en quantités infimes dans le sol et les végétaux, rien ne pousserait. Si l'une d'entre elles manque, les troubles se repèrent aisément. Pour y remédier, ajoutez des engrais naturels complets (ils comportent de l'azote, du phosphore, de la potasse et un des oligoéléments principaux).



À quoi servent les substances du sol ?

OLIGOÉLÉMENT	SYMBOLE	RÔLE POUR LA PLANTE	SYMPTÔMES D'UNE CARENCE
Fer	Fe	Permet la synthèse de la chlorophylle. Aide à la circulation de la sève.	Jaunissement des feuilles (nécrose).
Manganèse	Mn	Catalyseur dans les réactions métaboliques (photosynthèse).	Jaunissement ou rougissement du limbe et marbrures vert jaunâtre ou rougeâtres.
Bore	B	Participe à la croissance des parties dures (tiges, fruits, graines).	Feuilles décolorées, racines noircies, fendillement, taches, jaunissement...
Cuivre	Cu	Permet l'absorption de l'azote et la production de la chlorophylle.	Taches foliaires, affaiblissement des tiges, croissance ralentie, floraison déficiente.
Molybdène	Mb	Joue un rôle dans l'assimilation du potassium et le métabolisme de l'azote.	Floraison pauvre, bords des feuilles qui brunissent.
Soufre	S	Constituant des protéines. Responsable de la saveur de l'ail, de l'oignon.	Décoloration des feuilles, affaiblissement des tiges, floraison déficiente.
Zinc	Zn	Intervient dans des mécanismes de la croissance et de la fructification.	Fruits mal formés, jeunes feuilles jaunes, plantes rabougries, chute précoce des feuilles.

MISER SUR LES PAILLIS

Le paillage est la clé de tout jardin écologique. C'est aussi une astuce quand on cherche à en faire moins. Si le jardinier écoresponsable a une prédilection pour cette méthode, c'est pour de très bonnes raisons !

Promenez-vous dans les bois... et vous verrez que le sol n'y est jamais nu, mais toujours recouvert d'une litière. Dans les autres milieux (prairie, bosquets, talus, etc.), vous remarquerez qu'il est aussi caché. Il n'y a guère que dans les endroits sableux et soumis à des mouvements réguliers, comme en bord de mer et le long des chemins forestiers très fréquentés, que la terre est visible. Un sol vivant, comme on l'a vu en pages précédentes, est couvert d'une litière en permanence. Au jardin, cette couche devra être apportée: c'est le paillage.

Jamais sans mon paillis

Le paillis peut être utilisé dans presque toutes les conditions: au potager, au verger, dans les massifs, en pot, au pied des jeunes plantations... Il n'y a pas vraiment de contre-indication, sauf éventuellement d'ordre esthétique. Dans certains

endroits, si vous ne souhaitez pas voir la terre jonchée de paillis, il sera possible d'opter pour des plantes couvre-sol (lire p. 64).

Dans tous les cas, il faudra une couche organique afin de ne pas la laisser à l'air libre. Même dans les massifs et les plantations déjà établies, ayez le réflexe paillis. Votre jardin écoresponsable aura une allure bien différente de celui d'antan, où la terre était dénudée et où le jardinier rôdait en permanence avec sa binette et sa bêche, à la chasse aux herbes récalcitrantes.

Comment ça marche ?

Pour un effet certain, déposez une bonne couche de paillis. Théoriquement, il n'y a pas de limite d'épaisseur. En général, 5 à 15 cm sont adaptés. En dessous, la couverture risque d'être trop mince, et le vent et les oiseaux laisseront la terre à nu par endroits. Plus épaisse, la couche fera le travail, mais cela demande d'apporter beaucoup de matière. Par exemple, si vous déposez 20 cm de paillis, il vous en faudra 1 m³ pour 5 m² de terrain. À l'arrivée, cela représente un sacré volume à épandre sur un jardin entier !

Les paillis peuvent se mélanger tant qu'ils sont biodégradables; les minéraux ou textiles ne doivent pas y être mêlés. Il est également possible de les superposer, par exemple mettre 3 cm de l'un, 5 cm d'un autre, etc. C'est d'ailleurs ce que l'on appelle «le jardinage en lasagnes», pratique pour créer un nouveau coin potager lorsque l'on dispose de matières organiques de nature et en quantité variées.

Il n'y a plus de saison

Le paillis peut être apporté toute l'année, même en plein hiver ou au cœur de l'été. Certes, sur un sol complètement desséché, il ne boostera pas l'activité biologique avant le retour de l'humidité.

UN EFFET 5-EN-1

Avant d'être éventuellement décoratif, le paillage constitue la meilleure façon de prendre soin de son sol. Une couche de matière végétale au pied des plantations offre cinq avantages.

- 1 Elle nourrit la terre**
en se décomposant.
- 2 Elle empêche la croissance**
des herbes indésirables.
- 3 Elle maintient l'humidité**
et réduit les arrosages.
- 4 Elle évite le ruissellement**
des eaux de pluie et le lessivage.
- 5 Elle limite les effets néfastes**
du gel et des canicules.





Bon à savoir

Même si le paillis parfait n'existe pas, on recherche les qualités qui le rendent le plus efficace. Il faut qu'il soit abondant, pour couvrir une bonne surface ; exempt de graines indésirables ; bien sûr non pollué ; capable de se décomposer au contact du sol ; le plus facile possible à étaler. Plusieurs matières répondent à cette exigence (lire p. 62). Lorsque vous trouvez une bonne source, faites-en de larges provisions. Un paillis gardé bien au sec se conserve plusieurs années sans perdre ses vertus.

Mais, au moins, il évitera l'échauffement de la terre, sa dessiccation (son dessèchement) plus en profondeur et la stérilisation des couches superficielles, les organismes souterrains craignant les fortes chaleurs.

Des limites à respecter

L'usage du paillis présente des inconvénients que l'on ne peut nier. D'abord, il favorise la présence de rats taupiers (dits « quatre dents »), des rongeurs avides de légumes-racines à qui le couvert offre un abri bien pratique. L'autre point faible se constate sur des sols très argileux. Un paillis trop épais y encourage l'asphyxie des racines, le temps que l'humus qui en sera tiré par les organismes décomposeurs finisse par aérer naturellement l'argile. Il peut également faire barrage aux petites pluies, en absorbant les précipitations inférieures à 5 mm en été. Et enfin, s'il s'avère trop riche en carbone, il risque de causer une « faim d'azote » (lire l'encadré ci-contre). Malgré ces limites, le paillis reste souverain ! ■



LA FAIM D'AZOTE, À CONNAÎTRE ET RECONNAÎTRE

Cette drôle d'expression évoque une carence en azote. Quand on emploie, en paillis, une matière qui contient trop de carbone par rapport à l'azote, les micro-organismes captent celui du sol pour faire leur travail. Or, de cette façon, ils le « volent » aux plantes, qui prennent alors un teint décoloré et ne poussent plus : c'est la « faim d'azote ».

Autrement dit, apporter trop de carbone revient à encourager le braquage des plantes ! Cela se produit lorsqu'on emploie surtout du bois (broyé, en copeau, en plaquettes, en sciure) pour pailler. Une telle carence est réversible, toutefois elle peut durer trois ans, le temps de la décomposition complète du bois.

TIRER LA BONNE COUVERTURE

Les paillis prennent les formes les plus variées. Toutes ne se valent pas, mais chacune a son utilité, selon le contexte. Voici de quoi vous y retrouver.

Commençons par lever une ambiguïté: lorsque l'on parle de paillis, ce n'est pas forcément de paille qu'il s'agit, mais de toute matière épandue sur le sol pour le couvrir. Les puristes réservent le terme de paillis à la matière, et celui de paillage à l'action d'appliquer le paillis. On parle également de *mulch* («paillage», en anglais).

Ces déchets qui n'en sont pas

Vous verrez souvent de la paille sur les photos de potager au naturel, car ce matériau a de nombreux avantages. Il est propre, n'apporte pas trop de graines et s'avère bien pratique pour qui en trouve à proximité (avec des voisins agriculteurs, par exemple). Cependant, comme on va le voir, on peut pailler avec beaucoup d'autres matières. La paille est un produit agricole qui a une certaine empreinte carbone, notamment parce que les céréales dont elle est issue ont occasionné la consommation de carburants, d'engrais, etc.

Le foin, lui, est un déchet peu intéressant, car riche en graines indésirables. Il peut servir, par exemple, au pied d'une haie déjà bien installée. Les feuilles mortes fournissent le meilleur paillis. Récupérez toutes celles tombées au sol, même celles dites «toxiques» (lire l'encadré ci-dessous). S'il le faut, invitez vos voisins à les entreposer chez vous. Vous pouvez les récupérer à la tondeuse, ce qui les broiera au passage. Cela nous amène à une autre matière écoresponsable: le broyat.

UN MYTHE : LES FEUILLES TOXIQUES

On reproche souvent aux feuillages du noyer et du laurier-sauce (ou laurier d'Apollon) leur toxicité vis-à-vis des cultures. Or, cela ne concerne que les jeunes plantes (les semis), et l'effet ne dure que quelques semaines. Il est donc possible d'utiliser ces feuilles en paillis, en prenant la précaution de les mélanger à d'autres matières (broyat, paille, feuilles mortes...). On peut aussi les mettre à décomposer à part pendant quelques semaines, le temps qu'elles perdent leur fugace toxicité.





LES PAILLIS À PROSCRIRE...

- **Tourbe** Matériau non durable, il ne doit pas être utilisé au jardin et n'a d'ailleurs aucune efficacité.
- **Papier journal** Il peut contenir des encres toxiques (surtout s'il est imprimé en couleur) et n'a pas les qualités du carton.
- **Moquette** Elle n'a rien de naturel et ne se désagrége pas. Son emploi au jardin empêche son recyclage correct.

... ET CEUX À ENCOURAGER

- **Carton** Non imprimé et propre, il se décompose rapidement et étouffe les mauvaises herbes. Bref, il est indispensable !
- **Déchets de légumes** Vieilles tiges et feuilles non récoltées enrichiront la litière. À mettre plutôt au pied de plantations ornementales.

Les déchets de taille ne devraient jamais être portés en déchetterie, mais passés au broyeur de végétaux. Grâce à cet appareil, vous obtenez du broyat, aussi appelé BRF, l'acronyme de broyat raméal fragmenté. Ce dernier, s'il a été réalisé à partir de rameaux feuillés, n'occasionne pas de faim d'azote et met aussitôt la vie du sol en action. Celui de conifères, grâce à ses aiguilles, peut être épandu sans crainte. Par contre les rameaux broyés sans feuilles, riches en carbone, risquent d'affamer les plantes: ce broyat doit donc être mis à mûrir à part, durant six mois au moins, sous une bâche. Sachez, enfin, que certaines entreprises d'entretien des espaces verts proposent de vous livrer en BRF ou parfois même le donnent; renseignez-vous et ne laissez pas perdre cette manne !

Produits du commerce au cas où

Si vous n'avez pas accès à une source de paillis de récupération, vous pouvez vous tourner vers des paillettes. Il s'agit de matières finement broyées, parfois pressées sous la forme de granulés. Paille, lin, chanvre, miscanthus, coques de cacao ou de sarrasin: le commerce regorge de tels paillis. Ils ont tous l'inconvénient de cacher de l'énergie grise, celle qui a servi à leur production, depuis le champ jusqu'au transport en passant par l'ensachage, voire la transformation en granulés, très énergivore. Ces paillis sont donc à voir comme une solution de dépannage ou si vous avez une forte contrainte d'espace (jardin de poche).

Paillis inertes, éventuellement

Ce sont les matières non organiques et qui ne se décomposeront pas, en particulier les paillis minéraux. Le gravier, la pouzzolane (roche siliceuse), les miettes d'ardoise ou encore la brique pilée

n'ont donc aucun intérêt pour la vie du sol, même s'ils ne sont pas complètement dépourvus d'utilité. Ils servent à garder la fraîcheur de la terre en la préservant de la chaleur, et leur intérêt décoratif est évident. Leur usage dans un jardin écoresponsable reste sujet à caution, car leur production exige parfois de l'énergie et certains ne sont pas durables. De toute façon, ces paillis ne sont pas compatibles avec les matières organiques.

Toiles de paillage, assez néfastes

Les matières textiles vendues en rouleau sont très pratiques, puisqu'il n'y a qu'à les dérouler pour couvrir la terre. Ces bâches peuvent se justifier dans certains cas particuliers, notamment lorsqu'il s'agit d'autonomiser les plantations en eau. Sachez qu'il n'y a pas d'obligation concernant leur retrait une fois en place, et qu'elles peuvent s'effiloquer lorsqu'elles ne contiennent pas de substance anti-UV. Mais elles sont laides et assez néfastes pour la vie du sol, car elles empêchent la mise en place des chaînes de décomposeurs – plus encore que les paillis minéraux. Dans l'objectif d'une terre vivante, cela ne fait donc pas du tout l'affaire. ■

PLANTES TAPISSANTES ET AUTRES CARPETTES

Si le paillage n'a pas son pareil pour stimuler la vie du sol, les plantes capables de former un tapis ont aussi leur intérêt. Elles peuvent faire beaucoup !

Un végétal couvre-sol est une plante basse qui se développe plus en largeur qu'en hauteur. Il n'y a pas de norme définissant sa taille, mais en général elle ne dépasse pas 50 cm de hauteur. En réalité, la notion de couvre-sol est très vaste. Elle inclut toute espèce pas trop haute et offrant une bonne densité de végétation, qui ne laisse pas voir le sol. On parle aussi de plantes tapissantes, couvrantes ou encore de «carpettes». Derrière ces adjectifs se cache une véritable diversité botanique. Certaines se contentent de former des tiges rampantes. D'autres émettent des pousses souterraines depuis la souche, qui s'étalent de proche en proche. D'autres encore font des racines là où la tige touche le sol – on dit qu'elles se marcottent. Chacune est utile et les connaître aide à en faire bon usage.

Comme un paillis vivant

Une plante couvre-sol devant avoir une masse minimale, elle génère ses propres déchets: ses feuilles mortes s'accumulent à son pied, formant une véritable litière qui stimule la fertilité. Son effet est donc le même que celui d'un paillage organique manuellement apporté,

avec en plus un aspect décoratif et l'intérêt de se renouveler tout seul. Ce type de plantes garde toutefois moins bien la fraîcheur, qui s'évapore par temps sec – certaines se mettent d'ailleurs en repos en cas de canicule. L'un dans l'autre, les couvre-sol restent une véritable aubaine pour le jardinier, puisqu'elles assurent un décor attractif sans trop se fatiguer, à condition d'opérer un choix minutieux des végétaux et de veiller à leur plantation. En somme, ce sont les plantes qu'on ne désherbe pas et qui ne posent pas problème !

Elles ont leurs limites

Les couvre-sol présentent néanmoins quelques inconvénients, à l'instar du paillis. De fait, ces plantes peuvent demander un peu de temps avant de produire pleinement l'effet recherché, surtout si ce sont des arbustes. Rares notamment sont celles qui masquent le sol en une seule année, sauf à les planter densément, ce qui a un coût. À l'inverse, elles peuvent parfois se révéler excessivement prolifiques, en se ressemant ou en formant des drageons. Si elles se plaisent trop dans un endroit, elles risquent d'y devenir envahissantes et d'étouffer le reste.



LE CALENDRIER DES COUVRE-SOLS

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Plantation												
Désherbage												
Nettoyage (fleurs fanées)												
Nettoyage (vieux feuillage)												
Division												



Avant de vous lancer dans la plantation de couvre-sol, prévoyez une bonne densité de plants. On en compte d'ordinaire 6/m², mais tout dépend de la force de la plante. Les plus vigoureuses, comme les grands géraniums vivaces, couvriront une belle surface dès 3 pieds/m²; quand les moins robustes, comme le «gazon japonais» (*Ophiopogon*), vous obligeront à en prévoir 10/m². Toutefois, vous pouvez combler les manques entre les plantes avec un paillis s'étalant bien, comme du broyat: elles adorent ça. Il est aussi possible, par souci d'économie, de semer des fleurs annuelles en attendant que tout soit recouvert.

Un petit effort qui en vaut la peine

Au moment de mettre les plants en place, vérifiez que la terre est prête. Nettoyez-la, décompactez-la au besoin à la grelinette et émiettez les grosses mottes, en apportant du compost mûr (2 kg/m²). La plantation proprement dite est ensuite rapide, surtout avec des plants en godet. Étalez les racines des plants au fond des trous de plantation, leur reprise n'en sera que meilleure. Apportez un paillis léger pour compléter et arrosez si nécessaire. Il faudra désherber les jeunes sujets les deux premières années, le temps qu'ils s'installent et grossissent jusqu'à entrer en compétition avec le plant voisin. Ce petit effort en vaut largement la peine. Et n'oubliez pas qu'avec les espèces à feuillage persistant ou à floraison hivernale, votre jardin peut se transformer en écrin coloré toute l'année, même durant les mois les plus froids. Ces plantes ont des tas d'atouts pour décorer et rendre votre jardin plus vivant encore, ne vous en privez pas!

Et pour économiser...

Les couvre-sol se multiplient facilement, par division de touffes ou repiquage de rejets prélevés en périphérie. La meilleure technique consiste à soulever une partie de la souche avec une fourche, puis à séparer des éclats sans brutaliser la plante. Replantez ces jeunes plants sans tarder dans une terre que vous aurez enrichie avec du compost mûr. Certains couvre-sol peuvent aussi se multiplier en récoltant la graine mûre, à semer à l'automne, mais obtenir de cette façon des sujets bons à replanter prend plus de temps. ■



QUELLE ESPÈCE SELON LA SITUATION ?

PLANTES	EMPLACEMENT DANS LE JARDIN
Bergénias (<i>Bergenia</i>)	Au pied des arbustes, à la mi-ombre
Consoude de Turquie (<i>Trachystemon orientalis</i>)	Dans les fossés pleins d'herbes folles
Fleur des elfes (<i>Epimedium</i>)	À l'ombre sèche, près des racines
Géraniums vivaces (<i>Geranium</i>)	Toute exposition en sol frais
Millepertuis (<i>Hypericum calycinum</i>)	Sur les talus de terre ingrate (remblais)
Oreille de lièvre (<i>Stachys byzantina</i>)	En plein soleil, même en terre pauvre
Orpins (<i>Sedum</i>)	Tout sol mais en plein soleil
Pervenche naine (<i>Vinca minor</i>)	Toute terre mais à l'ombre uniquement
Romarin rampant (<i>Salvia rosmarinus prostratus</i>)	Sur les talus secs et très ensoleillés
Sauge de Jérusalem (<i>Phlomis russeliana</i>)	En plein soleil, même en terre pauvre

DES PELLETÉES D'OR NOIR

Les jardiniers chevronnés ne jurent que par cette étrange matière, si noire qu'elle en tache les mains, et qui réussit à toutes les cultures d'extérieur... à condition d'être bien réalisée.

Le compost constitue le résultat final de toutes matières organiques passées par les différents maillons de la chaîne de décomposition; l'étape ultime de la dégradation, quand elles sont réduites à l'état d'humus plus ou moins concentré, d'où sa couleur noire. Dans la pratique, on parle de compost pour les matières qui ne sont pas tout à fait décomposées mais déjà employables au pied des cultures. Celui que l'on obtient à la maison est un cocktail d'humus et de germes bénéfiques, son utilisation stimule la vie du sol et la fertilité de la terre. Et cela tombe bien, car le compostage devient plus que recommandé.

Tous au compost !

Composter la partie organique des ordures ménagères est obligatoire depuis le 1^{er} janvier 2024. Il s'agit d'une disposition de la loi du 10 février 2020 relative à la lutte antigaspillage pour une économie circulaire. Elle stipule que les particuliers doivent trier leurs biodéchets, mais ils ne sont pas tenus de les composter eux-mêmes. En volume, cela représente plus de 100 kg par personne et par an. Le compostage à la maison s'avère économique pour la collectivité, mais

aussi pour les ménages, qui nourriront leur jardin et leur potager en récupérant de précieux nutriments et feront ensuite de plus belles récoltes, le tout sans que ne soit employé d'énergie pour le transport et la transformation des déchets.

Un peu d'organisation

Prévoyez un espace large pour produire votre propre compost. Ce dernier arrivant lentement à maturité, la bonne idée consiste à employer plusieurs silos, trois par exemple. On remplit le deuxième après le premier, puis le troisième. À ce moment-là, le contenu du premier silo est bon à récolter, si bien qu'il devient à nouveau libre lorsque le dernier est plein. Cela permet un roulement et vous garantit de disposer de compost mûr sous la main à tout moment. Il faut juste un peu de place pour loger ces trois silos côte à côte...

Les règles pour réussir

Démarrer un tas de compost ne demande que quelques instants. C'est à l'automne, avec les feuilles mortes, qu'il est le plus facile de commencer, mais sinon on peut s'y mettre à tout moment. Il suffit d'accumuler des matières organiques

UNE VARIANTE : LE COMPOSTAGE EN PLACE

Cette méthode consiste à déposer les déchets en couche épaisse, à la façon d'un paillis, au pied d'une culture exigeant de gros apports d'éléments nutritifs. Vous pouvez même essayer

le compostage en tranchée. Dans ce cas, creusez-en une profonde de 40 cm et large d'autant. Remplissez-la avec les déchets végétaux, puis remettez la terre par-dessus, sans tasser. Laissez agir

au moins six mois. Sur cet emplacement, vous pourrez cultiver un rang de pommes de terre, planter une haie, etc. Une astuce pratique lorsqu'on a beaucoup de matière organique sur les bras.





Un bon composteur doit s'ouvrir sur le devant.

HOPSALKA/ADOBE STOCK

régulièrement, en alternant les types de déchets durs (souvent de couleur brune) avec des restes tendres, et en brassant le tas. Les premiers seront, par exemple, des tiges (taille broyée), du carton, des boîtes à œuf. Les seconds, des épluchures, des déchets de tontes ou des feuilles. Le bon compost naît de la diversité.

Telle forme, tel compost

Évitez le compostage en tas et préférez-le en silo. Les modèles offerts ou vendus à bas prix par les collectivités sont souvent peu pratiques, car on ne peut pas bien brasser le compost, ce qui occasionne mauvaises odeurs et autres nuisances. Un bon composteur doit s'ouvrir sur le devant. Son emplacement idéal se situe à l'ombre, au frais. Une exposition trop chaude dessèche la matière, ce qui bloque sa maturation.

Comment atteindre la perfection

> **Broyez au maximum** Plus les déchets que vous apportez sont fragmentés, plus vite et mieux ils se décomposent.

> **Aérez le tas** Brassez régulièrement la masse – au moins une fois par semaine. Sans cela, vous n'éviterez pas les mauvaises odeurs.

> **Maintenez-le moite** En été, arrosez le tas s'il le faut, avec l'équivalent d'un arrosoir par semaine.



Bon à savoir

Le compostage prend du temps à réaliser et exige de la patience avant d'en profiter. En effet, le processus de décomposition dure au moins huit mois, souvent plus d'un an. Tout dépend du degré de fragmentation des déchets. S'ils sont broyés, ils se transformeront en six mois.

Les composteurs professionnels, équipés de broyeurs fins et de machine de brassage puissante, ne mettent que quatre mois, au prix de manipulations quotidiennes. Un investissement payant.

Couvrez le haut pour le protéger, avec de la moquette par exemple.

> **Ne soyez pas timide** Les restes alimentaires et toutes les feuilles (même celles de laurier, noyer, etc.) se compostent. Brassez régulièrement, et broyez ce qui peut l'être.

Résultat : noir et inodore

On sait qu'un compost est mûr lorsqu'il devient friable. Il ne sent pas, ou alors comme un sol de forêt. L'apparition d'une mauvaise odeur indique que le tas fermente et manque d'oxygène. Dans ce cas, la solution consiste à le brasser tous les trois jours jusqu'à disparition de l'odeur, puis chaque semaine ensuite. ■

LE COMPOST EN 10 QUESTIONS

Vous êtes désormais convaincu de tout l'intérêt qu'il y a à recourir au compost mais vous avez besoin de quelques précisions ? Les voici !

1 Peut-on y mettre toutes les feuilles ?

On dit souvent qu'il ne faut pas composter les feuilles de noyer, ce qui est erroné. Elles comportent certes de grandes quantités de tannin, mais pas plus que celles d'autres plantes, comme le châtaignier ou le chêne, par exemple. Elles se décomposent très rapidement et le compost qui en est issu n'est pas toxique. Veillez simplement à les mélanger à d'autres feuilles et à remuer le tas régulièrement – ce qui est de toute façon la règle de base de tout compost !

2 Y a-t-il des matières interdites ?

Les matières non organiques ne sont pas recommandées, sauf la cendre de bois (lire plus loin). Le bois brut non décomposé (sciure ou plaquettes) peut agir négativement au début ; ensuite, il doit être compensé par des déchets tendres (épluchures, par exemple). L'huile de friture usagée et les déchets carnés sont plutôt mauvais, car ils étouffent les vers décomposeurs. Ils donnent une texture pâteuse au compost et

ralentissent sa maturation. Toutefois, une seule matière est vraiment nocive : la litière d'animaux ayant reçu un traitement vermifuge, véritable poison pour les vers du sol.

3 Peut-on utiliser un activateur de compostage ?

Les produits du commerce vendus sous ce nom ne sont rien d'autre que des formes chimiques d'azote (ammoniacal). Incorporez plutôt des feuilles de consoude, d'ortie ou de rhubarbe en les mélangeant soigneusement au tas. Elles jouent le rôle d'accélérateur de compostage et enrichissent sa composition finale. Ou encore, urinez sur le tas : c'est également une forme d'azote, naturelle et dégradable !

4 Que faire contre les rongeurs ?

Brassez régulièrement ! S'il n'y avait qu'une règle à retenir, ce serait celle-là : remuez le tas pour l'homogénéiser et accélérer le processus de décomposition. De cette façon, il n'est pas accueillant pour les rongeurs. Ces derniers ne s'y installent que si vous ne le brassez pas assez souvent, et surtout si les déchets qui le composent ne sont pas fragmentés ou broyés avant.



Le saviez-vous ?

Le compost héberge des larves de mouche soldat, *Hermetia illucens*. D'origine américaine, inoffensive, cette échappée d'élevage est employée à grande échelle pour produire des protéines destinées à l'alimentation animale, voire humaine. Les mouches ne sont pas gênantes car elles n'entrent pas dans les maisons et ne transmettent pas de maladie. Une larve digère cinq fois son poids en déchets organiques. Elle ressemble à un asticot noir et caparaçonné.

5 Le compost attire-t-il les mouches ?

Là encore, cela n'arrive pas si le tas est mélangé suffisamment souvent et que vous ne le laissez pas prendre une texture pâteuse. Odeurs, rongeurs et mouches, la solution au problème est toujours la même : on remue à plus grande fréquence le tas de compost.

RÉPONSES

6 Peut-on y mettre de la cendre de bois ?

Apporter 1 kg de cendre à un silo de 250 litres ne fait pas de mal aux matières en décomposition. Il faut toutefois fractionner cet apport et remuer le tas juste après, pour éviter la formation d'une pâte. Mais mieux vaut épandre la cendre de bois au pied des arbres fruitiers.



7 Comment savoir quand il est mûr ?

Le compost est prêt à l'emploi lorsque les morceaux de végétaux ne peuvent plus être distingués dans la masse noire. Celle-ci sent alors l'humus et s'effrite facilement. Si vous observez encore beaucoup de cloportes et autres petits animaux ou que vous pouvez identifier les déchets d'origine, c'est que le compost n'est pas mûr. Poursuivez le brassage, en évitant d'apporter de la matière non décomposée, sinon vous ne vous en sortirez pas.

En revanche, on l'utilisera pour repiquer des plantules déjà bien établies, ou lors des rempotages. Attention: cette indication n'est valable que pour du compost très mûr, pas pour de l'immature, qui ne doit jamais être employé avec les plantes en pot.

8 Comment l'utiliser ?

Récoutez le compost en récupérant d'abord le bas du tas; sur les bacs les plus courants – et si peu pratiques! –, une trappe permet l'accès à la base. Tamisez-le au besoin et remettez sur le tas les fragments non décomposés. Déposez le compost au pied des cultures ou dans les trous avant plantation. Si 1 kg par mètre carré de potager est un bon ordre de grandeur, il convient d'adapter la dose à votre terre et au type de culture. Les tomates et les choux en exigent plus que les laitues, par exemple. Le compost est utile toute l'année.

9 Peut-on l'employer sur des semis et des repiquages ?

Le compost n'est pas recommandé pour les semis, car il contient souvent des composés susceptibles de gêner les toutes jeunes plantules, très sensibles.

10 Combien de temps se conserve-t-il ?

Indéfiniment ! Une fois que le compost est mûr, ses qualités ne se perdent pas. Mais vous n'aurez pas l'occasion d'expérimenter sa longévité, car quand vous aurez constaté ses effets, vous n'en aurez jamais assez ! ■



CE QU'IL FAUT ÉVITER

- **Les tailles de rosier et d'arbre fruitier** pouvant contenir des maladies.
- **Les fruits malades.**
- **Les déchets de désherbage** comportant des plantes montées à graines.
- **Les os**, qui ne se dégradent pas.
- **Le papier journal et le carton imprimés en couleur**, potentiellement toxiques.
- **La litière du chat**, s'il a été vermifugé.
- **Le bois**, qui se décompose trop lentement.

NOS CONSEILS POUR RÉUSSIR

Suivez ces recommandations et, au bout de quelques mois de patience, vous verrez vos efforts récompensés.

Pas si facile de réussir son compost ! Les néophytes s'en plaignent souvent : informations contradictoires ou imprécises, méconnaissance du processus, hésitations devant les manipulations conseillées... Mais ceux qui ont persévéré en témoignent : après quelques tâtonnements, les difficultés de départ s'oublient. Pour bien débuter, laissez-vous guider.

Comment ça fonctionne ?

Les bactéries dégradent les biodéchets. Cette fermentation produit de la chaleur. Après quelques semaines vient la phase de maturation. Vers, cloportes, millepattes et autres petites bêtes prennent le relais. Au bout de neuf mois à un an, selon la quantité de déchets, vous récolterez un compost mûr. Pour le récupérer, videz le bac et réintroduisez la partie encore en décomposition.

Les points essentiels

> Surveillez la composition

Pour obtenir du compost et non un tas d'ordures malodorantes, équilibrez les déchets « verts », mous et humides, avec de la matière brune, dure et sèche. Cette dernière sert aussi à structurer l'amas, c'est-à-dire à l'aérer, car elle l'empêche de trop se tasser. Le ratio ? Pour un volume de déchets verts, comptez environ la moitié de débris secs, à adapter en observant la texture. À pratiquer à chaque apport.

> Aérez le tas

Le bac à compost demeure couvert afin de limiter l'évaporation en été et l'excès d'eau en hiver. Mais le tas doit être bien aéré, car l'oxygène est indispensable aux micro-organismes. En plus de lui adjoindre des matières structurantes, il faut donc le remuer régulièrement (de préférence avec une fourche), faute de quoi il dégage du méthane, puissant gaz à effet de serre, et des gaz malodorants (odeurs d'œuf pourri et d'ammoniac). À chaque



Votre bac ne doit pas être trop haut, afin de faciliter le mélange. Placez-le dans un endroit peu ensoleillé.

apport, ménagez un trou pour vider votre seau et mélangez à la couche inférieure. Chaque mois, brassez un peu plus en profondeur ce qui a été ajouté depuis un mois. Veillez à ne pas aller trop loin vers le bas, au risque de mêler indéfiniment compost mûr et couches plus récentes.

> Contrôlez la texture

Pour vérifier si le compost n'est ni trop sec ni trop humide, prenez-en une poignée et pressez fort. La texture idéale ? Quand quelques petites gouttes perlent entre vos doigts et que le mélange reste compact. Si, à la pression, du liquide s'en échappe, ajoutez des déchets secs. Si la matière se délite lorsque vous ouvrez la main, arrosez votre tas.



VOTRE COMPOST

> Lutte contre les nuisances

Afin d'empêcher la prolifération d'insectes, finissez par une couche de déchets secs. Pour combattre les mauvaises odeurs, rééquilibrez le mélange en ajoutant de la matière sèche et aérez-le bien.

> Soyez patient

Souvent, il faudra attendre entre neuf mois et un an pour récolter le compost mûr en bas du bac. Il doit être brun foncé, grumeleux et sentir l'humus. Vous pourrez vous en servir comme engrais dans votre potager, sur vos massifs de fleurs ou autres plantations, mais également dans vos jardinières, en le mélangeant avec de la terre, dans une proportion d'un tiers/deux tiers.

Ce qui peut aller dans le bac

> Les déchets verts, mous et humides

Déchets de légumes et de fruits (épluchures, trognons, etc.), marc de café (avec le filtre), thé (même en sachet) et coquilles d'œufs écrasées (elles ne se décomposeront pas, mais se fragmenteront encore) alimenteront votre compost. La règle d'or ? Plus les débris sont coupés en menus morceaux, plus le processus s'avère rapide. Cela vaut notamment pour les peaux d'agrumes (qui peuvent être incorporées au mélange, contrairement à une idée reçue), de melon, de banane...

> Les déchets bruns, secs et structurants

Les tailles de haies ou les branches coupées, voire broyées, constituent les déchets les plus intéressants. Certaines collectivités proposent des solutions de broyage. Faute de grand jardin, ramassez des branches et des brindilles lors de vos promenades



Mêlez déchets de fruits et légumes, marc de café, feuilles mortes, branches coupées, etc.

ou demandez-en aux gestionnaires d'espaces verts. En dernier recours, achetez du broyat en jardinerie. Vous pouvez aussi ajouter des feuilles mortes une fois sèches et, à faible dose, des tontes de gazon, préalablement séchées. Les coquilles dures (noix, pistaches), elles, seront intégrées en petites quantités. Les essuie-tout absorbent bien l'humidité, mais ne structurent pas le compost.

> Les déchets interdits

Viandes, poissons, crustacés et croûtes de fromage risquent d'attirer les rongeurs. Idem pour le pain (quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison de le jeter). Les huiles et les graisses ralentissent la décomposition. Les sacs dits « biodégradables » ou « compostables », ainsi que les dosettes de café (type Senseo), se désagrègent très mal. Le papier glacé et l'encre des magazines ne conviennent pas non plus. De toute façon, cartons et papiers se destinent au recyclage. Côté déchets bruns, les conifères se dégradent trop lentement. Sachez aussi que les feuilles mortes pas encore sèches ou la tonte fraîche ne jouent pas le rôle de déchet brun. La sciure et la cendre, elles, « étouffent » le mélange. Y mettre des mauvaises herbes montées en graines est également déconseillé. Enfin, plastique, verre, métal, déchets médicaux, litières, couches-culottes et balayures ne doivent pas être compostés. Évident ? Sans doute, mais les maîtres composteurs en témoignent, il est nécessaire de le rappeler. ■



Texture idéale

ILLUSTRATIONS : THREE KOMA/MARIE-BASTILLE

SOMMAIRE

- 74** Planter pour moins arroser
- 76** Optimiser l'apport d'eau
- 78** Pour l'arrosage, quelques bons tuyaux
- 80** Un potager économe
- 82** Un jardin en bonne santé
- 84** Prévenir plutôt que guérir
- 86** Vices et vertus des petites bêtes
- 87** Séparer le bon grain de l'ivraie
- 88** Un désherbage intelligent
- 90** La lutte biologique
- 92** Les médecines douces du jardin
- 94** Bouturage, mode d'emploi
- 96** Toutes greffes dehors
- 97** Du bon usage du marcottage



L'entretien au quotidien



Entretenir un jardin d'ornement composé d'arbres, d'arbustes, de quelques fleurs et d'une pelouse de taille réduite peut être un jeu d'enfant. L'ajout d'un potager et d'arbres fruitiers demande davantage d'attentions et de compétences. Tout naturellement, vous aurez plaisir à prendre soin des plantes que vous aurez choisies... La ressource en eau pose question, mais on sait depuis longtemps comment l'économiser. Avec les maladies, les pucerons, les limaces, on apprend à composer, et à contrôler sans détruire. Le souci de l'environnement change tout : on ne voit plus l'entretien comme une corvée.

PLANTER POUR MOINS ARROSER !

Cultiver son jardin est l'un des meilleurs moyens d'atténuer le réchauffement climatique, alors continuons à planter ! Mais faisons-le différemment, de manière à réduire ses besoins en eau.

Même si le climat se réchauffe, cela ne justifie pas de couvrir tous les jardins de plantes méditerranéennes ou de cactus. Restons logiques. Ces espèces ne craignent pas la sécheresse mais supportent mal le gel et l'humidité, courants dans beaucoup de nos régions. L'idée est plutôt de choisir des végétaux sobres et adaptés à votre jardin. Pour cela, observez ceux que vous possédez déjà. Les hortensias, par exemple, sont parmi les premiers à souffrir des étés caniculaires. S'ils se portent bien chez vous, pourquoi changer ? Dans le cas contraire, ayez le réflexe de ne pas replanter les plus sensibles, mais d'essayer les variétés paniculées (*Hydrangea paniculata*) et à feuilles de chêne (*H. quercifolia*), moins connues mais plus résistantes. Plus généralement, voici trois types de plantations à privilégier.

> **Valeurs sûres** Même si les spécialités du Midi ont la cote, n'oublions pas trop vite les plantes qui ont fait leurs preuves et résistent à tout ! Le lilas, le cotonéaster, le chèvrefeuille, le jasmin d'hiver ou le rosier sont toujours intéressants.

> **Hors saison** Les espèces à floraison d'été (dahlia, impatiens, pétunia, tabac d'ornement, phlox, delphinium) coûtent cher en arrosage. On mettra par conséquent davantage sur celles qui fleurissent au printemps (iris, ancolie, pivoine, pavot d'Orient, œillet, tulipe) ou durant l'hiver (narcisse, bergénia, rose de Noël), car elles bénéficient de pluies plus fréquentes.

> **Vivaces** L'iris, le rudbeckia ou l'aster ont besoin d'arrosage le temps de s'enraciner, c'est-à-dire le premier été, voire le deuxième s'il est très sec. Ensuite, si ces plantes sont adaptées à votre climat, la pluie leur suffit ! On les préférera donc à celles qu'il faut replanter – puis arroser – tous les ans (pétunia, impatiens, dahlia) car elles ne survivent pas au jardin au-delà de la belle saison.

Valoriser les zones ombragées

Longtemps délaissées au profit de massifs en plein soleil, les aires ombragées méritent d'être mieux utilisées, pour accueillir des végétaux qui y seront préservés d'une chaleur excessive. Découvrez, à



LIMITER L'ARROSAGE DES POTS

Même sobre, une plante en pot a besoin d'apports d'eau. Voici quelques astuces pour limiter les frais : d'abord, éviter autant que possible les espèces les plus gourmandes

– au plus chaud de l'été, impatiens, surfinia et pétunia demandent deux arrosages par jour. Miser sur de plus économes, comme le géranium, le pourpier et le dipladénia. Ensuite, préférer un grand bac

plutôt que plusieurs petits pots : dans le premier, le volume de terreau s'assèche moins vite, même s'il contient plusieurs plantes... qu'on ne serrera pas trop ! Enfin, il faut prendre

garde aux suspensions. Accrochées en hauteur, elles sont sensibles au dessèchement, et il est malaisé de les arroser. De longues jardinières fixées à la rambarde du balcon (vers l'intérieur) seront plus adaptées.



cette occasion, l'étonnante diversité des arbustes et des plantes vivaces à feuillage persistant, coloré ou panaché, à fleurs parfumées...

> Le long des murs Installez des arbustes tels que l'abélia, le bambou sacré (*Nandina*), l'aucuba, le chèvrefeuille arbustif, l'érable japonais, l'oranger du Mexique (résistant à la sécheresse), l'osmanthe de Burkwood et celui à feuille de houx, le seringat, le mahonia (floraison d'hiver) et le physocarpus. Ou encore des vivaces comme la bergenia, l'ancolie, la campanule rampante (*C. poscharskyana*), l'euphorbe (*E. robbiae*) et de nombreux géraniums.

> Au pied des haies et des arbustes Là, on peut miser sur les vivaces suivantes: bugle rampante (*Ajuga reptans*), cœur de Marie, fraise des bois, heuchères 'Red Lightning' ou 'Cherry Cola', petite pervenche (*Vinca minor*), primevère et violette.

> En lisière de grands arbres ou en dessous Se plairont ici des arbustes tels que le cornouiller à fleurs (*Cornus kousa* et *C. florida*, sur sol non calcaire), l'azalée, le rhododendron (sur sol acide), le houx, le fusain, le loropetalum et le sureau. Ou encore des vivaces comme le muguet, de nombreuses fougères, des pulmonaires (à floraison de fin d'hiver) et des fleurs des elfes (*Epimedium*).

Quand s'y prendre ?

L'objectif de la plantation est d'offrir aux végétaux les meilleures conditions pour qu'ils produisent des racines. Plus ces dernières sont longues et nombreuses, plus ils peuvent chercher loin leur eau et



Bon à savoir

Un sol sableux filtrant a tendance à se déshydrater en été, mais aussi à se ressuyer (se laisser sécher) rapidement en hiver, ce qui favorise l'installation des plantes méditerranéennes (lavande, romarin, ciste, albizzia, chêne vert, etc.). Au contraire, un sol argileux retient l'eau. Avec ce type de terrain, déposer des graviers au fond des trous de plantation pourrait sembler intéressant... Mais en fait, cela n'aide pas l'eau à s'évacuer. Il sera plus efficace de planter au sommet d'un talus, d'un muret ou d'un massif que l'on aura surélevé, en mélangeant au sol argileux beaucoup de gravier et de compost de feuilles. Bien sûr, il serait déraisonnable et peu écoresponsable de vouloir ainsi modifier tout le sol de son jardin...

leurs nutriments, plus vite ils sont autonomes. En fin d'été, on installe des plantes vivaces, en attendant tout de même le retour des pluies s'il a fait très sec. De la fin de l'été à l'automne, on place des arbustes à feuillages persistants et des plantes grimpantes, qui profiteront d'un sol encore chaud et d'un temps assez clément (les gelées restant lointaines). Durant l'hiver (hors périodes de gel ou d'humidité intense), on opte pour les arbres et les arbustes à feuilles caduques. En effet, alors qu'ils ont perdu leur feuillage, la sève concentre son activité dans leurs racines qui continuent à pousser, même à la saison froide. Au printemps, il est possible de choisir des espèces plus frileuses, qui ont alors devant elles une grande période de temps doux ou chaud pour se développer. De façon générale, cette saison est plus favorable aux plantations dans les régions où le sol est gelé ou détrempé durant l'hiver. ■

OPTIMISER L'APPORT D'EAU

Outre le choix des végétaux, repenser la manière de les planter, de les disposer, d'aménager le jardin et d'arroser permet d'utiliser au mieux chaque goutte.

C'est l'eau de pluie qui est d'abord l'objet de tous vos soins. En effet, pour être utile à votre jardin, elle doit bien sûr y tomber mais aussi y rester, en s'infiltrant dans le sol. Il faut donc éviter qu'elle ruisselle plus ou moins loin à la surface. Pour ce faire, vous pouvez adapter les pratiques ici détaillées à vos propres besoins.

► **Façonner une cuvette** Après toute plantation de vivace, d'arbuste ou d'arbre, utilisez la terre excédentaire pour créer autour de la plante un cordon assez large afin de retenir à l'intérieur une quantité d'eau supplémentaire qui va s'infiltrer au plus près des racines. Si vous habitez une région pluvieuse, arasez cette digue miniature en hiver pour éviter l'excès d'eau.

► **Creuser une baissière ou noue** Il s'agit d'un fossé que l'on réalise perpendiculairement au sens d'une pente, en suivant une courbe de niveau. La terre déblayée est déposée sur le côté pour former un talus, sur lequel il est intéressant de planter des arbres ou des arbustes. L'eau apportée s'infiltrera alors au niveau de la noue, directement vers leurs racines, au lieu de ruisseler sur

la pente. À l'aide de baissières communicantes, on peut irriguer toute une zone à partir d'une réserve d'eau située au sommet.

► **Aménager une terrasse ou une restanque**

Cela consiste à niveler le sol d'une pente pour le rendre plat, et à retenir la terre déblayée par des talus ou des murets de soutènement. Quand un jardin rocailleux possède d'anciennes terrasses (dans le Var notamment), il est intéressant de les restaurer. C'est l'occasion de se former à la technique des murs en pierre sèche et de réutiliser celles qui sont sur place.

Limiter l'évapotranspiration

L'évapotranspiration, c'est le cumul de deux phénomènes: l'eau du sol qui s'évapore et celle que perdent les plantes par transpiration. On peut la réduire en associant diverses techniques.

► **Couvrir le sol** Nulle part votre terre ne doit rester nue, directement exposée aux rayons du soleil. Dans la nature, les seules zones ainsi nues sont les déserts... Là où il n'y a pas de couverture de végétation, par exemple entre des plantes jeunes qui ne sont pas encore jointives, installez un paillis (lire p. 60 à 63).

► **Fabriquer de l'humus** Cette matière noire issue de la décomposition des feuilles, des déchets verts, du fumier, du compost (lire p. 66 à 69) agit un peu comme une éponge: elle est capable de retenir 15 fois son poids en eau!

► **Ouvrir de grands trous de plantation** C'est d'autant plus important quand le sol est compact, argileux ou pierreux, et qu'il va opposer une forte résistance à la croissance de racines qui ont été habituées, en pépinière, à pousser dans un terreau bien meuble. Si vous ne faites qu'un trou guère plus gros que leur pot, elles vont tout de suite se confronter à un milieu très hostile, rester repliées sur elles-mêmes et demander des arrosages incessants. Il faut, au contraire, leur offrir



Bon à savoir

Pour ouvrir un trou de plantation, ôtez une première couche de terre de 25 cm d'épaisseur environ. Mettez-la dans une brouette. Si elle forme d'imposantes mottes, émiettez-la en éliminant racines et gros cailloux. Au besoin, si elle est argileuse, ajoutez du terreau afin de l'alléger. Pour installer un arbre, un arbuste ou un rosier, piochez plus en profondeur, pour décompacter la terre. Si elle est médiocre, mélangez du terreau de plantation. On estime le volume de terre meuble nécessaire à deux ou trois fois celui du pot. Quand vous enfouissez la plante, la base des tiges doit être au niveau du sol, éventuellement un peu plus haut, jamais plus bas.

un grand volume de terre meuble pour qu'elles prennent de la force et de l'autonomie (lire l'encadré Bon à savoir p. 76).

À quelle fréquence arroser ?

En France, l'évapotranspiration est supérieure aux précipitations au printemps (plus ou moins tôt selon le climat) et en été. Durant ces périodes il faut donc compter sur les réserves d'eau du sol puis compenser, quand elles s'épuisent, en arrosant au meilleur rythme et au bon moment. Voici quelques clés à connaître pour ce faire :

> **Matin ou soir** L'eau apportée tôt en journée arrive avec le soleil, quand la plante reprend son dynamisme. Elle sera alors bien utilisée. À la mi-journée, ce n'est pas le moment d'arroser: il y a trop d'évaporation, et la chaleur incite les végétaux à réduire leur activité. Quant au début de soirée, il convient aux plantes qui semblent avoir souffert de la chaleur. Évitez d'arroser

les légumes tard le soir, car la condensation sur le feuillage favorise le développement de maladies (mildiou, oïdium).

> À chacune son rythme

Adaptez l'arrosage à la croissance des plantes; la quantité d'eau apportée doit profiter à leurs racines.

Si elles sont jeunes, avec des racines courtes, arrosez peu mais fréquemment (tous les trois jours, par exemple), en laissant sécher la surface du sol entre deux arrosages.

Au fur et à mesure qu'elles poussent, espacez les ajouts d'eau (une fois par semaine) tandis que vous en doublez la quantité.

> **Deux ans au moins** C'est le temps durant lequel vous devrez arroser, en période sèche, les arbres et les arbustes adaptés à votre climat avant qu'ils ne deviennent autonomes. En début de saison, quand il commence à faire chaud mais que le sol n'est pas encore trop sec, effectuez un très gros arrosage pour saturer la terre. Sinon,



Il convient de bien arroser au moment de la plantation.

elle va se dessécher et rendre les arrosages ultérieurs bien moins efficaces. Versez ensuite de l'eau tous les 10 à 15 jours, à raison de 40 litres environ pour un jeune arbre. Un ordre d'idée qui varie selon la météo, la qualité du sol et l'arbre ! ■

POUR L'ARROSAGE, QUELQUES BONS TUYAUX

Nous ne vous dirons pas que le meilleur arrosage s'effectue à l'arrosoir... même si c'est vrai ! Voici en tout cas des pistes à suivre.

Au jardin écoresponsable, se tenir au plus près de ses besoins est la priorité, surtout si vous cultivez un potager en été. Pour vous donner un ordre d'idée, vous pouvez espérer arroser environ 200 m² de potager, de massifs de fleurs et d'arbres fruitiers en économisant totalement l'eau du réseau grâce à la récupération. Prenons un exemple: pour une pluviométrie moyenne de 600 mm par an récupérée sur une toiture de 100 m², la quantité collectée est de $100 \times 0,6 = 60 \text{ m}^3$ d'eau, dont il faut soustraire 10% de perte, soit un reste de 54 m³. Vous aurez, hélas, du mal à les stocker, car le mailon faible ici tient dans le volume des réserves, cuves et autres citernes dont on peut disposer. Votre système de récupération d'eau de pluie, raccordé sur la descente d'une gouttière, alimentera un réservoir; veillez à ce que celui-ci soit équipé d'un robinet afin de remplir un arrosoir. Par simple effet de gravité, l'eau s'écoulera dans un tuyau jusqu'à la zone à arroser, située en contrebas. Sinon, il faudra placer une pompe dans le réservoir pour alimenter un tuyau ou tout un réseau. Dans tous les cas, savoir un peu bricoler est nécessaire... L'arrosage à l'eau de

pluie n'est pas un système vendu «clé en main», chacun doit l'adapter à son jardin. Par ailleurs, si vous souhaitez alimenter un réseau de goutte à goutte, pensez à ajouter un filtre avant la cuve, et un autre à la sortie, car les petits orifices pourraient être bouchés par des impuretés.

Au jardin d'ornement

Si vous avez choisi – avec sagesse ! – des plantes vivaces, des arbres et des arbustes adaptés au climat, vous devrez les arroser durant deux ans, et beaucoup moins ensuite. Pour cela, privilégiez les dispositifs amovibles. Le simple tuyau d'arrosage est indispensable dans tous les jardins. Il doit être pourvu d'une douchette qui distribue l'eau comme une pomme d'arrosoir, en douceur, et non d'une lance, bien trop agressive pour le sol (la force du jet le tasse) et les plantes. Pour autant, avec un tuyau en main, le temps paraît long... et on arrose souvent trop peu, avec des résultats décevants. Des arrosoirs sont bienvenus: un petit (3 à 6 litres) au long bec est pratique pour hydrater les plantes en pot sans excès ni débordement; deux de 10 litres (un dans chaque main !) permettent de s'occuper des arbres isolés, et surtout de mesurer les quantités apportées. Par exemple, comptez 40 litres pour un arbre bien développé.

C'EST AUTOMATIQUE !

Si vous êtes allergique aux systèmes trop compliqués mais assez distrait pour oublier de fermer un robinet, dotez celui qui commande l'arrosage d'un minuteur. Il fonctionne sans pile et il suffit de tourner un bouton pour régler le temps d'arrosage souhaité avant de vaquer à vos occupations l'esprit tranquille.

Au potager

Les besoins des légumes étant variables d'une espèce à l'autre, il n'est pas économique d'arroser tout le potager de la même manière, comme on pourrait en rêver avec un grand arroseur relié à un tuyau. L'aspersion en pluie convient au semis et aux légumes qui forment des pommes comme la laitue, les chicorées, les choux. Il est dissuasif pour les pucerons, les mouches, les altises, pratique



QUELLE QUANTITÉ APPORTER ?

À défaut de répondre à cette question, tant les situations sont variables, on peut oser des approximations. En été, pour satisfaire des légumes en plein développement, il faudrait à peu près 20 mm de pluie par semaine en sol filtrant. Après une averse, prenez l'habitude de sonder le sol sous un paillis qui semble frais : la terre en dessous peut être restée sèche. D'où l'intérêt de placer les tuyaux d'irrigation sous le paillis. Mesurer la pluie au moyen d'un pluviomètre est facile. Il s'agit d'un petit réservoir à fixer sur un piquet à l'abri du vent dominant, au milieu du jardin loin des arbres et des bâtiments. Il est gradué en millimètres : chaque millimètre d'eau récoltée indique la quantité tombée dans le jardin, 1 l/m². À moins de 20 mm par semaine, complétez par un arrosage (potager et plantations de moins de deux ans) à hauteur de 2 arrosoirs de 10 l/m². Avec un système de goutte à goutte, le débit étant connu (2 l/heure, par exemple), multipliez-le par le nombre de goutteurs pour obtenir la quantité d'eau apportée en une heure, et rapportez-la à la surface totale arrosée. Sinon, il reste simple et peu coûteux d'installer un petit compteur d'eau à la sortie du robinet d'alimentation.

dans un carré potager. Afin de limiter les pertes, choisissez un arroseur permettant de régler la surface aspergée, évitez les heures les plus chaudes et faites attention au vent. La micro-irrigation consiste, elle, à apporter de l'eau en goutte à goutte grâce à des tuyaux poreux ou percés à intervalles réguliers. Les plantes ont le temps d'absorber cet apport très lent, dont rien n'est perdu, et qui garde au sec le feuillage de celles sensibles aux maladies. C'est un dispositif bien étudié pour arroser des plantations en ligne assez denses, et qui restent en place plusieurs mois : haricot, framboisier, fraisier, carotte, fenouil, betterave, poivron, aubergine...

Si vous arrosez de la même façon des plantes plus isolées à fort développement (tomate, courge, courgette, rhubarbe, artichaut) prévoyez quelques arrosoirs supplémentaires une fois par semaine. Important : installez vos tuyaux en début de saison et disposez les paillis par-dessus sinon vous allez surtout mouiller le paillis... ■

UN POTAGER ÉCONOME

En été, la pluie suffit rarement aux besoins des légumes. Mais les bienfaits retirés de leur consommation justifient le recours à un arrosage.

Sans arrosage, difficile de cultiver un potager en été ! Si vos ressources en eau sont faibles, contentez-vous d'une petite surface; de belles récoltes sont possibles sur 15 m². Pour réussir, retenez les trois conseils suivants. Premièrement, privilégiez les semis en plein air (lire le tableau). Les légumes ainsi semés s'enracinent plus vite et en profondeur, devenant forts et résistants. Le sol devant être assez chaud, on jardine au rythme des saisons en s'adaptant au climat. Deuxièmement, avant de semer, versez de l'eau dans le sillon tout juste ouvert à l'aide du goulot de l'arrosoir en effectuant plusieurs allers-retours. Ce lit de terre humide stimule plus la

germination qu'un arrosage de surface sur les graines, lequel doit rester léger pour ne pas les déplacer. Troisièmement, supprimez tout intrus consommant de l'eau au détriment de vos légumes et éliminez les plantules qui germent hors de la ligne de semis. Sur cette dernière, arrachez certains plants et ne conservez que les plus forts, à bonne distance les uns des autres (tableau).

L'art de garder un sol frais

Entre les pluies et l'arrosage, deux techniques permettent de limiter l'évaporation aux périodes ensoleillées. Chacune a ses avantages, et elles sont complémentaires car adaptées à des saisons différentes. Au printemps, le binage. Il consiste à piocher le sol sur quelques centimètres entre les plantes. Ce travail léger l'aère et l'aide à se réchauffer. Il dissuade les racines de s'installer en surface, les incitant plutôt à s'enfoncer. La couche meuble ainsi créée fait barrage à la remontée de l'eau par capillarité. La binette déloge aussi les adventices. En été, c'est le tour du paillage: une fois le sol réchauffé et la croissance des légumes engagée, profitez de chaque tonte de la pelouse pour pailler tout le potager. Augmentez la couverture à chaque tonte, alimentez ainsi les vers de terre, activez la vie du sol et limitez l'évaporation. ■

DES LÉGUMES À SEMER

LÉGUMES	Mois de semis en plein air	Distance entre les plants (cm)	Distance entre les lignes (cm)
Betterave	Avril-mai	15	30
Carotte	Avril à juillet	6-8	20-30
Courgette	Mai à juillet	100	120
Épinard	Mars-avril et août à octobre	10	25-30
Fenouil	Avril à sept.	20	40
Fève	Février-mars et oct.-nov.	15	40
Haricot	Mai à juillet	5	65-75
Laitue	Mars à sept.	25	30
Navet	Mars à août	5-10	20
Pois	Février-mars et oct.-nov.	2-3	50-75
Radis	Février à mai et août-sept.	3	20



Interview

JEAN-YVES MEIGNEN

Jardinier de l'abbaye de Valsaintes,
à Simiane-la-Rotonde (04), et auteur*.



« ARROSER TROP PEU, C'EST DU GASPILLAGE »

Q C Ici, dans les Alpes de Haute-Provence, quelles sont les contraintes ?

Jean-Yves Meignen Nous sommes à 600 m d'altitude. Il fait froid l'hiver, très chaud l'été, la pluie est aléatoire et le vent, fort. Quant au sol, il est rocheux et très drainant. Il ne retient que très peu l'eau. Dès lors, je ne compte que sur la pluie pour arroser le potager : chaque toiture est reliée à des réserves.

Q C Une fois la pluie récupérée, quel système d'arrosage utilisez-vous ?

J.-Y. M. Au potager, la zone arrosée est équipée d'un goutte-à-goutte, soit des tuyaux parallèles espacés de 20 cm seulement en raison du sol très filtrant. Chaque tuyau comporte des goutteurs espacés de 25 cm chacun et laissant passer 2 litres par heure. En été, j'arrose en général une fois par semaine durant 3 à 4 heures, de quoi distribuer 20 l/m², soit l'équivalent d'une pluie efficace, qui s'infiltre lentement et sans tasser le sol. Pour qu'un arrosage soit utile, il faut qu'il soit suffisant... Arroser trop peu n'est pas une économie, plutôt du gaspillage.

Q C En quoi consiste la jachère estivale ?

J.-Y. M. À réduire les légumes d'été par rapport à ceux produits durant les saisons où il pleut. J'ai donc divisé le potager en deux zones, dont l'une est cultivée au printemps jusqu'à la récolte des pommes de terre, par exemple, et plus du tout en été. Le sol est juste paillé, et j'ai aussi prévu des essais avec un engrais vert très résistant à la sécheresse, le sorgho. Ses racines enrichissent le sol en humus,

ce qui augmente sa capacité à retenir l'eau. En plein été, certaines zones sont ombragées l'après-midi grâce à des pergolas où grimpe du houblon, des haricots. Les tomates ne sont plus brûlées par le soleil. Blettes, carottes, panais, chou kale et poivrons s'en portent aussi très bien.

Q C En dehors du potager, arrosez-vous le jardin ?

J.-Y. M. De moins en moins. Je l'ai réaménagé en différentes zones dont certaines ne sont plus arrosées du tout. Les plantes méditerranéennes comme les santolines, la lavande, le buplèvre, les sedums ou l'arbousier résistent très bien sans arrosage. Par contre, il ne faut pas espérer avoir un jardin très fleuri en été, car c'est pour elles une période de repos. Mon jardin contient aussi beaucoup de rosiers dont certains sont très résistants, tels les rosiers galliques, les musqués et les lianes, très hauts et profondément enracinés. S'ils sont arrosés, les rosiers remontants peuvent fleurir en été, mais rarement s'il fait vraiment très chaud. Autrefois, je paillais le sol à leur pied pour conserver la fraîcheur, mais c'est beaucoup de travail chaque année et il faut quand même désherber. À présent, j'utilise des plantes couvre-sol sobres en eau comme la sarriette aromatique, le plumbago rampant et l'*Aster oblongifolius*, tous deux à fleurs bleues, une couleur qui manque chez les rosiers.

* Il a écrit *Presque pas d'eau au potager en 2023* (éditions Rustica). *Presque pas d'eau au jardin* sortira en avril 2024.

UN JARDIN EN BONNE SANTÉ

Profiter de rosiers aux feuilles sans taches ainsi que d'une petite production de fruits et légumes savoureux est tout à fait possible au jardin écoresponsable. Mais cela passe par des méthodes dont il faut prendre l'habitude.

La plupart des maladies et des insectes prédateurs sont présents dans le sol, sur les plantes et les débris végétaux, même dans les domaines les mieux entretenus. Il est illusoire d'espérer un jardin impeccable. Les graines de plantes adventices sont capables de demeurer des années dans le sol puis de germer brusquement à la faveur de conditions favorables, contre lesquelles nous ne pouvons rien. La météo est d'ailleurs l'un des principaux éléments déclencheurs des maladies. Quand un problème survient, il n'est pas toujours catastrophique, mais sachez que certains végétaux sont plus délicats que d'autres. Ainsi, les arbres fruitiers sont convoités par une foule d'insectes plus voraces les uns que les autres et autant de maladies très courantes, plus ou moins virulentes selon les années mais susceptibles d'anéantir toute une récolte. Prévoyez donc une surveillance attentive et des soins réguliers (lire p. 92-93). Les légumes font aussi partie des plantes sensibles, notamment aux maladies, cependant on trouve de plus en plus de variétés résistantes (lire p. 84). Et, comme on renouvelle



Certains végétaux, comme les arbres fruitiers, sont plus fragiles que d'autres.

Bon à savoir

Même si une plante repousse quand on la taille, ça lui cause toujours un stress : elle doit redoubler d'efforts pour reconstituer ce qu'elle a perdu et continuer à croître. Évitez de tailler en périodes difficiles, soit quand il gèle, qu'il fait très chaud ou avant la saison sèche estivale. En outre, chaque taille, chaque plaie, chaque choc ouvre dans l'écorce une porte aux maladies. Plus elle est grande, plus la plante met de temps à la refermer. Au jardin d'ornement, la taille n'est pas obligatoire : pour avoir des plantes en bonne santé, limitez celle-ci au maximum et ne coupez jamais une branche plus grosse que votre doigt, sauf si elle est morte.

les cultures tous les ans, il est facile d'en changer, ce qui n'est pas le cas au verger. Enfin, les végétaux d'ornement souffrent avant tout de la météo (gel, sécheresse, excès d'humidité), et les autres risques majeurs sont connus (lire le tableau p. 83). En la matière, il sera toujours plus sage d'éviter les espèces sensibles tant l'offre est vaste... Partout, il est possible de choisir des plantes adaptées au sol et au climat et une fois installées, de les voir embellir sans avoir rien d'autre à faire. Et si l'une d'entre elles est vraiment trop attaquée, il est plus prudent de s'en débarrasser – bien que ce soit toujours un crève-cœur si elle est attachée à un beau souvenir ou qu'il s'agit d'un grand arbre.

Le biocontrôle, une démarche globale

L'abandon des produits de synthèse au jardin a pu laisser des jardiniers amateurs démunis. Même quand on n'en utilisait pas beaucoup, il y avait

toujours une «solution» d'urgence en cas de crise... Malheureusement, souvent au détriment de la nature. Aujourd'hui, on estime qu'il faut préserver un équilibre d'ensemble, accepter quelques pommes véreuses ou des feuilles de salades grignotées sans dégainer immédiatement un pesticide. Et il ne s'agit pas de le remplacer simplement par un pendant bio; l'action beaucoup plus douce de ce dernier risquerait de décevoir par rapport aux produits d'antan.

En fait, c'est toute une nouvelle démarche, proposée par les pouvoirs publics, qu'il faut s'approprier. Son nom ? Le biocontrôle. L'idée, c'est qu'il ne faut pas voir le jardin comme une juxtaposition de plantes, mais le considérer globalement. D'où la mise en œuvre d'un ensemble de méthodes qui s'avèrent efficaces si on les cumule, car elles

s'appuient sur des mécanismes et des interactions existants déjà dans la nature. Ainsi, on organise la concurrence: tout parasite susceptible de s'attaquer aux plantes a des ennemis naturels, qui deviennent alors des auxiliaires et qu'il nous appartient de favoriser, en augmentant notamment la variété des plantations. De fait, chaque insecte vit en étroite relation avec des plantes spécifiques. Donc, plus il y a de diversité végétale (sur la question, lire p. 30 à 49), plus on trouve d'insectes se mangeant les uns les autres, et moins on redoute le vrai risque, soit la pullulation d'un ravageur particulier (doryphore, puceron, limace...). C'est une philosophie qui demande de la confiance et du sang froid, car elle ne permet pas toujours d'agir précisément sur le problème à combattre. Elle consiste surtout à le prévenir. ■

QUELQUES VÉGÉTAUX D'ORNEMENT SENSIBLES

ESPÈCES	SYMPTÔMES	MENACES
Erable du Japon	Dessèchement des rameaux en sol trop humide.	● Verticilliose, maladie causée par un champignon.
Frêne	Dessèchement des rameaux, des jeunes pousses.	● Chalarose, maladie récente et mortelle sans traitement connu.
Orme	Flétrissement plus ou moins rapide. Les variétés Lutèce et Sapporo sont résistantes.	● Maladie sans traitement connu. Couper les branches et les arbres malades.
Marronnier	Défoliation précoce. Affaiblissement, mort des jeunes sujets.	● Mineuse (chenille). ● Chancre (bactérie).
Thuya	Brunissement généralisé.	● Diverses maladies dues à des champignons.
Aster	Feutrage blanc sur les fleurs et les feuilles (Aster novii-belgii surtout).	● Oïdium, une maladie pas mortelle mais inesthétique. De nombreuses variétés sont résistantes : <i>Aster amellus</i> (sol ordinaire), <i>A. novii-angliae</i> (sol frais)...
Buis	Défoliation totale.	● Pyrale du buis, une chenille vorace qui nécessite trois à quatre traitements par an.
Palmiers	Dessèchement.	● Charançon et papillon, deux gros insectes voraces dans le sud de la France.
Rosiers	Taches sur les feuilles et chute précoce en été. Moindre floraison.	● Maladie des taches noires. Les variétés labellisées ADR (et bien d'autres) sont résistantes.

PRÉVENIR PLUTÔT QUE GUÉRIR

Une plante forte résiste mieux aux agressions. C'est pourquoi on conseille de l'installer au bon endroit, de la nourrir et de l'arroser pour l'aider à s'enraciner, mais aussi d'éviter de trop perturber le sol à ses pieds.

C'est en observant régulièrement ses plantes que l'on peut réagir très rapidement, et couper court à un petit tracassant avant qu'il ne devienne un gros problème. Tout d'abord, on cherchera à distinguer ce qui est en cause. Les maladies se traduisent souvent par des taches sur le feuillage, provoquées notamment par des champignons microscopiques. Par contre, si la feuille est rongée, perforée, c'est plutôt l'œuvre d'une chenille (pyrale du buis). Quand elle présente une déformation, c'est que des pucerons en aspirent la sève à l'intérieur. Et lorsque les fruits sont véreux (pomme, poire, cerise, framboise), c'est qu'un insecte a pondu ses œufs en surface, car il sait que sa larve trouvera de quoi manger à l'intérieur du fruit. N'hésitez pas à vous armer d'une loupe pour détecter les insectes minuscules, araignées rouges et autres cochenilles.

Partout, retirer les feuilles malades

Une feuille tachée ou sèche ne reverdira pas, alors autant la supprimer, cela peut éviter à un virus de se propager. En effet, les spores des champignons

sont capables de subsister un temps sur les feuilles mortes, et même durant plusieurs années dans le sol. Attention: couper les feuilles malades c'est bien, mais les ramasser c'est mieux, notamment sous les arbres fruitiers et les rosiers. Reste à savoir qu'en faire... Les brûler est interdit, sauf pour une petite quantité à jeter dans le barbecue après une grillade. Heureusement, de nombreuses maladies (mildiou des tomates, oïdium des courges...) sont détruites par le compostage. Une partie demeure. Cependant, comme les maladies sont spécifiques à une espèce végétale, on peut ratisser les feuilles et les tiges malades, les broyer à la tondeuse et les déposer plus loin, au pied d'une plante qui, elle, ne sera pas menacée – une haie, par exemple.

Au potager, appliquer la rotation des cultures

Les insectes ont leurs plantes préférées. Le doryphore, par exemple, se nourrit tout l'été de feuilles de pommes de terre, puis s'enterre dans le sol où il passe l'hiver. Si, chaque année, vous plantez vos patates au même endroit, les doryphores, bien nourris, seront de plus en plus nombreux, et votre production s'en trouvera de plus en plus réduite... La rotation des cultures au potager peut réduire ce risque, et il en va pareillement avec les champignons responsables de maladies. Ainsi, on évitera de replanter les



Bon à savoir

Arroser avec un jet d'eau suffit souvent à enrayer une attaque de quelques pucerons sur un rosier ou un laurier-rose. Par contre, si les jeunes pousses en sont recouvertes (pucerons noirs de la fève), on les coupe tout simplement, ce qui évite un traitement – toutefois nécessaire si l'invasion se poursuit.



DES VARIÉTÉS RÉSISTANTES AUX AGRESSIONS

Légumes

- Carotte Fly Away (mouche de la carotte)
- Courgettes Pixar, Noriac, Luneor et Gravity (virus et oïdium)
- Concombre Crokdelis (oïdium)
- Haricots Talisman, Soliman, Sansoucy, Quartz (nains), Melissa et Ramdor (grimpants) (graisse et mosaïque du haricot, anthracnose)
- Pomme de terre Sarpo Mira (mildiou)

Arbres fruitiers

- Cassissiers Andega, Big Ben, Docteur Bauer's Omata
- Caseillier Josta (diverses maladies dont oïdium)
- Pêchers Reine des vergers, Rouge du Languedoc, Roussane de Rodez et certains pêchers de vigne (maladie de la cloque)
- Poiriers Sucrée de Montluçon, Marguerite Marillat, Conférence, Beurré Hardy (tavelure)
- Pommiers Ariane, Goldrush, Divine, Juliet (tavelure)
- Vignes Perdin, Candin, Amandin, Aladin (mildiou)

Surveillez vos plantes pour repérer au plus tôt les signes de maladie.

mêmes légumes aux mêmes endroits avant quatre ans, surtout ceux cultivés sur de grandes surfaces: pommes de terre, tomates, courges, bulbes (oignon, ail, échalote, poireau), choux et leurs familles (navets, radis), pois et fèves. Pour vous repérer, divisez le potager en quatre à six zones selon ce que vous cultivez, et faites tourner les légumes de l'une à l'autre chaque année.

Au verger, tailler en douceur

Même si elle n'a rien d'obligatoire, la taille est couramment pratiquée sur les arbres fruitiers. D'abord dans les deux ou trois premières années, pour leur donner une forme particulière (basse, aérée, palissée), puis annuellement, afin de favoriser la production de fruits. La taille étant un vecteur important de maladies, soyez respectueux

de l'arbre ! Premièrement, employez des outils adaptés et bien affûtés afin de couper net sans écorcher. Prenez le temps de les laver puis de les désinfecter d'un arbre à l'autre, soit à l'alcool, soit à la flamme d'un chalumeau. Deuxièmement, coupez «petit»: plus la branche est fine, plus vite la plaie sera protégée de la contagion. Et privilégiez la taille «en vert», entre juin et septembre, quand la sève est active: les plaies se referment alors plus rapidement (c'est surtout vrai pour les arbres à noyaux, mais poiriers et pommiers palissés sont également concernés). Troisièmement, n'appliquez pas de mastic imperméable sur une plaie ! Comme, à l'extérieur, elle n'est pas stérile, cela pourrait enfermer des microbes et favoriser leur développement. Contre l'infection, les arbres ont une défense très particulière: ils isolent la plaie infectée en fabriquant une cloison intérieure. Si vous devez absolument tailler une branche assez grosse, par exemple cassée par le vent, prenez une scie à élaguer et effectuez une coupe propre et nette. ■



VICES ET VERTUS DES PETITES BÊTES

Au sein des écosystèmes, chaque espèce a sa place et un rôle. Un même animal peut donc agir à la fois comme auxiliaire et ravageur...

Larves

Elles attaquent les racines : c'est le cas des larves du hanneton, de la mouche des légumes ou de l'otiorhynque. Sans oublier le fameux doryphore : sa larve croît dans la terre et, adulte, il y hiberne. Pour éradiquer ou limiter ces larves du sol, il existe des moyens naturels. Déjà, leur présence peut rester marginale grâce à des auxiliaires comme les hérissons et les oiseaux : si vous constatez qu'une zone est envahie, retournez-la et laissez les merles, mésanges et pies faire le ménage. Quant aux doryphores (photo), ramassez-les à la main quotidiennement durant la période où les adultes sont présents, entre mai et septembre ; ils se reconnaissent à leur carapace jaune et marron.

Nématodes

Microscopiques (moins de 1 mm), les nématodes sont des vers qui ravagent les plantes du potager et s'avèrent difficiles à éliminer naturellement. Les œillets d'Inde, et plus généralement toutes les plantes du genre *Tagetes*, constituent toutefois d'excellentes « nématocides », car elles inhibent la croissance de ces vers. Semez-les entre mi-mai et juillet, sur un sol bien humide, à raison de 5 g pour 10 m². Laissez-les se développer puis arrachez-les

et enfouissez-les très superficiellement en septembre ou en octobre. L'année suivante, vous pourrez planter vos légumes au même endroit sans risque ! Vous pouvez aussi semer des œillets d'Inde au printemps, entre les légumes en lignes, spécialement au pied des tomates et des concombres. Enfin, utilisez-les en extrait fermenté, par arrosage : pour cela, mélangez 1 kg de plantes entières avec 10 litres d'eau non calcaire, laissez fermenter cinq à six jours et versez le tout à l'arrosoir au pied de vos végétaux attaqués. Notons quand même que si la majorité des nématodes que l'on rencontre sont nuisibles, certains sont utilisés pour la lutte biologique, comme *Phasmarhabditis hermaphrodita*, *Heterorhabditis megidis* ou *Heterorhabditis bacteriophora*. Si vous décidez d'en introduire, leur manipulation doit être effectuée avec précaution.

Limaces et escargots

Pour lutter contre les gastéropodes, ramassez-les à la main après une bonne pluie et mettez-les à l'extérieur du jardin, dans la nature :



ils régaleront les merles...

Si nécessaire, essayez un produit à base de phosphate ferrique, du type Ferramol, qui semble non nuisible pour les hérissons et les oiseaux (à utiliser avec précaution car il peut être irritant).

Les solutions naturelles, telles la cendre de bois ou la bière, ont une efficacité limitée : épandue au pied des plantes, la cendre empêche les limaces et escargots de passer tant qu'elle est sèche, mais devient inefficace dès qu'elle est humide. Quant aux pièges à bière, ils sont particulièrement efficaces... ce qui se révèle parfois contre-productif, car leur odeur attire plus de limaces qu'ils ne peuvent en capturer.



SÉPARER LE BON GRAIN DE L'IVRAIE

Chasser les « mauvaises herbes » n'est pas forcément un bon calcul. Certaines sont les bienvenues quand on sait les gérer.

Chasser les indésirables

Les plantes vivaces qui se reproduisent abondamment doivent être surveillées de près. C'est le cas de l'armoise ou de la bardane, dont la racine pivotante s'enlève à la gouge à asperge, mais également au chiendent. Quant à l'oxalis, qui arrive dans les pots des jardinerie, il parvient à former de véritables tapis. Éliminez donc la moindre plantule dès le départ ! Ayez aussi un œil sur les herbes poussant de façon accélérée : le chardon, qui développe dans la saison

des racines de plus de 1 m, la potentille rampante, le liseron, la renoncule et la prêle. La ronce se révèle une championne de vitesse, avec des pousses de plus de 3 m en une saison. Enfin l'ambrosie, dont le pollen provoque des allergies (rhinite, conjonctivite, trachéite, asthme, urticaire, eczéma) entre août et septembre, est aussi une grande ennemie. Dans tous les cas, aucune mauvaise herbe ne doit se développer dans les semis, à côté des plantes fragiles ou récemment plantées, entre les légumes (auxquels elles font concurrence pour le soleil, l'air,

l'eau et les éléments nutritifs) ou en bordure du potager (car elles abritent parfois des limaces).

Garder les inoffensives

Certaines plantes annuelles ne sont pas nuisibles ; désherber ponctuellement suffit. Le séneçon vulgaire se développe en trois mois en toute saison, mais il se bine aisément (attention, si l'on agit lorsqu'il est en fleur, il continue à former ses graines, même au sol). Le mouron s'arrache aussi sans souci. Et la vesce cultivée peut être utile. Ses racines portent des nodules dans lesquels vivent des bactéries captant l'azote de l'air. Si cette plante vous gêne, ne l'arrachez pas, coupez plutôt les tiges en laissant les racines dans le sol ; elles se décomposeront en enrichissant la terre en azote.



La bardane est une bonne « mauvaise herbe », à la fois utile et comestible.

LE GÎTE, LE COUVERT ET AUTRES UTILITÉS

Certaines plantes servent de refuge à la faune utile. Sans les laisser vous envahir, vous pouvez en conserver par endroits. Ainsi, l'ortie nourrit les chenilles des papillons : gardez-en un peu au fond du jardin. Quand elle prend de l'ampleur, coupez-la pour faire du purin, riche en éléments nutritifs, et arrosez les autres espèces avec. Le lamier, lui, fleurit tôt en saison et alimente les premiers insectes

butineurs : laissez-en quelques pieds en bordure de massifs. Le plantain produit des graines dont raffolent les oiseaux, tandis que le trèfle fixe l'azote de l'air dans le sol grâce à ses racines. Enfin, d'autres « mauvaises herbes » sont comestibles et relèvent délicieusement les salades, comme le pissenlit (qui attire les pollinisateurs), la pâquerette ou la cardamine.

UN DÉSHÉRBAGE INTELLIGENT

Si éliminer les plantes indésirables est indispensable, la tâche reste généralement pénible. Alors autant opérer de manière efficace et rapide, afin de profiter au maximum de son jardin.

La gestion différenciée

De nombreux services municipaux pratiquent la « gestion différenciée » des espaces verts, autrement dit un entretien basé sur l'importance de la fréquentation des lieux. On entend par là que les endroits très passants sont bien désherbés, tandis que les moins animés sont gardés plus sauvages, ce qui préserve des zones vitales pour les insectes, les oiseaux ou les hérissons. Il est intéressant de procéder de même dans son jardin, en entretenant avec soin les espaces de circulation et en laissant plus de liberté aux plantes qui se développent à la périphérie.

Privilégier la prévention

Quand il faut intervenir, mieux vaut prévenir, afin d'empêcher les mauvaises herbes de germer ou de s'installer durablement. Plusieurs techniques sont

possibles. Au moment de planter un arbre ou une haie, on couvre la terre au pied avec des cartons, on pose par-dessus du compost, de la paille, des feuilles mortes, des tontes de gazon ou un paillis classique. Cela permet aussi de garder l'humidité. Au potager, entre la récolte d'une culture et le début de la suivante, on ne laisse pas la terre nue, on sème des engrais verts comme la phacélie et la moutarde, qui poussent vite et empêchent les mauvaises herbes de s'installer. Elles peuvent être coupées ou tondues après deux ou trois mois de culture – ou laissées sur place, car elles enrichiront le sol en se décomposant. Enfin, avant le semis, on dépose sur le sol un film biodégradable (dit aussi bioplastique) issu de matières renouvelables, comme le maïs, la canne à sucre ou le blé, qu'on laisse pendant deux semaines. Si le soleil brille, la température grimpe jusqu'à 50 °C sous le

plastique et tue les graines des indésirables. Enfin, on pense aux plantes couvre-sol (lire aussi p. 64), très utiles pour réduire le désherbage.

Quel moment pour agir ?

Pour contenir le développement de la plupart des espèces annuelles, mieux vaut agir entre la levée des graines et la formation des fleurs. Les vivaces nécessitent des interventions tous les ans, au moins une fois au printemps, puis en automne, et ce plusieurs années de suite. Les mauvaises herbes s'affaiblissent au fil du temps... Il est préférable de biner après une bonne pluie, pour faciliter l'extraction des racines. Un second passage 15 jours plus tard, quand il fait chaud et sec, avec une binette très aiguë, affaiblit durablement les plantes ou les élimine.

STOP AUX PRODUITS CHIMIQUES !

Les herbicides de synthèse, particulièrement nocifs, sont interdits pour les particuliers depuis le 1^{er} janvier 2019. Il existe des alternatives

naturelles : l'eau bouillante, quand les mauvaises herbes ne sont pas trop envahissantes ou si la surface est limitée ; un couteau à désherber, afin de supprimer les

racines en profondeur des pissenlits ; un scarificateur, pour éliminer la mousse du gazon. Attention au vinaigre, parfois employé : il risque d'acidifier le sol.





LE FAUX SEMIS

On peut réduire la quantité de graines de mauvaises herbes présentes dans le sol grâce à un « faux » semis. Pour cela, on prépare la terre comme pour un vrai et on arrose en pluie fine. Les plantes indésirables germent alors en 15 jours : un simple binage les élimine. Il n'y a plus qu'à installer le « vrai » semis !

Paille, plate-bande de moutarde, engrais vert type phacélie, ou encore eau bouillante permettent de lutter contre les mauvaises herbes.

LA LUTTE BIOLOGIQUE

Quand les méthodes générales de prévention contre les dégâts des insectes et des limaces ne suffisent pas, on peut mener une action biologique ciblée, progressive, proportionnée au danger et respectueuse de l'environnement.

Les auxiliaires sont des êtres vivants « lâchés » sur les plantes pour combattre un agresseur particulier. Par exemple, les larves de coccinelles sont efficaces contre des pucerons. Cette méthode vise non pas à éradiquer les populations de nuisibles, mais à les réguler afin qu'elles ne constituent plus un danger. Les professionnels l'utilisent largement, notamment dans leurs serres où les auxiliaires ne sont pas assez nombreux naturellement. Au jardin amateur, c'est davantage l'occasion d'une expérience qu'un réel moyen de lutte. Cela suppose d'identifier parfaitement les ravageurs concernés, ce qui est loin d'être évident, et d'attendre qu'ils soient assez nombreux – mais pas trop – pour agir. En effet, si les proies sont en faible quantité, elles seront vite mangées; les prédateurs ailés que l'on a introduits s'en iront alors voir ailleurs, ou mourront de faim. À l'inverse, si elles sont

en surnombre, les auxiliaires seront débordés... Comme il s'agit d'organismes vivants que l'on se procure sur commande, il faut vraiment choisir le bon moment ! Par ailleurs, la méthode s'avère assez coûteuse. Dans un jardin écoresponsable, on a donc intérêt à favoriser des « combattants » déjà présents (lire aussi p. 30-49), car ils ont toutes les chances de se multiplier.

Insecticides « vivants »

Dans le cadre de la lutte biologique, on peut lâcher ou déposer les insectes auxiliaires sur les plantes. Mais d'autres organismes utiles – champignons, bactéries ou même virus – sont bien trop petits pour être ainsi manipulés. Le plus connu est le bacille de Thuringe (*Bacillus thuringiensis*), dit Bt, une bactérie qui secrète des cristaux mortels pour les chenilles. Il est vendu sous la forme d'une poudre à diluer et à pulvériser, par exemple sur un buis victime de la pyrale. Les chenilles présentes ingèrent les cristaux en mangeant les feuilles, et meurent rapidement. L'idéal ? Pas forcément. Ce produit insecticide ne cible, certes, que les chenilles, mais sans distinction entre elles. De fait, il agit aussi bien sur les voraces qui mangent nos plantes (processionnaire du pin, piéride du chou, noctuelle, vers des pommes, etc.) que sur les chenilles des papillons que l'on aime tant voir fréquenter nos jardins... Il est donc important de ne l'employer que sur les plantes en réel danger. Même un produit bio n'est pas anodin.

Attrape-insectes

On en distingue de deux sortes.

> **Le piège collant :** enduit de glu, il retient prisonniers de petits animaux volants ou rampants. Sous forme de collier autour des troncs, il piège les fourmis qui montent dans les arbres

LES VOILES ANTI-INSECTES

Sur le même principe que les filets que l'on pose sur plantes et arbres afin de protéger leurs fruits (cerises, framboises, cassis...) de l'appétit des oiseaux, on dispose de voiles légers, à mailles très fines, pour se défendre contre les insectes, notamment au potager. Ils laissent passer l'air, l'eau de pluie et la lumière, mais bloquent mouche de la carotte, piéride du chou, altises, pucerons... Seule condition : les placer correctement sur des arceaux au-dessus des plantes, sans toucher le feuillage, de façon que les insectes ne pondent pas leurs œufs dessus. Veillez aussi à choisir des arceaux assez hauts afin d'éviter de confiner autour des plantes un air plus chaud ou trop humide en cas de pluie.



Les pièges collants de couleur jaune attirent les mouches.

fruitiers. On peut aussi suspendre, dans les cultures, des cartes colorées (pièges chromatiques), en jaune de manière à attirer les mouches (celle de la cerise, de l'olive, du brou de noix) ou en bleu pour les thrips.

➤ **Le piège à phéromone** : il contient, dans une capsule, l'hormone émise par l'insecte femelle pour attirer son mâle, ainsi qu'un fond englué qui va le garder prisonnier. Les phéromones sont spécifiques à chaque espèce animale (vers des pommes, mineuse de la tomate, drosophile suzukii...).

Même si seuls les insectes qui se retrouvent captifs sont détruits, recourir à des pièges est utile à plusieurs niveaux. Les observer permet tout d'abord d'évaluer la quantité de ravageurs, dont le nombre peut stagner si les auxiliaires naturels (coccinelles, syrphes, oiseaux, chauve-souris) sont suffisants pour les contrôler. Quand les pièges retiennent beaucoup d'insectes, on les renouvelle, mais si la pression est trop forte, il faut effectuer un traitement, par exemple du Bt contre le vers des fruits ou la pyrale ou poser un voile anti-insectes (lire l'encadré p. 90). ■



CONTRÔLER LES LIMACES

Celles qui nous dérangent dévorent normalement les matières végétales juste mortes. Dans ce rôle, seuls les champignons les concurrencent. D'ailleurs, partout où ils abondent, elles manquent de travail et de nourriture, et donc se développent beaucoup moins. Au jardin, on favorise les champignons en plantant des arbres et des arbustes, en épandant du bois broyé.

Deux périodes sont cependant délicates : après leur repos hivernal puis estival, qu'elles passent à la diète, les limaces sont affamées et se jettent sur les plantes bien vivantes, notamment les jeunes pousses et les crucifères (radis, moutarde) qui les attirent très fort. Hervé Covès, ingénieur agronome, conseille d'aménager des zones de régulation autour des plantes sensibles aux

limaces, voire des hôtels à champignons... Pour ce faire, disposez des tas de bûches, de préférence à l'ombre, et laissez-les à l'abandon. Ils seront vite colonisés par des champignons, concurrents des limaces, puis par leurs prédateurs : carabes, staphylins, hérissons...

LES MÉDECINES DOUCES DU JARDIN

Les remèdes simples ou à base de plantes fortifient et stimulent les défenses naturelles tout en permettant de réduire l'usage de certains produits.

Trois types de solution selon le problème

> **Infusion** Rapidement préparée, elle permet de réagir à une attaque d'insectes, notamment de pucerons au printemps, moment où les auxiliaires ne se montrent pas encore très actifs. Ciselez 100 g de plantes fraîches ou 20 g de plantes sèches dans un récipient en inox, couvrez d'un litre d'eau et portez à frémissement. Coupez le feu, couvrez et laissez infuser jusqu'à refroidissement. Filtrez et utilisez dans les 24 heures. La lavande, la menthe et la santoline s'utilisent sans dilution; l'absinthe, l'origan et la tanaïsie doivent être dilués à 20%.

PRODUITS DE MÉNAGE

Au jardin aussi, on les utilise, d'autant qu'ils sont efficaces, biodégradables et pas chers. Ainsi le savon noir en pâte à 2 ou 3 % agit contre pucerons, araignées rouges, cochenilles et thrips. Diluez-le à l'eau chaude, laissez refroidir et pulvériser – jusqu'à trois fois si nécessaire, à trois jours d'intervalle, en évitant les heures chaudes. Il rend aussi les autres préparations (bouillie bordelaise, bicarbonate) plus adhérentes au feuillage, et réduit les doses nécessaires. L'huile végétale (de colza ou autre), elle, neutralise les insectes (pucerons, cochenilles) en les enrobant d'un film gras, ainsi que les larves et les œufs, par exemple sur l'écorce des arbres fruitiers en janvier-février (traitement d'hiver). Battez au fouet deux cuillerées à soupe d'huile avec autant de savon noir liquide, puis ajoutez 1 l d'eau tiède pour obtenir un produit à pulvériser.

> **Décoction** Destinée à traiter des espèces coriaces, elle a une action plus puissante. Procédez comme pour l'infusion, mais faites macérer à froid la plante durant une nuit. Le lendemain, portez doucement à ébullition, baissez le feu, couvrez et laissez frémir 20 minutes. Éteignez et attendez que cela refroidisse, toujours à couvert. Filtrez et pulvériser dans les 24 heures, le soir ou tôt le matin.

> **Fermentation** C'est le procédé employé pour fabriquer notamment le purin d'ortie. Comptez 1 kg de plante fraîche ciselée pour 10 l d'eau de pluie, à placer dans un récipient (plastique, inox) assez large et muni d'un couvercle non hermétique. Laissez macérer à l'ombre, la température idéale étant de 20 à 25 °C. Mélangez au moins une fois par jour; la fermentation provoque la formation d'une mousse blanche en surface. Dès que vous n'en voyez plus, c'est prêt! Filtrez finement et utilisez très vite. Un purin bien filtré se conserve quelques semaines au frais, à l'abri de la lumière, dans un bidon ou une bouteille remplis à ras bord et hermétiquement bouchés. Ne vous servez pas d'un purin nauséabond, il est en voie de putréfaction.

Argile en badigeon

Destiné aux arbres fruitiers et appliqué sur leur écorce, ce soin agit comme un baume. Il pénètre jusque dans les moindres fissures, et asphyxie les larves d'insectes qui voudraient y passer l'hiver avant de se jeter sur les jeunes pousses au printemps. Appliquez-le en automne ou en fin d'hiver sur les arbres encore nus. Si la terre du jardin est argileuse, récupérez celle des taupinières: une fois séchée et tamisée, elle est parfaite. Ajoutez assez d'eau ou une infusion de plantes pour obtenir un liquide onctueux à appliquer au pinceau. Un peu d'huile ou de savon noir évite au badigeon de craquelier



Pour parer une attaque d'insectes, une infusion ou une décoction de plantes peuvent être efficaces.

QUELLE PLANTE POUR QUELLE ACTION ?



- **Prêle des champs :** stimule les défenses contre les maladies (oïdium, mildiou, rouille...) et renforce les tissus végétaux. À diluer à 20 % avant diffusion.
- **Fougère aigle, sureau, tanaïsie, absinthe :** insecticides naturels. À pulvériser pur.
- **Ortie :** stimule et fertilise. À diluer à 10 % et à pulvériser au printemps.
- **Consoude :** stimule au printemps en pulvérisation (diluée à 5 %) et fertilise les légumes toute la belle saison en arrosage (diluée à 20 %).
- **Fougère :** insecticide. À pulvériser diluée à 5 %.

en séchant. L'argile est bactéricide, antiseptique et fongicide. Son action s'avère plus douce que celle de la chaux du blanc arboricole du commerce.

Soufre et cuivre : on réduit les doses

Contre les maladies, les produits autorisés en agriculture bio offrent peu de solutions curatives. Les extraits de plantes sont précieux pour stimuler et renforcer les défenses, mais quand une météo estivale humide ou chaotique favorise les contaminations, la prévention par le soufre ou le cuivre protège les plus sensibles. Le soufre est notamment à utiliser (avant ou dès les premiers symptômes) contre l'oïdium, qui couvre d'un feutrage blanc les feuilles des courges, des courgettes, des concombres, de certains rosiers et d'arbres fruitiers, dont la vigne. Sauf s'il fait très chaud, car le soufre peut causer des brûlures sur les plantes au-delà de 28 °C – on pulvérise alors plutôt du bicarbonate de potassium ou de soude (5 g/litre d'eau). Contre le mildiou (tomate, pomme de terre, vigne), la tavelure et la moniliose (maladies du fraisier et des arbres fruitiers), la bouillie bordelaise à base de sulfate de cuivre s'avère efficace si elle est pulvérisée sur feuillage sec, avant une période de pluie annoncée. La quantité maximale autorisée par an est de 20 g pour 10 m², car le cuivre s'accumule dans le sol et peut devenir toxique pour les vers de terre et les champignons. Réduisez les doses préconisées sur l'emballage, afin de pouvoir traiter chaque fois que le produit a été « lessivé » par la pluie (soit quand le pluviomètre cumule 20 mm d'eau). ■

BOUTURAGE, MODE D'EMPLOI

L'opération consiste à faire s'enraciner un morceau de tige, de racine ou de feuille prélevé sur une plante. Certaines germent facilement ; pour d'autres, un peu de méthode est nécessaire.

Les plantes faciles à bouturer

Débutez avec le laurier-rose ou le forsythia. Le premier s'enracine en été, au bout d'un mois, dans un verre d'eau. Le second directement dans la terre, à toute époque de l'année. Le saule, le groseillier à fleurs et le lierre permettent également des boutures faciles à réaliser en pleine terre.

Choisir le meilleur moment

Les « boutures de bois vert » sont prises sur des rameaux tendres, aux extrémités des branches, au printemps ou en début d'été. Elles donnent

de bons résultats avec le buis, le buddléia, le basilic, la tomate, le géranium, le romarin, le thym, le fuchsia et l'hydrangéa.

Les « boutures semi-aoûtées » sont prélevées entre la mi-août et la mi-septembre sur des rameaux encore un peu verts, mais en train de se lignifier (se transformer en bois).

On les repère à leur base dure, de couleur brune, et à leur pointe encore tendre. Laurier, groseillier à fleurs, caféier, lilas, lierre, rosier, hortensia seront travaillés pendant cette période.

Les « boutures de bois sec », quant à elles, sont prélevées quand le rameau est totalement lignifié (durci), soit à partir d'octobre. Troène, seringat, saule, ficus, forsythia et viorne se multiplient bien ainsi.



DANS L'EAU

Cette technique est utilisée pour les lauriers-roses, les sauges, les tomates, les basilics et les saules. Coupez un rameau de 10 cm de long, à 5 mm sous une feuille. Ôtez les feuilles qui risquent de tremper dans l'eau. Mettez votre bouture dans un verre d'eau et

renouvelez cette dernière tous les trois jours. Selon la plante, les racines apparaissent entre une semaine et deux mois. Plantez dans du terreau quand les racines mesurent moins de 10 cm de longueur, sans trop attendre car elles risquent de pourrir.



Un exemple de bouturage avec la sauge 'Pink Blush'.

1. Coupez un rameau.
2. Prélevez des tiges d'une dizaine de centimètres.
3. Retirez les feuilles de la base et les plus grandes de la partie supérieure.
4. Plantez chaque tige dans un godet rempli de terreau humide.



Prélevez de la bonne manière

Procédez tôt le matin, quand les tissus des végétaux sont gorgés d'eau. Pour tous types de boutures, avec un sécateur propre, coupez des rameaux n'ayant pas encore fleuri, de 10 cm de long. Coupez 5 mm juste sous une feuille (ou un bourgeon) car, à cet endroit, la concentration d'hormones stimulant la production de racines est maximale. Ôtez les feuilles

inférieures et supprimez avec l'ongle l'extrémité tendre. Si vous devez attendre quelques jours avant de mettre en terre les rameaux, enveloppez-les de papier absorbant humidifié, puis placez-les dans un sac en plastique et rangez-les au réfrigérateur. Le jour J, mettez-les dans un pot et couvrez avant de transplanter. La bouture se dépose dans du terreau humide, dans un godet, par exemple. Pressez pour faire adhérer la

terre autour. Étiquetez. Couvrez à nouveau de plastique transparent et mettez à l'abri dans un endroit entre 18 et 24 °C, à la lumière mais pas en plein soleil. Régulièrement, ôtez ce qui moisit, dessèche ou meurt. Les boutures s'enracinent entre six semaines et un an... Si leur tige conserve sa couleur et si les bourgeons grossissent, cela veut dire qu'elles ont pris. Transplantez au jardin au printemps suivant, après l'apparition des premières feuilles.



TOUTES GREFFES DEHORS

La greffe est considérée comme l'étape ultime dans le parcours d'un jardinier, celle qui demande le plus de savoir-faire. Nos conseils avant de vous lancer.

Comment ça marche ?

La greffe est une technique qui permet d'associer par « soudure » naturelle le système racinaire d'une plante vigoureuse, mais sans grand intérêt (le porte-greffe), à une variété pleine d'atouts, mais au système racinaire peu performant (le greffon). On obtient un nouveau sujet alliant les qualités des deux. Pour que l'opération prenne, les plantes doivent appartenir à la même famille botanique (rosacées, fagacées, moracées...) ou, mieux, au même genre (*Prunus*, *Castanea*, *Ficus*...). Arbres fruitiers et vignes, rosiers, glycines, lilas et conifères nains sont presque toujours greffés.

À quoi ça sert ?

Cette pratique est avantageuse à bien des égards. On l'utilise avant tout pour avoir des plantes vigoureuses et résistantes aux maladies ; les sujets ainsi obtenus ont en effet moins – voire pas du tout – besoin de traitements (légumes). On greffe aussi afin d'obtenir de meilleures performances dans les sols un peu difficiles – salés (bord de la mer), calcaires, secs – ou sur des terrains en climat un

peu trop froid. On le fait aussi pour produire rapidement un stock important de plantes que l'on ne peut bouturer, diviser ou semer (pivoine arbustive). Enfin, la greffe sert à favoriser une mise à fleurs, donc à fruits, rapide et abondante (agrumes ou noyers).

Choisir le bon porte-greffe

Chaque plante jouit d'un porte-greffe adapté, c'est-à-dire une plante sélectionnée pour des

qualités qu'elle va transmettre au greffon. En tant qu'amateur, le plus simple est de prendre un « franc », c'est-à-dire un plant issu d'un semis de graines de la plante à multiplier ; les francs montrent toujours une grande vigueur. Si vous achetez un rosier ou un arbre fruitier, renseignez-vous auprès du vendeur sur la nature du porte-greffe. En sol calcaire, un rosier greffé sur *Rosa canina* aura une meilleure tenue et jaunira beaucoup moins facilement. Si votre sol est lourd, argileux, mieux vaut qu'il soit monté sur *R. laxa* ou *R. multiflora Inermis*. Un pommier sur M11 montrera une bonne résistance face aux pucerons lanigères, tout comme un poirier greffé sur Farold 87. Daytor restera, lui, solide face au feu bactérien.



LES VARIÉTÉS ORIGINALES

Parfois, obtenir des végétaux spéciaux – arbre fruitier nain ou portant plusieurs variétés ou différents fruits (poires et coings), sujet « pleureur » – n'est possible que par une greffe. Dans ce dernier cas, le but est d'offrir à la plante intéressante un « tronc » ou une « tige » assez hauts,

qu'elle n'aurait pas pu produire toute seule. On met en valeur son port naturellement pleureur ou buissonnant en la surélevant de 50 cm à 1,5 m environ. C'est ainsi que l'on monte sur tige rosiers, fuchsias, anthémis, lilas, saules, lavandes, bégonias comme osmanthes.



DU BON USAGE DU MARCOTTAGE

Cette technique se fonde sur la capacité de certaines plantes à se multiplier. On abaisse leurs branches au sol, elles s'enracinent et donnent un nouveau sujet.

Le marcottage peut être vu comme une bouture, mais en moins risqué, puisque le jeune plant n'est détaché du pied mère que lorsqu'il a développé ses propres racines. À l'instar du bouturage, le marcottage conserve les caractéristiques génétiques de la plante de départ, puisqu'il n'y a ni fécondation ni brassage génétique. Il est plutôt réservé à l'amateur, car c'est une technique de multiplication lente et difficile à pratiquer à grande échelle.

Comment s'y prendre ?

On opère d'avril à juillet. Si l'enracinement est plus ou moins rapide en fonction des espèces, la séparation d'avec le pied mère doit avoir lieu en octobre-novembre ou au printemps suivant, selon le développement du plant. Le procédé peut s'appliquer à toutes les espèces dotées de branches basses assez souples pour être abaissées à terre. Il convient d'en choisir une longue, d'entailler le bois sur 1 mm de profondeur à l'endroit qui va toucher le sol, juste sous un bourgeon, et de supprimer toutes les feuilles qui seraient enterrées. On creuse alors une petite tranchée dans laquelle on place la tige courbée, maintenue par un ou deux crochets, puis l'on comble avec de la terre. Sa partie libre est à redresser avec un tuteur.

Marcottage en l'air (ou annulaire)

Ce système est utilisé pour multiplier des arbres comme le caoutchouc ou le figuier. Effeuiliez le milieu d'une belle branche, incisez l'écorce à cet endroit et, seulement si l'espèce est difficile à multiplier, saupoudrez d'hormones naturelles de bouturage (vendues en jardinerie et contenant de l'auxine). Enveloppez cette partie avec un mélange de terreau et de mousse humides, puis maintenez par un petit sac en plastique fermé aux deux extrémités par du raphia. Ce manchon doit rester humide. Lorsque des racines sont apparues, coupez sous la marcotte, enlevez le sac et plantez la motte racinaire.



Marcottage en serpent

Il est généralement effectué sur de longs rameaux que l'on courbe en plusieurs endroits pour les enterrer et obtenir ainsi plusieurs plants. Il s'applique à la glycine, au jasmin ou au chèvrefeuille, qui développent tous de longues tiges souples.

LES PLUS FACILES

Les ronces sont l'exemple même du marcottage naturel. Leurs longues tiges s'enracinent en touchant le sol et redonnent une ronce. Parmi les arbustes faciles à marcotter, citons le rhododendron, la viorne, le deutzia, l'hydrangéa arbustif, le romarin, le forsythia et le laurier-rose. Les plantes grimpantes produisant de longues tiges souples se marcotent aisément aussi : jasmin, chèvrefeuille, passiflore, hydrangéa grimpant, lierre, glycine et clématite.

SOMMAIRE

100 C'est moi qui l'ai fait !

102 Halte aux matières
non durables

104 Les outils, point trop n'en faut

106 Quels équipements sont
incontournables ?

108 Votre liste
de matériel



Consommer mieux



Une plante écoresponsable a l'avenir devant elle, toutes les chances de se plaire et de prospérer dans votre jardin. Après avoir été séduit par des promotions trompeuses, des fleurs trop vite passées, des végétaux fragiles ou qu'il faut arroser tout l'été, on apprend assez rapidement à faire les bons choix. Malheureusement, les magasins l'ont si bien compris qu'ils élargissent toujours plus l'« univers du jardin » : sacs de terreau, cabanes à outils, mobilier d'extérieur, tondeuses connectées, barbecues et autres objets de décoration font de l'ombre aux plantes ! Alors, ne perdez pas de vue l'essentiel.

C'EST MOI QUI L'AI FAIT !

Sans aller jusqu'à affirmer que le meilleur achat est celui dont on s'abstient, on peut dire que faire soi-même participe d'une démarche responsable.

Le jardinage est également un loisir créatif ! Vous avez déjà vu comment fabriquer des paillis (p. 60), préparer votre compost (p. 66), élaborer infusions et autres décoctions pour le traitement ou les soins (p. 92-93). Sachez que vous pouvez aussi produire une partie de vos plantes ainsi que divers accessoires très utiles pour les cultiver.

Plaisir de semer

Le semis est à la fois un mode de multiplication économique, écologique et riche d'enseignements. Pour le prix d'une plante en pot, un sachet de graines permet d'en obtenir des dizaines, qui pousseront sur votre terrain sans avoir eu besoin du terreau du commerce, d'un véhicule pour le transport, d'une dépense d'énergie, etc. Bien refermé, un sachet se conserve deux à trois ans dans un placard au frais et au sec. Vous n'avez que faire d'un si grand nombre de plantes ? Pensez à vos amis : chacun sème des fleurs et des légumes différents, puis les jeunes plants sont partagés lors

d'un atelier « repiquage festif ». Une graine met quelques jours à germer. On la guette, on est fier quand apparaît la pousse verte et on se prend d'affection pour les végétaux qu'on élève ainsi. Au début, semez quelques fleurs, des plantes aromatiques (basilic, persil, coriandre) et potagères.

Vous aurez rapidement envie de récolter sur elles vos propres graines. Si vous avez gardé une âme d'enfant, ne manquez pas l'occasion de recueillir celles que les arbres dispensent généreusement pour les replanter. Étudiez ainsi l'étonnante diversité des glands, faines, samares d'érables et autres capsules dans lesquelles se forment leurs semences.

La magie du bouturage

Prélever un rameau d'arbuste, le piquer dans un pot de terreau et constater qu'il s'y enracine et produit une plante identique à celle d'origine : voici la magie du bouturage. La réussite dépend



RECONNAÎTRE UNE PLANTE ÉCORESPONSABLE

La certification **Fleurs de France** indique que le végétal a été produit dans l'Hexagone. Le label **Plante bleue** va plus loin et assure qu'il a été cultivé dans notre pays et de façon écoresponsable (économie d'eau et d'énergie, réduction des traitements).

Le **label AB** garantit une culture biologique, mais il s'applique essentiellement aux espèces comestibles. À savoir, ces logos concernent surtout les plantes en jardinerie. Quand vous le pouvez, privilégiez celles des pépiniéristes près de chez vous. Les avantages ? Transport

minimum, conseils et service après-vente, et parfois des jardins d'exposition qui sont source d'inspiration. Par ailleurs, ne manquez pas les fêtes des plantes ! Elles offrent l'occasion de rencontrer des spécialistes d'autres régions, de s'ouvrir à d'autres horizons. Retenez, enfin, que

l'important est dans le pot. Méfiez-vous des plantes dont le volume aérien est très supérieur à celui du contenant. Souvent, elles sont dopées aux engrais ou forcées en serre par le chauffage. Soumises à des conditions plus rudimentaires chez le jardinier amateur, elles peuvent souffrir.





Semer des graines et veiller aux plants qui poussent est bien plus gratifiant que d'acheter des plantes en pot...

bien sûr des espèces (le romarin s'avère quasiment inratable), mais comme c'est sans risque pour la plante mère et que cela ne coûte rien, vous pouvez tenter de multiples expériences en explorant le jardin de la famille, des amis, des voisins... Autant de plantes gratuites, d'apprentissage du temps long et d'école de la patience.

Avec les vivaces, tout va beaucoup plus vite. Asters, heuchères, graminées, hémérocailles et autres constituent une touffe qui s'élargit au fil du temps grâce à l'émergence de nouvelles pousses en périphérie. Quand celles du centre deviennent âgées, elles dégénèrent. Il suffit d'arracher l'ensemble à la fourche, de trancher la touffe en deux, puis en quatre, voire davantage, d'éliminer les éclats du centre et de replanter ceux en bordure, afin d'obtenir autant de nouvelles plantes, toujours identiques à celle d'origine. Le même procédé fonctionne pour diverses espèces bulbeuses (narcisse, perce-neige, muscari...) dont le bulbe principal produit des bulbilles à sa base.

Un peu d'huile de coude

En développant ses compétences en petits travaux, on échappe à la standardisation de nombreux accessoires transportés sur de grandes distances, car fabriqués dans des pays lointains avec des matériaux discutables, notamment beaucoup de bois traités avec des insecticides nocifs pour le jardin. Ainsi, même si vos compétences sont

réduites, n'achetez pas de tuteurs. Ceux taillés dans une branche d'arbuste de votre haie seront infiniment plus pratiques, adaptés à la situation et discrets. Un seul pied de bambou vous en fournira de belles quantités. De même, pour réaliser un carré potager, assemblez quatre planches que vous pouvez faire découper aux dimensions qui vous conviennent dans tout magasin de bricolage. Demandez du sapin de Douglas (résistant aux intempéries sans traitement), ajoutez quatre charnières, et le tour est joué ! Le cas échéant, un proche sera ravi de vous aider. Envisagez alors la construction d'un châssis vitré afin d'abriter vos semis.

Après le bois, découvrez toutes les possibilités du fer à béton (celui qui sert d'armature au béton armé). Exposé à l'air, il rouille et se fond dans le décor du jardin. Vous le trouverez dans les magasins de matériaux sous forme de tiges plus ou moins souples, de colonnes destinées à armer des poteaux (chaînage) ou de grilles. Suspendu au mur, un panneau de treillis soudé fait office de treillage à grosses mailles, idéal pour palisser les plantes grimpantes, facile à installer et vraiment peu coûteux. Le fer à béton se découpe à l'aide d'un coupe-boulon. Il peut aussi se courber afin de former des arches, voire une tonnelle. Internet regorge de réalisations... Ne vous laissez pas décourager par les plus ambitieuses, restez au plus près de vos besoins. ■

HALTE AUX MATIÈRES NON DURABLES

Le plastique a envahi les jardins. Or, il est d'une fabrication énergivore, trop souvent jetable, pas toujours recyclé et, sous certaines formes, polluant. Mais d'autres matériaux, même naturels, ne conviennent pas toujours. Nos conseils.

Le plastique, c'est pas automatique !

Quand il n'y a pas d'alternative, faites en sorte qu'il soit au moins réutilisable, afin de le faire durer le plus longtemps possible.

> **Les bâches de plantation** Si vous en avez dans votre jardin, surveillez-les attentivement. Au bout de quelques années, les fibres s'usent, se désagrègent en microparticules et s'éparpillent dans la nature, où elles peuvent être ingérées par la faune. N'attendez pas ce stade pour les retirer et les porter en déchetterie. En remplacement, installez un paillis naturel (lire p. 60-63).

> **Les bâches d'occultation** Étanches et de couleur noire, elles sont pratiques pour désherber une zone à planter sans travail du sol. Assez épaisses, on peut les réutiliser de nombreuses fois, mais deux couches de carton d'emballage biodégradable ou un vieux tapis auront le même effet.


> **Les pots de culture** Réemployez ceux des plantes que vous achetez. Les plus petits (9 cm) ont la bonne dimension pour semer, bouturer, repiquer. Dans les plus grands, rempotez les agrumes, les plantes d'intérieur. Quelques jardinerie (Botanic) collectent les pots usagés en vue de leur recyclage, néanmoins c'est loin d'être une généralité. Les professionnels s'organisent, mais pour l'instant les milliers de pots jetés à la poubelle ou en déchetterie ne sont pas recyclés, et finissent brûlés ou enfouis.

> **Les étiquettes** En plastique, elles sont résistantes à l'eau – on en retrouve pourtant un peu partout dans le jardin, sauf si on choisit des modèles élégants et assez coûteux pour ne pas avoir envie de les perdre, quel que soit le matériau !

Du terreau sans tourbe

Véritable produit miracle de l'horticulture, la tourbe aère la terre tout en retenant l'eau dans des proportions équilibrées. Les jeunes plantes s'enracinent très vite dans ce substrat stable qui ne fermente pas. Toutefois, son extraction détruit les tourbières, milieux riches d'espèces animales et végétales spécifiques, contenant d'énormes quantités d'eau douce et de carbone, dont la libération participe au réchauffement climatique.

En outre, il s'agit d'une matière fort peu renouvelable : il faut environ un siècle pour que se forme une épaisseur de 5 cm de tourbe ! Aujourd'hui, on trouve de nombreux terreaux qui s'en passent, et incorporent d'autres éléments... non sans défaut. La fibre de coco, par exemple, exige de grandes quantités d'eau et un transport par bateaux depuis l'Asie. Des mélanges de matières locales offrent une voie plus écologique – fibres et écorces de bois, de lin, de chanvre –, mais la qualité n'est pas forcément au rendez-vous dans les produits proposés au jardinier amateur, malgré un prix élevé.



Le terreau avec tourbe est bon pour les plantes, mais peu écologique.



INUTILE DE COLLECTIONNER LES AMENDEMENTS

Observez le rayon des engrais en jardinerie : la même marque propose une référence pour les géraniums et une autre destinée aux fleurs de balcon. Pensez-vous

qu'il soit vraiment utile d'acheter les deux ? À quand l'engrais rosiers jaunes, fleurs blanches ou tomates cerises ? Si vous avez des végétaux en pot, sélectionnez tout

au plus deux produits : un pour les plantes vertes et un autre pour les fleuries, qui nourrit aussi bien les jeunes rosiers en plus du compost. Pour les légumes, un gros

sac d'engrais organique potager fera l'affaire. Enfin, un spécial « tomates » complétera le régime des fruits et légumes exigeants (courges, aubergines, poivrons, fraisiers...).

Si le terreau demeure indispensable quand on jardine dans une cour ou sur un balcon, on peut aisément réduire son emploi au jardin, en prenant la terre locale et en l'allégeant à l'aide de compost et d'un terreau de feuilles. Vieux de deux ou trois ans, ce dernier peut être employé seul pour les semis en godets, et mélangé à de l'humus pour les repiquages. Lors du rempotage des jardinières, si vos plantes étaient saines, ne jetez pas le vieux terreau : il peut être mixé avec du neuf et redynamisé avec du lombricompost.

Quel engrais choisir ?

En sol pauvre, les légumes et les arbres fruitiers ont parfois besoin d'amendements. À défaut de compost, les plus écoresponsables sont les engrais organiques, fabriqués par recyclage de résidus variés : fumier, laine de mouton, plumes de volailles, vinasse de betterave, corne broyée, sang séché, issus de l'agriculture, de l'élevage ou de l'industrie agroalimentaire. Ils sont conditionnés en poudre, copeaux ou granulés... dont l'odeur parfois forte ne doit pas vous inquiéter ! À savoir : organique signifie naturel en français, pas forcément bio. Si les pesticides de synthèse sont à présent interdits au jardin amateur, ce n'est pas le cas des engrais, qu'on ne peut d'ailleurs pas tous utiliser en agriculture biologique. Lisez bien les indications des emballages.

La chimie fournit les fertilisants minéraux. Ainsi, depuis 1913, des engrais azotés sont produits en quantités industrielles à partir de l'azote de l'air – or, si la source semble inépuisable, le procédé chimique de fabrication est très énergivore. De même, des éléments tels que potasse, phosphore, magnésium ou calcium sont tirés des roches de carrières ou de mines à grand renfort d'énergie, et pas forcément en France (70% des réserves de phosphates sont au Maroc, et elles diminuent rapidement). Dans tous les cas, l'extraction n'est jamais anodine pour l'environnement. Ainsi le lithothamne (maërl), petite algue rouge calcifiée et riche en éléments minéraux, forme sur les côtes bretonnes des bancs qui favorisent la biodiversité. On l'utilisait pour amender les sols. Or, sa croissance très lente (1 à 2 mm par an) fait d'elle une ressource non renouvelable... Elle se trouve encore dans le commerce, mais son extraction est à présent interdite. ■



L. SMOKOVSKI/ADOBE STOCK; C. THIRIET/BIOSPHOTO

LES OUTILS, POINT TROP N'EN FAUT

En plus d'être fiables, solides et utilisables en toute sécurité, les outils d'un jardinier écoresponsable sont durables. Donc il n'en a pas beaucoup, mais ils lui servent souvent !

Pour un grand potager

En dessous de 100 m², le travail du sol n'exige pas d'outil à moteur permanent. Louez tout au plus une motobineuse lors de la première mise en culture. Ensuite, la grelinette est parfaite (lire aussi p. 108). Elle a été inventée par André Grelin, qui en a déposé le brevet en 1964. On la trouve à présent sous différents noms: biofourche, biobêche, aérabêche. Il s'agit d'une fourche à trois, quatre ou cinq dents. On y appuie le pied pour l'enfoncer avant de tirer les deux manches vers soi et de secouer de droite et de gauche afin d'émietter la terre sans avoir à retourner des mottes. C'est beaucoup plus facile qu'avec une bêche ou une simple fourche ! Plus elle est large, plus on va vite, mais moins il est aisé de travailler entre deux rangs. Certes coûteuse, la grelinette se révèle quasiment inusable – certains fabricants la garantissent à vie ! En complément, vous aurez besoin d'une serfouette.

Cet outil double sert à la fois de binette et de griffe à deux dents pour sarcler et aérer le sol. Prévoyez également un râteau afin d'affiner la terre avant les semis, et un transplantoir nécessaire au repiquage et à la plantation. Préférez des outils en fer forgé, qui ne risquent pas de plier.

Au jardin d'ornement

Pour ouvrir des trous et y déposer des plants d'arbres, d'arbustes, de rosiers et de vivaces, une pelle-bêche convient en terre meuble et sableuse. Une fourche à bêcher est préférable en sol lourd, argileux ou caillouteux. Posséder les deux n'a rien de superflu, car la première sert aussi à dresser les bordures et à diviser les vivaces. Ne lésinez pas sur la qualité: recherchez des modèles en fer forgé ou en inox, ils dureront toute une vie. Semis et plantation seront effectués avec les outils du potager. Pour les feuilles, prévoyez un râteau, utile également

UNE MÊME BATTERIE POUR TOUS LES APPAREILS D'ENTRETIEN ?

Dans tous les domaines, les moteurs à essence laissent place à des électriques alimentés par des batteries. Celles-ci représentent souvent entre le quart et la moitié du prix de l'appareil... Mais, étant amovibles, elles peuvent souvent convenir à plusieurs outils. Deux points sont toutefois à vérifier.

● La compatibilité

Toutes les batteries n'ont pas la même puissance, et il en faut davantage à une tondeuse qu'à un petit taille-buisson. Certaines marques jouent le jeu: une tondeuse peut être équipée de deux batteries de 18 V qui vont convenir à deux appareils plus petits (scie à branches, pompe, taille-haie, pulvérisateur...).

● L'universalité

La compatibilité est bien assurée entre divers articles d'une même marque. Quelques fabricants ont aussi passé des accords pour harmoniser leurs batteries, afin qu'il soit possible de les utiliser avec des outils de marques différentes, que ce soit pour le jardinage ou le bricolage (perceuse, visseuse, scie...).

à la manipulation des tontes de gazon. Extirper les adventices aux racines très étendues est possible avec une foule d'articles aux formes variées, mais rien ne vaut le couteau désherbeur à la lame incurvée, longue et étroite, en fer forgé absolument.

Couper ou tailler ?

Au jardin, le sécateur est indispensable. Comparez les modèles disponibles en magasin, prenez-en plusieurs en main, jusqu'à vous sentir à l'aise. Vous devez pouvoir tenir votre outil grand ouvert sans qu'il vous échappe. Une couleur vive aide à ne pas le perdre. La cisaille sera parfaite sur les haies ou les topiaires: bien affûtée, elle ne hache pas le feuillage comme peut le faire un taille-haie. Certaines sont très légères, ce qui facilite le travail (rappelons que l'on n'est jamais obligé de tout effectuer en une seule journée...). Un sécateur élagueur (à deux manches) est, quant à lui, nécessaire à la coupe du bois mort et des grosses branches. Enfin, si l'on hésite à grimper sur une échelle – toujours risqué quand on jardine seul – pour s'occuper d'arbres fruitiers et de plantes grimpantes, un modèle sur perche fera l'affaire.

Quelques outils à moteur

Moins écoresponsables, les appareils motorisés sont coûteux, gourmands en énergie et sujets aux pannes. Ainsi, malgré la diversification des moteurs électriques, beaucoup de tondeuses restent polluantes et bruyantes. Peut-on s'en passer? Oui! À condition d'être très motivé et de repenser totalement sa manière de jardiner.

➤ **La tondeuse** N' imaginez pas remplacer votre gros modèle polluant par un électrique équivalent, bien plus coûteux. En adoptant le principe de la tonte différenciée (lire p. 40-41), misez plutôt sur un petit modèle (complété par une débroussailleuse pour l'herbe haute). Ce sera plus avantageux puisque vous tondrez bien moins souvent.

➤ **Le taille-haie** On imagine mal s'en passer en limite de propriété ou lorsque l'on possède une haie vigoureuse. Mais pourquoi ne pas remplacer cette dernière par des arbustes plus modestes? Cela évite d'avoir à la ratiboiser régulièrement en déployant une débauche d'énergie. N'ayez pas peur de vous poser au moins la question...



En appliquant le principe de la tonte différenciée, on n'a plus besoin d'une grosse tondeuse.



➤ **Le broyeur de végétaux** Si vous décidez de garder votre haie, tirez-en profit en valorisant tous ses déchets! Les branches fines que vous aurez coupées sont faciles à broyer à la tondeuse pour en faire des paillis, et les plus grosses aident à construire, à tuteurer et à soutenir. S'il vous reste beaucoup de branches moyennes (de 40 mm de diamètre au maximum), cela peut justifier l'achat d'un broyeur – pas un modèle rapide, mais un à rotation lente, plus puissant et silencieux.

➤ Coupe-bordure ou débroussailleuse

Le premier sert à assurer les finitions de la pelouse, mais l'on peut très bien s'en passer dès lors que l'on paille le tour des arbres, que l'on fleurit le pied des murs que l'on ne met pas de bordures aux massifs. Le second est diablement efficace dans les grands domaines ayant un sous-bois où il faut couper ronces et herbes hautes. ■

QUELS ÉQUIPEMENTS SONT INCONTOURNABLES ?

Le commerce vous propose une foule d'accessoires, souvent en plastique et... non essentiels. Limitez-vous à ceux dont vous avez vraiment besoin.

Les objets du quotidien

> Arrosoirs Un petit modèle (3 litres) est pratique pour humidifier les pots. Mais quand il s'agit de restreindre les déplacements, deux grands (10 à 11 litres) sont l'idéal, soit un dans chaque main. Sans obligation de les remplir à ras bord !

> Tuyau avec son enrouleur C'est le meilleur moyen de ne pas hésiter à le ranger ! À l'abri du soleil et des piétinements intempestifs, un tuyau d'arrosage enroulé gagne de nombreuses années de vie. Évitez vraiment les modèles bas de gamme, sujets aux pliures, aux fuites, aux nœuds – sinon, vous ferez meilleur usage d'un simple arrosoir.

> Brouette Elle sert au jardinage et au bricolage. Choisissez-la à une seule roue, afin de vous faufiler partout. La caisse doit être métallique, solide (pour porter de la terre, des pierres, du gravier) mais aussi assez grande pour contenir du compost ou des feuilles. Pensez à la vider chaque soir et à la ranger à l'abri de la pluie, ainsi elle ne rouillera pas.

> Pulvérisateur Si vous n'avez qu'un potager, un modèle avec une cuve de 5 litres suffit. Au verger, un plus grand, à porter sur le dos, facilite la tâche et évite de la remettre à trop tard. Les produits de biocontrôle n'étant pas dangereux, il suffit de bien rincer l'appareil entre deux traitements.

Recueillir et distribuer l'eau

> Réseau de distribution À l'heure du jardin connecté, on ne compte plus les applications laissant entendre qu'elles peuvent tout gérer... Mais pour apporter de l'eau, il faut encore et toujours installer des tuyaux. Au rayon arrosage d'une jardinerie, c'est le casse-tête entre gros, petits et microtuyaux, asperseurs, goutteurs réglables ou non... Faites beaucoup plus simple : prenez un goutte-à-goutte autorégulant. Percé à intervalles

réguliers, il délivre la même quantité d'eau à chaque orifice, même sur un terrain en pente. Avec des raccords en T, quelques coudes et un régulateur de pression, on conçoit assez aisément un réseau adapté à ses plantations. Résistez surtout aux kits prêts à l'emploi, dont le prix semble avantageux mais auxquels il manque toujours des éléments.

> Réservoir à eau de pluie La tendance est aux modèles «déco», coûteux et de faible contenance. Vérifiez que vous pouvez installer une pompe à l'intérieur afin d'alimenter votre réseau. Pour un petit jardin, un réservoir de 600 litres extra-plat à adosser à un mur est d'un bon rapport volume/prix. Encore plus intéressant, mais plus encombrant et peu esthétique, le cube de 1000 litres. Si vous le cernez d'une grille, vous pourrez y palisser des plantes grimpantes. Préférez un modèle noir, qui préserve mieux la qualité de l'eau s'il est placé à l'ombre, car la lumière favorise la formation des algues obstruant les goutteurs. Une fois le système prêt, rien n'empêche de le relier à un programmeur géré par un smartphone. Toutefois, il ne vous indiquera pas combien d'eau il faut apporter ni à quelle fréquence. Les accessoires à ajouter ne manquent pas (sondes, pluviomètre électronique...), mais voulez-vous un réservoir ou une usine à gaz ?

Contre les intempéries

Dans toutes les régions, on peut réussir son jardin d'ornement sans aucun équipement de protection contre le climat. Cependant, si l'on souhaite nourrir sa famille, quelques aménagements facilitent la production de légumes. Il convient de les adapter à ses objectifs.

> Châssis Ces coffres posés à même le sol et recouverts d'une vitre inclinée face au sud abritent les premiers semis printaniers et permettent de



DÉSENCOMBREZ VOTRE JARDIN !

O n a tendance à encombrer l'espace à vivre que constitue le jardin d'objets divers : mobilier de plein air, barbecue XXL, jeux pour les enfants, bouddhas, cabanes, poulailler et apprentis divers... Bien que ce domaine dépasse le cadre du jardinage, gardez tout de même un œil critique sur le paysage. Un bout d'horizon dégagé, c'est tellement apaisant !



Un réservoir placé à l'ombre préserve mieux la qualité de l'eau de pluie.

NOUÏN BIOSPHOTO

hâter la récolte de petits légumes, tels que radis et salades. Il est très facile de les fabriquer soi-même avec du bois et des fenêtres de récupération.

➤ **Mini-tunnel** Sa hauteur n'excède guère 50 à 60 cm. Cela suffit pour abriter les semis et prolonger les cultures des basses températures – salade, mâche, épinard, carotte, etc. Il est composé d'armatures souples en demi-cercle, à recouvrir d'une bâche en plastique en hiver puis éventuellement, à la belle saison, d'un filet anti-insectes ou d'ombrage. Sa polyvalence et son caractère amovible font tout son intérêt. Il peut durer des années si vous remisez soigneusement ses divers éléments lorsqu'ils ne servent pas.

➤ **Serre** Très esthétique, celle en verre est aussi coûteuse, donc généralement de trop petite dimension pour cultiver vraiment des légumes. En faire un jardin d'hiver avec des agrumes et autres plantes en pots reste néanmoins un beau projet si l'on privilégie les matériaux durables : bois, aluminium et verre de sécurité. Pour une production maraîchère en toutes saisons, la serre tunnel est d'un bien meilleur rapport qualité/prix. Prévoyez des portes à chaque extrémité, à ouvrir largement en été, et une bâche professionnelle (épaisseur de 200 microns), seul gage de durabilité. Dans les régions maraîchères et horticoles, on trouve des arceaux d'occasion solides et durables à prix réduits. Un tel tunnel protège du vent, du froid, de l'excès de pluie et même de chaleur : sous la bâche blanchie ou équipée d'un filet d'ombrage en été, les plantes risquent moins de brûler qu'en plein soleil. ■



VOTRE LISTE DE MATÉRIEL

Le jardinier écoresponsable privilégie les outils manuels, donc non polluants. En voici qui pourront vous servir.

Binette à quatre faces

Elle possède une lame épaisse et affûtée sur trois côtés. Les deux faces latérales cassent la croûte du sol, celle aiguisée sectionne les mauvaises herbes, tandis que le côté cranté les enlève et nivelle la terre.

Coupe-branches à crémaillère

Avec cet outil, couper de petites branches demande peu d'effort.

Couteau à désherber

Grâce à lui, on nettoie facilement l'espace entre les dalles ou au pied des murs.

Croc à fumier

Il s'agit d'un instrument ancien remis au goût du jour. Il permet d'ameubler la terre sur 5 à 10 cm de profondeur, mais aussi de sortir le compost de son bac, de l'étendre au sol ou encore d'épandre un paillage fin.

Échenilloir à manche télescopique

Il coupe sans difficulté des

branches d'un diamètre inférieur à 5 cm, situées à 5 ou 6 m de hauteur.

Goue à asperge (2)

Très efficace, elle est constituée d'une longue lame incurvée qui tranche les racines en profondeur

Grelinette (1)

Très utile (lire aussi p. 104), cet outil a divers noms, selon les fabricants : biofourche, fourche à bêcher écologique ou encore « biogriffe ». Munie de trois, quatre ou cinq dents et de deux manches parallèles, la grelinette décompacte la terre, mais sans la retourner. On la plante dans le sol en tirant les deux manches vers soi, et l'on fait décrire aux dents un arc de cercle qui disloque la matière en profondeur. Le geste exige peu d'efforts comparé à la bêche traditionnelle, puisque le dos n'est pas sollicité. En outre, les vers souterrains sont épargnés et les différentes couches de terre ne sont pas mélangées, ce qui assure un bon développement de la vie microbienne.

Jibinette

Constituée d'une dent de 23 cm en acier et d'un manche de 1,5 m, elle sert à désherber et à décompacter les sols.

Jibinon

Il permet d'extirper les racines fortement ancrées dans la terre. Il comprend deux dents en acier de 27 cm et 23 cm et un manche de 1,6 m. C'est une sorte de fourche-bêche : la première dent, légèrement plus longue que la seconde, ouvre la voie dans les sols les plus compacts.

Rotogriffe (3)

Aussi appelée griffe rotative ou de jardin, elle est composée de quatre dents disposées en carré et en biais, montées sur un long manche doté de deux poignées écartées, que l'on tourne d'un mouvement rotatif. L'outil décompacte et ameublit la terre sur un petit volume. Il s'avère utile avant de planter un godet ou pour extirper les racines indésirables. Pour désherber manuellement, on pique cette dent devant le végétal à arracher, puis on pousse : le long manche développe un bras de levier qui minimise l'effort. La motte de terre se fend et les racines s'enlèvent alors facilement.

Sécateur ergonomique

Il est pourvu de poignées dont la forme place le poignet dans le prolongement de l'avant-bras, ce qui évite toute torsion.

OPTEZ POUR LA QUALITÉ

Quitte à les payer un peu plus cher, choisissez des outils performants, qui dureront longtemps. Et aigüisez régulièrement les lames pour plus d'efficacité.

ENQUÊTE QUE CHOISIR

LES FRANÇAIS ET LEUR SANTÉ



Alors que les hôpitaux sont en sous-effectifs, que les médecins généralistes sont débordés et qu'il faut compter bien souvent plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour obtenir un rendez-vous chez un spécialiste, nous nous sommes demandé comment les Français jugeaient leur état de santé. L'Observatoire de la consommation de l'UFC-Que Choisir a mené l'enquête du 14 au 17 novembre 2023 via un sondage en ligne auprès d'un échantillon représentatif de 1004 personnes de plus de 18 ans*. État des lieux.

*Enquête réalisée par **Grégory Caret (ODLC)** avec **Pascale Barlet***

* Selon la méthode des quotas (sexe, âge, composition du foyer, région, profession et catégorie socioprofessionnelle).

ÉTAT DES LIEUX

Les bas revenus vont plus mal



DUSANPETKOVIC/ISTOCK

17 %
des Français
se jugent
physiquement
en mauvaise santé

13 %
des 18-39 ans
se trouvent en
mauvaise santé

19 %
des + de 75 ans
s'estiment en
mauvaise santé

Le sentiment d'un état de santé dégradé touche autant les femmes que les hommes. Et, étonnamment, entre les 18-39 ans et les plus de 75 ans la différence reste modeste. Autre information intéressante, la vieillesse ne semble plus forcément synonyme de dégradation. Ainsi, après 75 ans, 81 % des sondés s'estiment toujours en forme ! Par ailleurs, seuls 15 % des Français

vivant en couple se considèrent mal portants, contre 20 % des célibataires.

Les soins, une question d'argent

La santé est un secteur qui met au jour les inégalités. Les réponses en la matière dépendent des catégories sociales et, surtout, des niveaux de revenus. Ainsi, on trouve trois fois plus de personnes se disant en

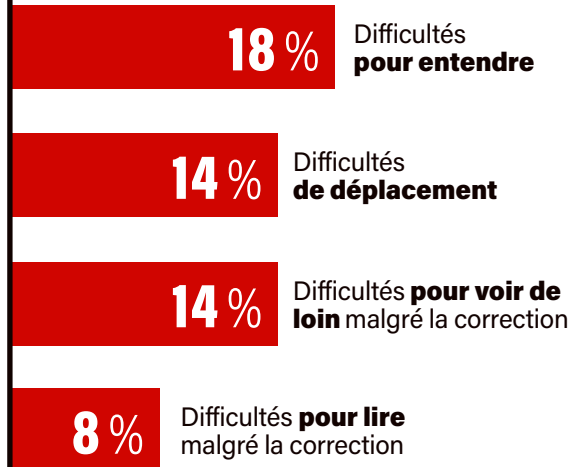
mauvaise santé chez les plus modestes que chez les plus aisés. À relever, ce chiffre inquiétant : 14 % des étudiants (jeunes mais peu argentés) se jugent en mauvaise santé. **À SAVOIR** En 2021, la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (Dress) a évalué l'espérance de vie à la naissance à 85,4 ans pour les femmes et à 79,3 ans pour les hommes. Des durées

QUELS SOUCIS DE SANTÉ ?

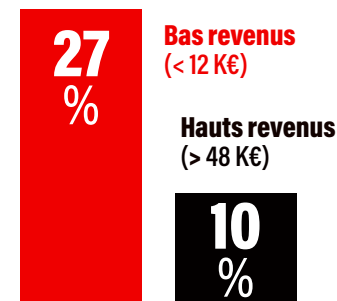
Entendre, se déplacer, voir

Une personne sur quatre est concernée par les soucis d'audition après 65 ans, et une sur trois après 75 ans. Les difficultés à se mouvoir (sans être essoufflé) concernent davantage les seniors, mais s'expliquent principalement par un problème de surpoids (1 individu en surpoids sur 4 peine à se déplacer). S'agissant de la vision, les difficultés sont corrélées aux niveaux de revenus. Ainsi, un tiers des Français les plus modestes voient mal malgré une correction.

LIMITATIONS FONCTIONNELLES AU QUOTIDIEN



PART DES SONDÉS EN MAUVAISE SANTÉ SELON LES REVENUS DU FOYER



qui s'allongent (hors recul conjoncturel de 2020, lié à l'épidémie de Covid-19), mais à un rythme plus lent.

DES TESTS GRATUITS

Rappelons ici que tous les ans, au mois de novembre, les centres Écouter Voir proposent de tester vue et audition gratuitement, sur rendez-vous. Cette opération de prévention, qui s'inscrit dans le cadre du mois de l'Économie sociale et solidaire, permet à l'enseigne mutualiste de sensibiliser

le grand public à l'importance de prendre soin de soi et de contrôler yeux et oreilles pour limiter la dégradation. Plus d'infos sur [Ecoutervoir.fr](https://www.ecoutervoir.fr)



QUELS SOUCIS DE SANTÉ ?

Si 37% des sondés s'estiment en surpoids, les 18-39 ans (30%) et les cadres (28%) semblent moins touchés. Par contre, la proportion de femmes concernées est supérieure à celle des hommes (40% contre 35%). Par ailleurs, le poids joue sur la perception de la santé : 28 % des sondés en surpoids se considèrent mal portants (contre 10 % chez les autres répondants).

À SAVOIR Selon l'OMS, le nombre de cas d'obésité dans le monde a presque triplé depuis 1975. De son côté, l'Inserm souligne que cette maladie est associée à diverses comorbidités et à une mortalité élevée. Elle augmente en effet le risque de pathologies cardiovasculaires, de diabète, de troubles musculosquelettiques et de cancers. Des études récentes montrent aussi un lien entre obésité et formes graves de Covid-19.



37 %
des Français
s'estiment
en surpoids
(47 % le sont pour
l'Assurance
maladie)

L. CHERNETSKA/ISTOCK

65 %

**65 ans
ou plus**

18-39 ans

15 %

PART DES MALADES CHRONIQUES SELON L'ÂGE

D'après notre étude, 38% des Français sont atteints de maladie chronique (lire l'encadré). La probabilité d'en souffrir augmente sensiblement avec l'âge, mais dépend aussi du sexe: les hommes sont davantage touchés que les femmes, et ce, à tous les âges.

Les plus modestes sont plus affectés, notamment avant 65 ans (39%, contre 27% pour le reste de la population). Cependant, une maladie chronique ne signifie pas systématiquement «mauvais état de santé», puisque 7 individus concernés sur 10 se disent en forme...

QU'EST-CE QU'UNE MALADIE CHRONIQUE ?

« Une maladie chronique est une maladie de longue durée, évolutive, souvent associée à une invalidité et à la menace de complications graves », indique le ministère de la Santé.

Citons l'insuffisance rénale et les bronchites chroniques, l'asthme, les maladies cardiovasculaires, le cancer ou le diabète, mais aussi la sclérose en plaques, la mucoviscidose,

la drépanocytose et les myopathies; des maladies persistantes comme le sida ou l'hépatite C; enfin, des troubles mentaux de longue durée (dépression, schizophrénie...).

HYGIÈNE DE VIE

Un facteur essentiel



ACTIVITÉ SPORTIVE OU DE PLEIN AIR

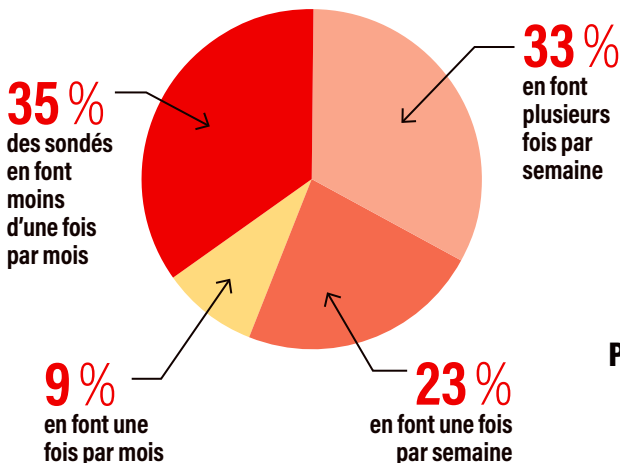
Bien bouger

Faire du sport, mais aussi jardiner, marcher...

Quelle que soit celle que l'on choisit, la pratique d'une activité sportive ou de plein air a un impact positif direct sur l'état de santé; cela s'observe après 40 ans en particulier.

À SAVOIR Le fait d'avoir une activité sportive ou de plein air est certes liée à l'âge, mais aussi au milieu social. Après 40 ans, 48% des sondés modestes n'en pratiquent plus aucune, contre 27% des plus hauts revenus.

PLAYB/ISTOCK



PART DES SONDES EN MAUVAISE SANTÉ SELON LEUR PRATIQUE



Gare aux abus !

Consommation de tabac

19 % des sondés, parmi lesquels à peu près autant d'hommes que de femmes, déclarent fumer régulièrement, avec une proportion supérieure avant 40 ans et très faible après 65 ans. Hors maladies chroniques, les fumeurs indiquent plus souvent que les non-fumeurs un état de santé dégradé.

Consommation d'alcool

Marquée par un demi-verre par jour en moyenne, la consommation d'alcool des hommes est le double de celle des femmes. Les fumeurs sont également deux fois plus nombreux à boire que les non-fumeurs. De façon générale (mais hors maladies chroniques), consommer régulièrement de l'alcool implique un état de santé dégradé.

PART DES SONDÉS EN MAUVAISE SANTÉ SELON LEUR CONSOMMATION

Chez les non-fumeurs*

8 %

Chez les fumeurs

13 %



*Hors maladies chroniques

Chez ceux buvant de l'alcool moins d'une fois par jour*

8 %

Chez ceux buvant de l'alcool à chaque repas

16 %



CANCER DU SEIN L'ALCOOL ACCROÎT LES PROBLÈMES

Boire de l'alcool constitue l'un des principaux facteurs de risque de cancer du sein. Réduire sa consommation les limite sérieusement.

(Source : Organisation mondiale de la santé/Europe, octobre 2021).

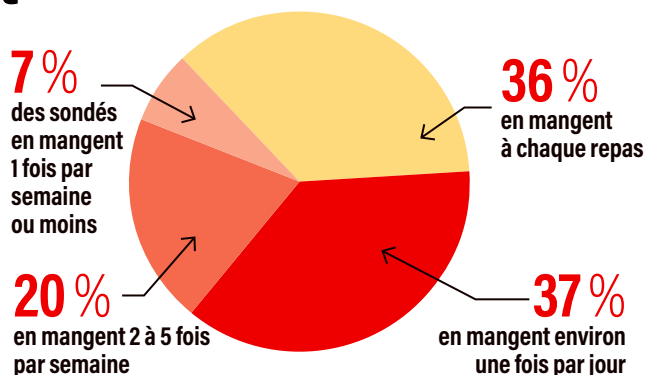


Manger sainement

On le sait, santé et alimentation sont intimement liées.

Manger cinq fruits et légumes par jour, la recommandation de Santé publique France, porte ses fruits... quand elle est correctement suivie ! De fait, les personnes affirmant intégrer des végétaux à chacun de leur repas s'avèrent en meilleure santé que celles qui ingurgitent force sodas et produits ultratransformés, car ces derniers favorisent les maladies chroniques. Information inquiétante: la consommation de fruits et légumes est particulièrement basse chez les 18-39 ans (seuls 26% en mangent à chaque repas) et chez les étudiants (24%), mais surtout parmi les employés du tertiaire et les ouvriers (21%).

CONSOMMATION DE FRUITS ET LÉGUMES



PART DES SONDÉS EN MAUVAISE SANTÉ SELON LEUR ALIMENTATION



UN REPÈRE, LE NUTRI-SCORE

Lancé en France en 2016 par le gouvernement, avec le soutien notamment de l'UFC-Que Choisir, le Nutri-Score permet d'évaluer rapidement le taux de graisses, de sel et de sucre d'un produit. Par la suite, d'autres pays ont adopté cette échelle

de notation. La réglementation de l'Union européenne devait évoluer en 2022 pour intégrer un étiquetage nutritionnel commun à tous les États membres, mais le dossier reste bloqué pour le moment. Toutefois, les pays ayant déjà adopté le Nutri-Score ont fait

NUTRI-SCORE



évoluer l'algorithme en janvier 2024, afin de le rendre encore plus pertinent et de promouvoir des choix alimentaires plus favorables à la santé des citoyens.



Interview

BENJAMIN DERBEZ

Sociologue de la santé, maître de conférences
à l'université Paris 8 et chercheur au CRESPPA-CSU

« LA SOUFFRANCE SOCIALE S'EXPRIME PAR LA SANTÉ »

Q C Pour commencer, pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste la sociologie de la santé ?

Benjamin Derbez C'est une science qui étudie les déterminants sociaux de la santé. On l'oublie parfois, mais notre santé est façonnée par notre position dans l'espace social, par notre famille, par notre groupe social, mais aussi, et de plus en plus, par notre lieu de vie et notre travail.

Q C Dans quelle mesure notre environnement influence-t-il notre santé ?

B. D. C'est l'un des gros enjeux actuels. Qu'il soit géographique, social ou culturel, l'environnement a une grande incidence sur notre santé. Ainsi, vous aurez durant votre existence un rapport aux soins, à la médecine ou aux pratiques de prévention qui dépend de la façon dont vos parents ont traité ces questions lorsque vous étiez enfant. De même, vivre dans un cadre harmonieux, sans stress, à distance des zones de pollution intense (épandage, par exemple), est plus favorable à la santé. De ce point de vue, tous les groupes sociaux ne sont pas logés à la même enseigne, si je puis dire.

Q C Ce que vous énoncez relève d'inégalités socioculturelles...

B. D. Oui, tout à fait. Nous l'observons. En sociologie de la santé, nous parlons d'ailleurs de plus en plus de « littératie », c'est-à-dire la capacité à comprendre le système de soins et les recommandations d'un médecin, à savoir où s'orienter dans un hôpital, à évaluer son reste à charge... Toutes

ces connaissances ne sont pas évidentes à intégrer, et une partie de la population est mise à distance de l'accès aux soins à cause de cela.

Q C Que reprenez-vous de notre étude ?

B. D. Ce qui me semble d'emblée intéressant, c'est qu'elle interroge le ressenti. Et une des informations que je retiens, c'est le fait qu'une certaine souffrance sociale s'exprime à travers la manière dont la santé est perçue.

Q C Pouvez-vous en donner un exemple ?

B. D. Ce qui m'a frappé en particulier, c'est l'impact de l'actualité sur la santé psychique : elle pèse sur 57% des personnes sondées. C'est énorme ! Il faut dire que notre monde est particulièrement anxiogène. D'ailleurs, dans votre étude, 37% des Français se disent « très fatigués ». Que se cache-t-il derrière cette fatigue ? Du stress ? Une absence de perspectives ? Un contexte mondial angoissant ? Difficile à dire, mais le constat est là.

Q C Les jeunes apparaissent particulièrement touchés par cette dépression ; que cela traduit-il ?

B. D. Avoir 18-20 ans aujourd'hui n'est peut-être pas aussi réjouissant qu'il y a 30 ans... Le monde est sous tension, et cela a des répercussions sur nos quotidiens. Personne n'est épargné. Je pense également que l'on sous-évalue l'impact de la crise des institutions publiques sur les jeunes. L'école dans laquelle ils évoluent connaît, comme l'hôpital, de fortes turbulences. Ces structures n'apportent plus autant de stabilité qu'auparavant, et cela peut avoir



un retentissement sur leur santé. En tant qu'enseignant à l'université, je constate aussi que de plus en plus d'étudiants travaillent pour payer leurs études. Environ un tiers d'entre eux, ce qui est très important ! Ce double rythme, vie étudiante/vie professionnelle, engendre forcément une fatigue physique et psychique. Leur santé en pâtit d'autant plus qu'ils connaissent parfois des difficultés financières. Quand il faut payer un loyer, se nourrir, subvenir à ses besoins élémentaires, on peut faire l'impasse sur les loisirs, mais aussi, assez facilement, sur une visite chez le médecin ou encore sur une complémentaire santé. Leurs aînés, les seniors issus du baby-boom, font partie d'une génération qui a connu le plein-emploi et profité d'une certaine visibilité quant à l'avenir. Et, comme le montre votre étude, ces derniers se sentent plutôt en bonne santé aujourd'hui...

Q C Le fléau de l'obésité est un enjeu de santé publique. Le gouvernement lutte contre ce phénomène, via notamment le Nutri-Score ou encore le fameux « Mangez cinq fruits et légumes par jour ». Ces campagnes sont-elles utiles ?

B. D. La réponse est complexe. Le Nutri-Score, c'est mieux que rien. Cela donne une indication au consommateur... sur les marques qui veulent

Notre rapport aux soins est lié à la façon dont nos parents l'ont traité

bien jouer le jeu. Mais, à l'échelle de la population générale, on constate également un effet contre-productif. Ces campagnes s'adressent aux individus et les culpabilisent quand ils ne peuvent pas faire autrement. Manger cinq fruits et légumes par jour c'est bien, encore faut-il en avoir les moyens ! À mon sens, il serait préférable de prendre des mesures qui donnent à chacun la possibilité d'un véritable choix en matière alimentaire et ne renforcent pas les inégalités... En sociologie, ce que nous observons, c'est que les réactions diffèrent selon les sphères sociales que l'on fréquente. Par exemple, si vous avez un médecin dans votre famille, vous aurez plus tendance à limiter votre consommation d'alcool, à arrêter de fumer après 50 ans, à faire du sport... et donc, peut-être, à vous sentir en bonne santé, parce que vous suivez les normes. A contrario, si vous êtes issu d'une

classe sociale modeste et que vos fins de mois sont difficiles, il sera plus fréquent que vous ne suiviez pas ces préceptes venus d'« en haut », comme une forme de résistance face au risque de confiscation de vos libertés individuelles, même en sachant que cela n'est pas bon

pour votre santé. Deux confrères, Jean Constance et Patrick Peretti-Watel, ont démontré ce phénomène dans un article concernant le tabagisme des personnes en situation de grande précarité, en parlant de la « cigarette du pauvre ».

Q C Comment améliorer la situation ?

B. D. Les questions de santé sont des questions sociales à part entière ! Il est essentiel que les entreprises se soucient de la santé au travail, que l'école veille à la santé de ses élèves, que l'on donne à l'hôpital les moyens de bien fonctionner... Mais au fond, combattre les déséquilibres en matière de santé implique de lutter d'abord contre les inégalités sociales. Ce qui exige beaucoup de moyens et, surtout, une grande volonté politique.

Propos recueillis par Pascale Barlet

PARCOURS DE SOINS Que dit la

Selon la loi relative à l'Assurance maladie, le parcours de soins propose au patient un suivi coordonné, avec une gestion rigoureuse du dossier médical et une prévention personnalisée. Cette démarche exige de désigner un médecin traitant et de le consulter en priorité, notamment avant tout autre professionnel, dit correspondant, pour des soins complémentaires ou des examens. Dès lors, en cas de non-respect de ce parcours, le montant des remboursements est diminué de 40% si le tarif de l'acte s'avère inférieur ou égal à 25 € (consultation d'un généraliste de secteur 1, par exemple), et de 10 € pour tout acte de plus de 25 € (consultation d'un spécialiste de secteur 2, notamment).

Quelques exceptions...

Certains professionnels de santé – gynécologues, ophtalmologues, psychiatres et stomatologues – peuvent néanmoins être consultés sans passer par le médecin traitant sous certaines conditions, ainsi que dans le cadre d'un protocole de soins établi pour une affection de longue durée ou si le spécialiste assure le suivi dans le cadre d'une maladie chronique. En cas d'éloignement géographique ou d'urgence, il est aussi possible de consulter un autre médecin sans pénalisation financière. Enfin, les soins dentaires et les consultations pour enfants de moins de 16 ans ne sont pas concernés par ce dispositif du parcours coordonné.



J. MARTIN/ADOBE STOCK, GARD/PHANIE, HDBERT/ISTOCK

Des professionnels très sollicités

En moyenne, hommes comme femmes fréquentent autant les professionnels de santé – 8 visites par an en pharmacie et 6,5 déplacements chez des médecins. Après 65 ans, le nombre de passages en officines et de consultations

augmente légèrement. En moyenne, les patients souffrant d'une pathologie chronique voient un médecin 9 fois par an, contre 5 pour le reste de la population. Ceux en mauvaise santé physique consultent 9 fois par an et passent 10 fois en pharmacie.

loi du 13 août 2004 ?



FRÉQUENTATION MOYENNE ANNUELLE DU SYSTÈME DE SANTÉ D'UN FRANÇAIS



2 rendez-vous chez le dentiste



16 % des Français sont hospitalisés au moins une fois dans l'année



19 % des sondés recourent à la médecine alternative

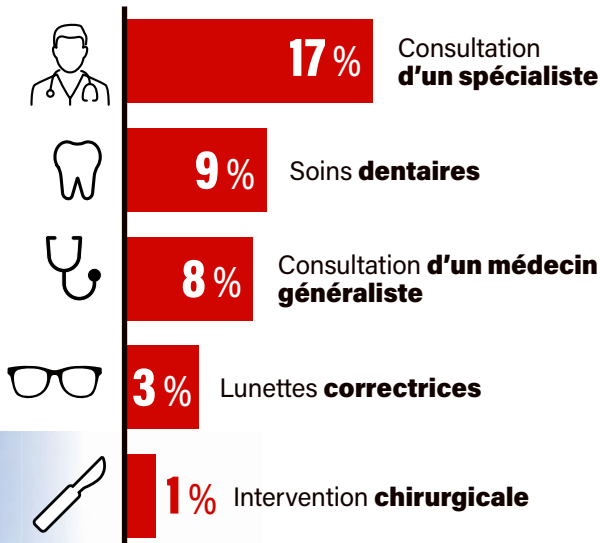
NON PROJECT

PARCOURS DE SOINS

Les difficultés pour décrocher un rendez-vous médical touchent 32% des sondés. Cela concerne surtout les femmes et les personnes âgées, et s'observe partout dans des proportions proches. Le phénomène témoigne aussi d'une grande inégalité sociale en matière de santé: quand 45% des bas revenus peinent à trouver un créneau, seuls 4% des plus aisés sont touchés.



RENONCEMENT À DES SOINS FAUTE DE RDV * ...

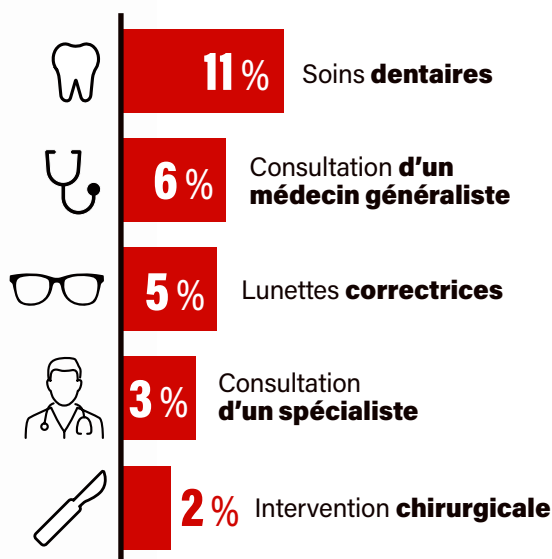


32 %
des Français
renoncent à des
soins faute
de rendez-vous

38 %
ne se soignent pas
pour des raisons
financières



... OU POUR DES RAISONS FINANCIÈRES *



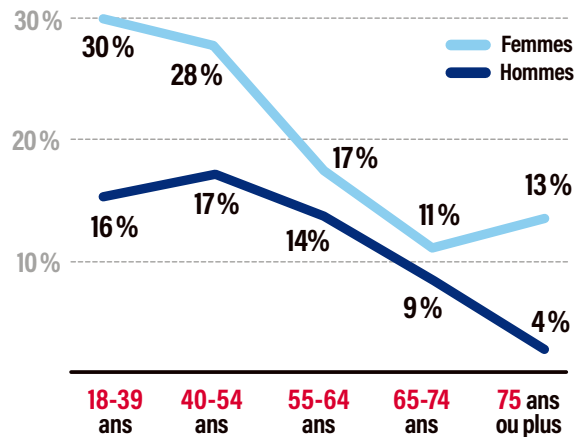
* Sur les 12 derniers mois

SANTÉ PSYCHIQUE Jeunes et parents isolés à surveiller

Et le moral dans tout ça ? On l'étudie car il a une incidence sur la santé, tant psychique que physique. Fatigue, ennui, «goût à rien» constituent des symptômes de la dépression. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes (23% contre 13%) à se sentir en mauvaise santé psychique, en particulier celles âgées de 18 à 39 ans.

À SAVOIR Quatre Français sur cinq s'estimant en mauvaise santé psychique se disent très affectés par leur activité professionnelle ou par leur charge familiale. Les mauvaises conditions de logement et l'actualité pèsent également sur leur état mental.

PART DES FRANÇAIS EN MAUVAISE SANTÉ PSYCHIQUE SELON L'ÂGE ET LE SEXE...



... ET SELON LES RAISONS AVANCÉES

ILS SONT TRÈS AFFECTÉS

57 % Par l'**actualité**

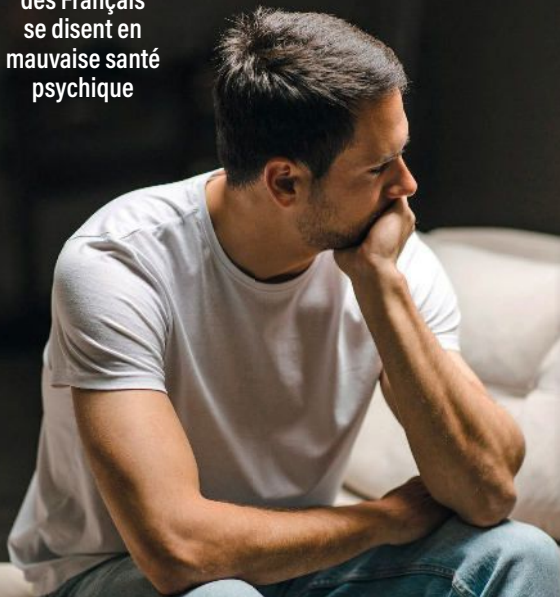
33 % Par le **travail**

33 % Par la **charge familiale**

19 % Par un habitat **froid, humide, chaud**

15 % Par un habitat avec **nuisances sonores**

18 %
des Français
se disent en
mauvaise santé
psychique



TRAVAUX D'AMÉNAGEMENT

Séniors : bénéficiez-vous encore d'un crédit d'impôt ?

Si vous souhaitez installer des équipements pour personnes âgées, handicapées ou dépendantes chez vous (évier et cabine de douche, motorisation des volets...), vous pouvez avoir droit à un crédit d'impôt. Mais attention ! Depuis le 1^{er} janvier, les conditions d'octroi sont modifiées.

Le crédit d'impôt pour installation d'équipements d'accessibilité ou d'adaptation à la perte d'autonomie dans la résidence principale, qui devait disparaître fin 2023, a été prolongé jusqu'en 2025 par la loi de finances pour 2024. Toutefois, son champ d'application est sensiblement restreint à compter de janvier 2024 et de nombreux foyers en sont désormais exclus. Avant de vous lancer dans des travaux, il est indispensable de vérifier si vous êtes encore éligible à la mesure.

Moins d'équipements concernés

Pour les dépenses réglées à compter du 1^{er} janvier 2024, seuls restent éligibles les équipements d'adaptation à la perte d'autonomie et au handicap. Les dispositifs d'accessibilité conçus pour les personnes âgées ou handicapées n'y ouvrent plus droit. Le montant du crédit d'impôt, lui, n'est pas modifié : il reste égal à 25 % des sommes déboursées sur cinq années consécutives, retenues dans la limite de 5 000 € (le double si vous êtes mariés ou pacsés) plus 400 € par personne à charge. Et il échappe toujours au plafonnement global des niches fiscales.

Moins de bénéficiaires

La loi de finances réduit aussi doublement le champ des bénéficiaires du dispositif. D'une part, seuls les foyers fiscaux dont un membre présente un taux d'incapacité d'au moins 50 % ou souffre d'une perte d'autonomie sévère et est âgé d'au moins 60 ans peuvent encore y prétendre. Autrement dit, les ménages éligibles à l'allocation d'éducation de l'enfant handicapé (AEEH), à l'allocation aux adultes handicapés (AAH) ou à

l'allocation personnalisée d'autonomie (APA), ou dont un membre est titulaire de la CMI portant la mention «invalidité». En revanche, ceux dont un membre présente un taux d'incapacité inférieur à 50 % ou qui comptent une personne dépendante de moins de 60 ans n'y ont plus droit.

Surtout, l'avantage est désormais soumis à une condition de ressources. Vous êtes éligible uniquement si votre revenu fiscal de référence (RFR, inscrit sur vos avis d'imposition) de N-2 ou de N-1 est compris entre un seuil et un plafond. Le premier est lié au nombre de personnes composant votre ménage et à votre lieu de résidence. Le second dépend de votre nombre de parts de quotient familial : votre RFR ne doit pas excéder 31 094 € pour une part, plus 9 212 € pour les deux demi-parts suivantes et 6 909 € pour chaque demi-part supplémentaire. Un couple (deux parts) vivant à Toulouse ne peut ainsi bénéficier du crédit d'impôt cette année que si son RFR est compris entre 31 889 € et 49 518 €. Ces montants, valables pour les dépenses de 2024, seront revalorisés dans la même proportion que l'évolution de l'indice des prix à la consommation pour celles réglées en 2025.

> Bon à savoir Les foyers aux revenus modestes comptant un invalide ou une personne dépendante qui sont désormais exclus du crédit d'impôt peuvent bénéficier, sous conditions, du dispositif MaPrimeAdapt¹. Cette aide financière proposée par l'Agence nationale de l'habitat depuis le 1^{er} janvier 2024 est destinée à l'adaptation des logements au vieillissement et au handicap. Elle finance 50 % ou 70 % des travaux, dans la limite de 22 000 € hors taxe.

Olivier Puren

CHAUFFAGE

Thermostats connectés gratuits, l'envers du décor

En 2027, le thermostat deviendra obligatoire dans les logements. Dans cette perspective, certaines sociétés (Voltalis, Tiko...) proposent d'équiper gratuitement les foyers qui se chauffent à l'électricité en échange de coupures momentanées pour soulager le réseau électrique. Explications.

A partir du 1^{er} janvier 2027, les logements collectifs et individuels devront tous être équipés d'un thermostat, connecté ou non, permettant de réguler la température pièce par pièce ou, si cela est justifié, par zone de chauffage. Une aubaine pour Bosch, Google, Honeywell, Netatmo, Somfy, tado° et d'autres qui commercialisent des thermostats promettant une meilleure maîtrise de la consommation d'énergie. À la clé, moins de CO₂ émis et des économies sur la facture. Toutefois, ces produits ont un coût, surtout s'ils sont connectés. En octobre dernier, Agnès Pannier-Runacher, alors ministre de la Transition énergétique, l'évaluait «entre 650 et 1 000 € l'unité», pose comprise⁽¹⁾. Un vrai budget, même avec la nouvelle aide publique «coup de pouce thermostat».

Il existe des offres gratuites

Si, comme 10 millions de foyers français, vous êtes chauffé à l'électricité, il est possible de vous équiper gratuitement d'un tel outil. Installation comprise et sans abonnement. C'est ce que propose Voltalis, principal acteur en France. Plus petite, la société suisse Tiko, devenue filiale d'Engie, met sur le marché un modèle payant mais tirant parti de la subvention publique. Elle finance le reste à charge, si bien que le particulier n'a toujours rien à déboursier. Dans les deux cas, le thermostat peut être installé quel que soit le fournisseur d'électricité. Les deux entreprises fonctionnent avec un réseau d'installateurs agréés. Ils équipent chaque radiateur d'un petit module, doté d'un capteur de température, plus un module de communication dans le logement, relié à la 4G. Le tout permet

de suivre ses consommations de chauffage depuis une application mobile, mais aussi de piloter ses radiateurs à distance et pièce par pièce.

En contrepartie, vous perdez la main sur vos radiateurs

Est-ce une bonne chose ? Pas tout à fait. Car, en échange de ce thermostat gratuit, le client accepte que la température puisse être baissée par Voltalis et Tiko, directement et sans prévenir. L'équation est surtout complexe l'hiver, lorsque le chauffage est poussé à son maximum. L'État peut alors jouer sur l'offre, en important de l'électricité de chez nos voisins ou en mettant en route des capacités de production supplémentaires, c'est-à-dire le plus souvent nos centrales thermiques, au gaz ou au charbon, ce qui ne va pas sans émissions de gaz à effet de serre.

Pas un dispositif d'économies d'énergie

Voilà comment ces opérateurs d'effacement⁽²⁾ peuvent proposer des thermostats connectés gratuits. Le modèle fait tiquer. L'UFC-Que Choisir l'avait vivement critiqué en janvier 2015 en dénonçant le fait que les primes versées par RTE aux opérateurs d'effacement soient financées sur des taxes payées par l'ensemble des ménages.

Fabrice Pouliquen

(1) La ministre donnait cette fourchette pour un thermostat connecté et l'équipement en variateurs de trois ou quatre radiateurs. Pour un thermostat programmable mais non connecté, la fourchette oscille, selon l'Agence de la transition écologique (Ademe), entre 60 et 250 €, auxquels il faut ajouter de 150 à 300 € pour la pose.

(2) Un opérateur d'effacement est un acteur qui se place comme intermédiaire entre le consommateur et le gestionnaire de réseau de transport, et peut procéder à des « effacements de consommation ».

GREENWASHING

La fin des affirmations mensongères ?

Le 17 janvier dernier, le Parlement européen a adopté un texte interdisant l'« écoblanchiment ». Cette directive oblige les professionnels à fournir des preuves à l'appui des mentions publicitaires liées au respect de l'environnement. Ainsi, les très répandues allégations d'impact environnemental neutre ou positif fondées uniquement sur la compensation des émissions carbone seront interdites.

« **R**espectueux de l'environnement », « écoresponsable », « protège la planète », « biodégradable » : pour séduire les consommateurs soucieux de ne pas trop polluer via leurs achats, ce genre de slogans pour le moins flous font florès sur les emballages. Certaines marques, en particulier de vêtements, ont même lancé des gammes prétendument écolos aux contours tout aussi vagues. En 2021, la Commission européenne avait passé au crible les mentions de ce type figurant sur les sites de vente de prêt-à-porter, de cosmétiques ou encore d'équipement de la maison. Conclusion : *« Dans 42% des cas, l'allégation pouvait être fausse ou fallacieuse. »*

Ainsi, le 17 janvier dernier, le Parlement européen a adopté à une écrasante majorité un texte interdisant l'écoblanchiment (greenwashing). Ces mentions génériques ne seront donc autorisées que si le fabricant peut avancer des preuves incontestables. L'exercice promet d'être complexe. Les allégations liées à la durabilité du produit, elles, devront obligatoirement être fondées sur un système de certification officiel. Très à la mode, la référence à la neutralité carbone sera interdite. *« Être neutre en carbone, cela n'existe pas, c'est trompeur dans tous les cas de figure »,* a insisté Biljana Borzan, députée croate, rapporteure du texte lors d'une conférence de presse le présentant. Enfin, des informations sur la garantie légale de conformité (deux ans, en France) devront être clairement affichées sur

les lieux de vente et un label harmonisé signalant une éventuelle extension de garantie gratuite, à titre commercial, devrait voir le jour.

Surveillance à tous les niveaux

Concernant les allégations non prouvées, le texte ne change pas fondamentalement la donne : elles sont déjà susceptibles de tomber sous le coup de la publicité de nature à induire en erreur. C'est ce que rappelait la répression des fraudes en mai 2023, en présentant les résultats d'une enquête sur l'écoblanchiment des produits non alimentaires et des services. Un quart des fabricants contrôlés étaient en infraction. Les fonctionnaires notaient déjà qu'une *« très grande proportion des allégations rencontrées était "globalisante", c'est-à-dire ne renvoyait pas à un impact environnemental particulier mais suggérait plutôt un bénéfice global pour l'environnement »*. Or, ajoutaient-ils, elles sont *« présumées trompeuses pour les consommateurs si les professionnels y recourant ne sont pas en mesure d'apporter les justifications nécessaires »*.

La disparition de ces mentions mensongères reposera donc avant tout sur des contrôles réguliers. Le texte doit désormais être entériné par le Conseil européen, à la suite de quoi les États disposeront de deux ans pour le transposer dans leur droit national, et les fabricants de six mois supplémentaires pour s'y conformer.

Fabienne Maleysson

SUBSTANCES INDÉSIRABLES

20 % des objets étudiés sont contaminés

Des doses excessives de substances chimiques dangereuses ont été mesurées dans une grande part des objets vendus aux consommateurs, alerte l'Agence européenne des produits chimiques (Echa).

Jouets, câbles de chargeurs, casques audio, tapis de yoga, gants de vélo, ballons, vêtements, chaussures, bijoux... En 2022, les autorités sanitaires des États membres de l'Union européenne ont effectué des contrôles sur 2407 articles, et le constat est accablant: près de 20% présentent des teneurs trop élevées en diverses substances chimiques problématiques, avec des concentrations supérieures aux normes réglementaires. La contamination vient principalement des pièces en métal ou en plastique, comme en témoigne le rapport publié par l'Agence européenne des produits chimiques (Echa) le 13 décembre 2023, lequel énumère les problèmes les plus fréquents.

1. Appareils électriques (jouets, chargeurs, câbles, casques audio, etc.)

Pas moins de 52% des références contrôlées sont non conformes, principalement en raison de plomb dans les soudures, de phtalates dans les plastiques ou de cadmium dans les circuits électriques imprimés. Si l'on se focalise sur les jouets électriques, ce sont 56% d'entre eux qui diffusent des contaminants en trop grande quantité !

2. Jeux (accessoires de bain et de puériculture, poupées, déguisements, tapis ludiques, figurines en plastique, jeux d'extérieur, pâtes slime...)

Les contrôles ont révélé que 23% de ces articles contiennent des teneurs trop importantes, principalement en phtalates (dans les plastiques), mais aussi en hydrocarbures aromatiques polycycliques (HAP), nickel, bore ou nitrosamines.

3. Équipements de sport (tapis de yoga, gants de vélo, ballons, poignées en caoutchouc, etc.)

Le bilan n'est pas glorieux: 18% contiennent des phtalates et des paraffines chlorées dans le plastique, et des HAP dans le caoutchouc.

4. Articles de mode (sacs, bijoux, ceintures, chaussures, habits)

Le taux de non-conformité atteint 15%, principalement du fait de la présence de phtalates, plomb et cadmium, mais aussi de substances per- et polyfluoroalkylées (PFAS)... Plus de la moitié des sacs et le quart des bijoux contrôlés sont hors des clous.

Les mélanges liquides moins touchés

Parallèlement, des inspections ont été menées sur des mélanges liquides (peintures, colles, etc.): les non-conformités y sont moins élevées (9%) et concernent surtout la catégorie des décapants (présence de dichlorométhane) et celle des glus (détection de toluène et de chloroforme).

Elsa Casalegno

BEURRE

Des fraudes mais pas de sanctions

Selon une enquête de la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF), effectuée en 2019 et enfin publiée, près d'un tiers des contrôles révèlent des anomalies plus ou moins graves dans la composition et l'étiquetage des beurres et matières grasses laitières. Dommage pour le consommateur, mais pas trop dommageable pour les fabricants indécents, finalement non sanctionnés.

Déficit en sel, teneur en eau trop élevée, mélanges de beurres... Presque 30% des contrôles menés par la DGCCRF ont révélé des «anomalies» lors d'une enquête réalisée en 2019 auprès de 129 entreprises de toutes tailles (fabricants artisanaux ou industriels, élevages, commerces de détail, grandes surfaces, négociants, importateurs). Quatre ans après les contrôles, la répression des fraudes se décide à en livrer les résultats.

Elle liste les principales non-conformités, essentiellement au niveau de la fabrication, de la composition des produits et de l'étiquetage. Par exemple, des matières grasses autres que de la crème (lactosérum) ont été utilisées pour fabriquer des beurres de qualité; certains beurres salés ou demi-sel affichaient un taux de sel inférieur aux quantités requises; des produits présentaient une teneur en eau «*trop élevée par rapport aux seuils réglementaires*», altérant ainsi leur qualité; des beurres recyclés ou mélangés ont été employés par des industriels pour en fabriquer d'autres, labellisés ou prétendant à une qualité supérieure (fermier, AOP, extra-fin). Toutes ces pratiques ne sont pas réglementaires, voire constituent des fraudes. Il s'agit d'économiser sur une matière première, au détriment des consommateurs.

La tentation est d'autant plus forte que le prix des matières grasses laitières s'affiche à des niveaux élevés depuis quelques années déjà, en raison d'un déficit de production hexagonale. Les fraudes étaient en hausse en 2019 par rapport à la même enquête menée en 2015-2016, avec un taux d'anomalies atteignant 14%, d'après les éléments fournis par la DGCCRF. Alors que le nombre d'élevages laitiers s'effondre, l'approvisionnement sera encore plus déficitaire dans le futur. De quoi encourager certains professionnels à frauder?

Verdict : seulement quelques avertissements

D'autant que la DGCCRF s'est montrée vraiment très magnanime: un seul procès-verbal a été établi, pour «destruction de scellés»! Concernant le reste, les contrevenants se sont vu signifier de simples avertissements et quelques injonctions, et leurs noms n'ont pas été divulgués. La DGCCRF précise que, pour quelques transformateurs fermiers, il s'agissait de «*méconnaissance de la réglementation*» et de «*procédé de fabrication souvent mal maîtrisé*», mais pas d'une «*intention manifeste de tromperie*».

Elsa Casalegno

AUTO

Un garagiste a-t-il le droit de refuser une réparation ?

En principe, un garagiste a l'obligation de prendre en charge une voiture tombée en panne. Il peut néanmoins s'y opposer s'il fait valoir un motif légitime. Mais la définition de ce motif est sujette à interprétation, comme en témoigne la conductrice d'une Volkswagen Polo.

Sandrine⁽¹⁾ est satisfaite de sa Polo 1.0 TSI 115 ch et l'utilise depuis presque six ans. Mais ce mardi soir de décembre, la voiture tousote puis s'arrête, tout en dégageant une forte odeur d'essence. Impossible de redémarrer. S'ensuit l'appel à l'assureur puis l'organisation du remorquage de la citadine vers le garage Dacy Motors de Pierrelaye (95). Le lendemain, Sandrine précise au chef d'atelier que sa voiture est, depuis deux ans, équipée d'un système d'alimentation E85. Une transformation réalisée dans les règles de l'art par la société FlexFuel Energy Development. L'entreprise est certifiée, le système homologué et le certificat d'immatriculation stipule le changement de carburant. La transformation est donc officielle et légale.

Toutefois, deux jours plus tard, le chef d'atelier lâche Sandrine: «*Nous n'interviendrons pas sur votre voiture car elle utilise de l'E85.*» Et de lui intimer «*de venir récupérer sa voiture au plus vite*». Une requête réitérée le lendemain et d'autant plus surprenante qu'aucune raison n'est invoquée. On sait que les constructeurs retirent leur garantie sur tous les composants liés à l'alimentation en carburant en cas de montage d'un boîtier E85 (comme pour le GPL d'ailleurs), mais il n'a jamais été évoqué, ni demandé, une prise en charge de la part de la concession ni même de Volkswagen. Sandrine n'a même pas obtenu un diagnostic, encore moins un devis de réparation. Seulement une fin de non-recevoir du concessionnaire, sans ménagement, ce dernier s'autorisant une certaine liberté avec l'article L. 121-11 du Code de la consommation qui stipule qu'il «*est interdit de refuser à un consommateur la vente d'un produit ou la prestation d'un service, sauf motif légitime*».

Est-ce que le refus d'intervenir sur un véhicule équipé pour fonctionner à l'E85 peut être considéré comme un «motif légitime»? La réponse n'est pas évidente, car cette notion n'est pas définie par le Code de la consommation. La question est donc, en pratique, tranchée par les tribunaux. Une solution à laquelle la conductrice se refuse. Elle téléphone à la société ayant réalisé l'installation. À raison. Après description de la panne, cette dernière accepte de la gérer et émet une hypothèse: les injecteurs seraient en cause, ce qui expliquerait le refus de Dacy Motors de s'occuper de la voiture. Le garage a peut-être eu peur de devoir mettre la main à la poche, un rappel ayant été diligenté par le groupe Volkswagen pour un défaut des injecteurs connu. Après l'intervention de FlexFuel Energy Development, le diagnostic est confirmé et la Polo, remise en état.

Le salut vient de l'installateur

En conclusion, lorsqu'une voiture est équipée d'un système E85, la meilleure solution est de se rapprocher de l'installateur ou d'un garage partenaire afin de rechercher la panne, qu'elle soit liée ou non au boîtier. De façon générale, en cas de problème ou pour l'entretien d'une automobile, même si elle est toujours sous garantie constructeur, il n'est pas obligatoire de se rendre dans un garage de la marque. On est libre de choisir son réparateur. En effet, il existe de nombreuses enseignes indépendantes et respectueuses des préconisations du constructeur. Elles sont souvent moins coûteuses et peuvent s'occuper du véhicule tout en préservant sa garantie.

Yves Martin

(1) Le prénom de la conductrice a été modifié.

PROCÈS

Nutella persiste, signe... et perd

Le groupe Ferrero, qui détient la célèbre marque de pâte à tartiner, n'a pas apprécié le spot publicitaire d'un concurrent. Il a attaqué ce dernier en justice mais vient d'être débouté en appel.

Le groupe italien Ferrero, qui concentre plus de 66% du marché français de la pâte à tartiner avec sa marque Nutella, n'a guère goûté un spot télé diffusé en France en 2019 et 2020. Celui-ci mettait en avant le côté bio et «sans huile de palme» de la pâte à tartiner Nocciolata, du concurrent Rigoni di Asiago. Bien que la vidéo n'en fasse pas du tout mention, Ferrero y a vu une attaque contre son Nutella – ce produit est régulièrement pointé du doigt pour l'huile de palme qu'il contient. L'industriel avait donc assigné la PME italienne en justice pour «*dénigrement et parasitisme*».

Un label à la rescousse

Après une première décision en sa défaveur, la filiale française de Ferrero vient de perdre en appel, indiquait le site L'Informé le 12 janvier. Elle est donc condamnée à payer une indemnité de 10000 € à Rigoni di Asiago France. Si ce montant reste symbolique, le mauvais coup de pub pour le Nutella est, quant à lui, bien réel. D'autant

que le recours à l'huile de palme demeure critiqué. Cet ingrédient assure la texture lisse et crémeuse de la pâte à tartiner, se justifie la marque.

En parallèle, Ferrero communique sur la politique stricte qu'il applique afin de s'assurer des approvisionnements en huile de palme 100% traçables et durables. Il s'appuie pour cela sur le label RSPO (pour *Roundtable on Sustainable Palm Oil*), créé en 2004 par une coordination d'acteurs, dont le Fond mondial pour la nature (WWF). Les plantations ayant obtenu cette certification doivent respecter un ensemble de critères sociaux et environnementaux – en particulier, que leurs défrichements de terrains n'endommagent aucune forêt à haute valeur de conservation ou à hauts stocks de carbone. Le WWF place régulièrement Ferrero au premier rang de son classement des grandes entreprises acheteuses d'huile de palme faisant des efforts pour s'approvisionner de manière durable (1^{er} sur 173 en 2020, 3^e sur 223 en 2021).

Fabrice Pouliquen



L'UFC-QUE CHOISIR DANS VOTRE VILLE

La force de l'UFC-Que Choisir, ce sont ses publications, son site internet et ses associations locales, animées par des bénévoles compétents qui tiennent régulièrement des permanences pour vous conseiller et vous informer. Pour adhérer à l'une d'entre elles, complétez et découpez le coupon ci-dessous, et adressez-le, accompagné d'un chèque de 30 € minimum pour la première adhésion, à :

UFC-QUE CHOISIR – 233, bd Voltaire – 75555 Paris Cedex 11

Nom Prénom

Adresse

Code postal [] [] [] [] [] Ville

NOS ASSOCIATIONS LOCALES

L'UFC-Que Choisir compte près de 135 associations locales en France, animées par des militants bénévoles. Ces antennes fournissent à leurs adhérents des conseils juridiques et techniques ainsi que de la documentation sur des questions de vie quotidienne.

01 AIN

• Maison de la culture et de la citoyenneté
CS 70270
4, allée des Brotteaux
01006 BOURG-EN-BRESSE CEDEX
04 74 22 58 94

02 AISNE

• 31 bis, rue du G^{al}-Patton
02880 CROUY
09 70 96 64 93

03 ALLIER

• 52, rue de la Gironde
03100 MONTLUÇON
04 70 05 30 38
• 42, rue du Progrès
03000 MOULINS
04 70 20 96 30

04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE

• 22, rue d'Aubette
04100 MANOSQUE
04 92 72 19 01

07 ARDÈCHE

• Maison des associations
Place de la Gare
07200 AUBENAS
04 75 39 20 44

08 ARDENNES

• BP 561
5, rue Jean-Moulin
08000 CHARLEVILLE-MÉZIÈRES CEDEX
03 24 53 70 17

09 ARIÈGE

• Maison de la citoyenneté
16, rue de la République
09200 SAINT-GIRONS
05 61 66 03 66

11 AUDE

• 118, route d'Amissan
11000 NARBONNE
04 68 32 68 72

12 AVEYRON

• Maison des associations
15, avenue Tarayre
12000 RODEZ
05 65 77 00 01

13 BOUCHES-DU-RHÔNE

• Le Félibrige, bât. B
4, place Coimbra
13090 AIX-EN-PROVENCE
04 42 93 74 57
• 11 bis, rue Saint-Ferréol
13001 MARSEILLE
04 91 90 05 52

• 8, boulevard Joliot-Curie
13500 MARTIGUES
04 42 81 10 21
• 6, rue des Grands-Prés
13300 SALON-DE-PROVENCE
04 90 42 19 80

14 CALVADOS

• 19, quai de Juillet
14000 CAEN
02 31 86 32 54
• Centre socioculturel de la CAF
9, rue Anne-Morgan
14500 VIRE
02 31 67 73 66

15 CANTAL

• BP 17
19, rue de la Coste
15000 AURILLAC
04 71 48 58 68

16 CHARENTE

• Immeuble George-Sand
83, avenue de Lattre-de-Tassigny
16000 ANGOULÊME
05 45 95 32 84

17 CHARENTE-MARITIME

• 3, rue J.-B.-Charcot
17000 LA ROCHELLE
05 46 41 53 42

18 CHER

• Maison des associations
28, rue Gambon
18000 BOURGES
02 48 70 48 02

19 CORRÈZE

• Maison du bénévolat
2, boulevard Paul-Painlevé
19100 BRIVE-LA-GAILLARDE
05 55 23 19 37

20 CORSE

• Le Golo, bât. A
Rue Aspirant-Michelin
20900 AJACCIO
04 95 22 69 83

21 CÔTE-D'OR

• Maison des associations
2, rue des Corroyeurs
21000 DIJON
03 80 43 84 56

22 CÔTES-D'ARMOR

• Villa Labenne
16, rue Bécot
22500 PAIMPOL
02 96 20 58 76
• 3, rue Pierre-Cléret
22120 YFFINIAC

23 CREUSE

• BP 242
11, rue Braconne
23005 GUÉRET CEDEX
05 55 52 82 83

24 DORDOGNE

• 1, square Jean-Jaurès
24000 PÉRIGUEUX
05 53 09 68 24

25 DOUBS

• 8, avenue de Montrapon
25000 BESANÇON
03 81 81 23 46

26 DRÔME

• 41, avenue Sadi-Carnot
26000 VALENCE
04 75 42 58 29

27 EURE

• Immeuble Cambrésis
17, rue des Aérostiers
27000 ÉVREUX
02 32 39 44 70

28 EURE-ET-LOIR

• La Madeleine
25, place Saint-Louis
28000 CHARTRES
02 37 30 17 57

29 FINISTÈRE

• Maison des associations
6, rue Pen-Ar-Creac'h
29200 BREST
02 98 80 64 30
• 3, allée de Roz-Avel
29000 QUIMPER
02 98 55 30 21

30 GARD

• 20, rue du C^{al}-Audiber
30100 ALÈS
04 66 52 80 80
• Bât. A
65, avenue Jean-Jaurès
30900 NÎMES
04 66 84 31 87

31 HAUTE-GARONNE

• Bât. E2
13, square Joséphine-Baker
31320 CASTANET-TOLOSAN
05 61 27 86 33
• BP 70529
59, boulevard Lascrosses
31005 TOULOUSE CEDEX 6
05 61 22 13 00

• 31005 TOULOUSE CEDEX 6
05 61 22 13 00

32 GERS

• 44, rue Victor-Hugo
32000 AUCH
05 62 61 93 75

33 GIRONDE

• 17, cours Balguerie-Stuttenberg
33300 BORDEAUX
05 56 79 91 94

34 HÉRAULT

• Maison de la vie associative
Boîte aux lettres n° 15
2, rue Jeanne-Jugan
34500 BÉZIERS
04 67 28 06 06
• BP 2114
3, rue Richelieu
34026 MONTPELLIER CEDEX 1
04 67 66 32 96
• BP 106
53, boulevard Chevalier-de-Clerville
34200 SÈTE
04 30 41 53 30

35 ILLE-ET-VILAINE

• 8, place du Colombier
35000 RENNES
02 99 85 94 23
• Maison des associations
Surcouf
19, rue de la Chaussée
35400 SAINT-MALO
02 99 56 80 47

36 INDRE

• 34, espace Mendès-France
Avenue François-Mitterrand
36000 CHÂTEAUROUX
02 54 27 43 57

37 INDRE-ET-LOIRE

• 12, rue Camille-Flammarion
37100 TOURS
02 47 51 91 12

38 ISÈRE

• 8, rue brigadier Megevand
38300 BOURGOIN-JALLIEU
06 24 82 35 60
• 24 bis, rue Mallifaud
38100 GRENOBLE
04 76 46 88 45

39 JURA

• 3A, avenue Aristide-Briand (adresse de visite)
• 27, rue de la Sous-Préfecture (adresse postale)
39100 DOLE
03 84 82 60 15

40 LANDES

• Association Camille Pédarré
89 bis, rue Martin-Luther-King

40004 MONT-DE-MARSAN CEDEX
05 58 05 92 88

41 LOIR-ET-CHER

• Maison des associations
17, rue Roland-Garros
41000 BLOIS
02 54 42 35 66

42 LOIRE

• 17, rue Brossard
42000 SAINT-ÉTIENNE
04 77 33 72 15

43 HAUTE-LOIRE

• 29, boulevard D^r Chantemesse
43000 AIGUILHE
04 71 02 29 45

44 LOIRE-ATLANTIQUE

• Maison des associations
2 bis, rue Albert-de-Mun
44600 SAINT-NAZAIRE
02 40 22 00 19
• 1, place du Martray
44000 NANTES
09 53 75 15 94

45 LOIRET

• 39, rue Saint-Marceau
45001 ORLÉANS
02 38 53 53 00
• Maison des associations
32, rue Claude-Debussy
45120 CHALETTE-SUR-LOING
02 38 85 06 83

46 LOT

• Espace associatif
Place Bessières
46000 CAHORS
05 65 53 91 19

47 LOT-ET-GARONNE

• BP 50301
159, avenue Léon-Blum
47008 AGEN
05 53 48 02 41

49 MAINE-ET-LOIRE

• Espace Frédéric-Mistral,
4, allée des Baladins
49000 ANGERS
02 41 88 56 42

50 MANCHE

• 167, rue G^{al}-Gerhardt
50000 SAINT-LÔ
02 33 05 68 76

NOS ASSOCIATIONS LOCALES

51 MARNE

• Espace entreprises
Saint-John-Perse
2, cour du G^{al}-Eisenhower
51100 REIMS
03 26 08 63 03

52 HAUTE-MARNE

• 14, rue de Vergy
52100 SAINT-DIZIER
03 25 56 26 59

53 MAYENNE

• 31, rue Oudinot
53000 LAVAL
02 43 67 01 18

54 MEURTHE-ET-MOSELLE

• 76, rue de La-Hache
54000 NANCY
09 52 19 48 23

56 MORBIHAN

• Maison des familles
2, rue du P^e-Mazé
56100 LORIENT
02 97 84 74 24

57 MOSELLE

• BP 46
1A, impasse de l'École
57470 HOMBURG-HAUT
03 87 81 67 80
• 4, place de la Nation
57950 MONTIGNY-LÈS-METZ
03 72 13 73 57
• 2, rue d'Austrasie
57100 THIONVILLE
03 82 51 84 29

58 NIÈVRE

• Maison municipale
des Eduens, bureau 2
Allée des Droits-de-l'Enfant
58000 NEVERS
03 86 21 44 14

59 NORD

• 104, rue d'Esquerchin
59500 DOUAI
03 27 96 05 15
• Maison de la vie associative
BP 90097
Rue du 11-Novembre-1918
59942 DUNKERQUE CEDEX 2
03 28 20 74 81
• 54, rue Jacquemars-Gielée
59000 LILLE
03 20 85 14 66
• Maison des associations
13, rue du Progrès
59600 MAUBEUGE
06 47 49 53 81

60 OISE

• BP 80059
60303 SENLIS CEDEX

61 ORNE

• MVA 23, rue Demées
61000 ALENÇON
02 33 26 79 47

62 PAS-DE-CALAIS

• Maison des sociétés
Bureau 39
16, rue Aristide-Briand
62000 ARRAS
03 21 23 22 97
• Maison
des associations
1, place du G^{al}-de-Gaulle
62219 LONGUENESSE
03 21 39 81 81

63 PUY-DE-DÔME

• 21, rue Jean-Richepin
63000 CLERMONT-
FERRAND
04 73 98 67 90
• Maison des associations
20, rue du Palais
63500 ISSOIRE
04 73 55 06 76

64 PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

• 9, rue Sainte-Ursule
64100 BAYONNE
05 59 59 48 70
• 10, rue du P^e-Kennedy
64300 ORTHEZ
05 59 67 05 80
• 16, rue du C^{ne}-Guynemer
64000 PAU
05 59 90 12 67

65 HAUTES-PYRÉNÉES

• 4, rue Alphonse-Daudet
65000 TARBES
09 62 34 21 21

67 BAS-RHIN

• 1A, place
des Orphelins
67000 STRASBOURG
03 88 37 31 26

68 HAUT-RHIN

• Carré des associations
100, avenue de Colmar
68200 MULHOUSE
07 82 47 11 58

69 RHÔNE

• BP 7055
1, rue Sébastien-Gryphe
69341 LYON CEDEX 07
04 78 72 00 84

70 HAUTE-SAÔNE

• BP 10357
22, rue du Breuil
70006 VESOUL
03 84 76 36 71

71 SAÔNE-ET-LOIRE

• 2, rue Jean-Bouvet
71000 MÂCON
03 85 39 47 17

72 SARTHE

• 21, rue Besnier
72000 LE MANS
02 43 85 88 91

73 SAVOIE

• 25, boulevard des Anglais
73104 AIX-LES-BAINS
CEDEX 4
07 83 74 12 73
• Maison des associations 21,
rue Georges-Lamarque
73200 ALBERTVILLE
04 79 37 11 01
• 67, rue Saint-
François-de-Sales
73000 CHAMBÉRY
04 79 85 27 87

74 HAUTE-SAVOIE

• 48, rue des Jardins
74000 ANNECY
04 50 69 74 67

75 PARIS

• 1^{er}, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 13^e, 14^e,
15^e, 16^e, 17^e arr.
54, rue de l'Ouest
75014 PARIS
01 56 68 97 48

76 SEINE-MARITIME

• 36, rue du M^{al}-Joffre
76600 LE HAVRE
09 62 51 94 37
• 12, rue Jean-Lecanuet
76000 ROUEN
02 35 70 27 32

77 SEINE-ET-MARNE

• 22, rue du
Palais-de-Justice
77120 COULOMMIERS
01 64 65 88 70
• Centre social
et culturel Brassens
4, patio des Catalpas
77420 CHAMPS-
SUR-MARNE
01 64 73 52 07

78 YVELINES

• 3, avenue des Pages
78110 LE VÉSINET
06 08 90 20 16
• 7, avenue Foch
78120 RAMBOUILLET
01 78 82 52 12
• BP 56
9, Grande-Rue
78480 VERNEUIL-
SUR-SEINE
01 39 65 63 39
• 5, impasse des Gendarmes
78000 VERSAILLES
01 39 53 23 69
• Mairie - Place Yvon-Esnault
78320 LÉVIS-SAINT-NOM

79 DEUX-SÈVRES

• Hôtel de la vie
associative
12, rue Joseph-Cugnot
79000 NIORT
05 49 09 04 40

80 SOMME

• 5, rue Pasteur
80480 SALOUEL
03 22 72 10 84

81 TARN

• 3, place du Palais
81000 ALBI
05 63 38 42 15

82 TARN-ET-GARONNE

• BP 397
25, place Charles-Caperan
82003 MONTAUBAN CEDEX
05 63 20 20 80

83 VAR

• 1196, boulevard de la Mer
83616 FRÉJUS CEDEX
09 63 04 60 44
• L'oiseau de feu
113, rue Henri Poincaré
83200 TOULON
04 94 89 19 07

85 VENDÉE

• 8, boulevard Louis-Blanc
85000 LA-ROCHE-SUR-YON
02 51 36 19 52

86 VIENNE

• 1, rue du 14 juillet 1789
86000 POITIERS
09 87 76 39 91

87 HAUTE-VIENNE

• 4, cité Louis-Casimir-Ranson
87000 LIMOGES
05 55 33 37 32

88 VOSGES

• Maison des associations
BP 1004
6, quartier Magdeleine
88050 ÉPINAL CEDEX 9
03 29 64 16 58

89 YONNE

• 12, boulevard Vaulabelle
89000 AUXERRE
03 86 51 54 87

91 ESSONNE

• 3, rue Alfred-de-Musset
91120 PALAISEAU
01 60 11 98 20
• La Ferme
91800 BOUSSY-
SAINT-ANTOINE
01 69 56 02 49
• Val d'Orge
Place du 19-Mars-1962
91240 SAINT-MICHEL-
SUR-ORGE
09 67 19 08 13

92 HAUTS-DE-SEINE

• BP 31
92293 CHÂTENAY-
MALABRY CEDEX
07 61 07 64 97
• 11, rue Hédouin
92190 MEUDON
• BP 60025
92276 BOIS-COLOMBES
• 18, rue des Écoles
92210 SAINT-CLOUD
06 41 06 59 35
• Mairie de Sèvres
54, Grande-Rue
92310 SÈVRES

93 SEINE-SAINT-DENIS

• 19, rue Jules-Guesde
93140 BONDY
06 42 01 07 89
• Centre Salvador-Allende
Rue du Dauphiné
93330 NEUILLY-
SUR-MARNE

94 VAL-DE-MARNE

• Centre social Kennedy
36, boulevard J.-F.-Kennedy
94000 CRÉTEIL
01 43 77 60 45
• Centre Marius-Sidobre
26, rue Émile-Raspail
94110 ARCUEIL
01 45 47 74 74

95 VAL-D'OISE

• Espace Nelson-Mandela
82, boulevard du G^{al}-Leclerc
95100 ARGENTEUIL
01 39 80 78 15
• BP 90001
95471 FOSSES CEDEX
01 34 72 76 87
• Office culturel du Forum
Place François-Truffaut
95210 SAINT-GRATIEN
07 71 71 09 73

LA RÉUNION

• Résidence Les Vacoas
7, rue Paul-Desmange
97480 SAINT-JOSEPH
02 62 45 24 44
NOUVELLE-CALÉDONIE
• Résidence du Vallon d'Argent
BP 2357
82, rue Capiez
98846 NOUMÉA CEDEX
06 87 28 51 20

NE REFERMEZ PAS CE NUMÉRO PRATIQUE...

... sans avoir découvert l'expertise de nos autres publications.
Toute l'année, nous veillons à apporter une information utile,
pratique et indépendante pour la défense du consommateur.



**SAVOIR CE QUE L'ON CONSOMME,
C'EST CONSOMMER INTELLIGENT**

QUE CHOISIR

► Chaque mois

Que Choisir vous tient au fait de l'actualité de la consommation. Il informe, teste, analyse et compare. Il prend parti, recommande ou dénonce.

Commandez les derniers numéros parus à partir de 4,80 € l'unité.

QUE CHOISIR Argent

► Chaque trimestre

Que Choisir Argent vous aide à mieux gérer votre budget. Des informations pratiques, utiles, des dossiers complets, des enquêtes de terrain pour éclairer vos choix et accompagner chacune de vos décisions.

Commandez les derniers numéros parus à partir de 4,95 € l'unité.

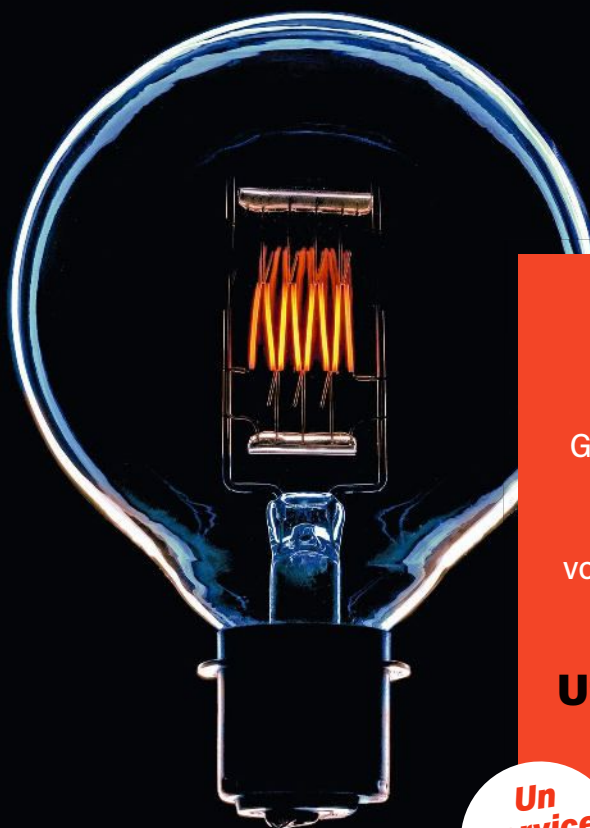
Pour commander les anciens numéros et vous abonner, mais aussi pour connaître les sommaires détaillés, dossiers abordés et tests réalisés, rendez-vous sur :

QUECHOISIR.ORG

ou flashez
ce QR code



PAYEZ MOINS CHER LE GAZ ET L'ÉLECTRICITÉ



Examinez les offres

Grâce à **notre comparateur
des fournisseurs** de gaz
et d'électricité, réduisez
votre facture annuelle en optant
pour le meilleur contrat !

[Ufcvc.link/energie139](https://ufcvc.link/energie139)

**Un
service
gratuit !**

Pour accéder
au comparateur,
**copiez l'URL
ci-dessus
ou flashez
le QR code**



UNION FÉDÉRALE
DES CONSOMMATEURS
— QUE CHOISIR